



MANTOC.org

Bibliothèque Pierre Mendès

FRÉAL CREDA - Université Sorbonne Paris 3

MANIOC.org

Bibliothèque Pierre-Monbeig

IHEAL CREDA - Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3

Hamilton Rice

MANIOC.org

Bibliothèque Pierre-Monbeig

IHEAL CREDA - Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3

DATE DE RETOUR	

13-0066
JULIO QUINONES

—
AU CŒUR
DE
L'AMÉRIQUE VIERGE



PARIS
1924

PRIX
8 FRANCS

J. PEYRONNET ET C^{ie}, ÉDITEURS
7, RUE DE VALOIS (1^{er} Arr^t)

2589
4

AU CŒUR
DE
L'AMÉRIQUE VIERGE

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays
à l'exception de la Suède et la Norvège
Copyright by J. FEYRONNET & Co
Paris 1934

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays
y compris la Suède et la Norvège
Copyright by J. PEYRONNET et C^{ie}
Paris 1924*

AU CŒUR

DE
L'AMÉRIQUE VIERGE

AU CŒUR

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
VINGT EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE NUMÉROTÉS DE 1 A 20
SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA

3964, in-12°

JULIO QUIÑONES

2 1453748

AU CŒUR

DE

L'AMÉRIQUE VIERGE

REN 16893018



PARIS

J. PEYRONNET ET C^{ie}, ÉDITEURS

7, RUE DE VALOIS, 7

1924

NOTE DE L'ÉDITEUR

Au Cœur de l'Amérique Vierge n'est point un roman d'imagination, mais le récit d'une aventure vécue.

L'auteur est resté pendant quatre ans, de 1907 à 1911, parmi les peuplades sauvages de l'Amazone et ayant appris leur langage, a pu étudier leurs mœurs et connaître leurs traditions.

Le cœur de l'Amérique du Sud n'est pas encore tout à fait exploré et il reste entouré de mystère pour les Européens et pour tout le monde civilisé en général.

Ce récit est une étude de mœurs et un recueil d'observations qui peuvent être de quelque utilité aux amateurs de voyages et de Géographie.

INTRODUCTION

Plus d'une fois ma barque a fendu de sa quille les flots de l'Amazone superbe, roi des fleuves. Roi, il l'est autant par la majestueuse sérénité de ses vagues, parfois effrayantes, que par l'abondance prodigieuse de ses eaux, roulant comme un gouffre, ou par l'impétuosité de son courant sonore qui ravage et entraîne irrésistiblement tout ce qui lui fait obstacle. Il l'est aussi par la profondeur de son lit dont, parfois, la sonde a peine à atteindre le fond; il l'est encore, et surtout, par le charme mystérieux de sa beauté grandiose qui attire, enchante et subjugue, laissant dans l'âme l'image des forêts séculaires, suavement colorée par la lueur nostalgique de funèbres crépuscules.

Le long des rives de ce fleuve unique se déroulent, comme une aquarelle illuminée par les regards d'un soleil mourant, des forêts d'une étendue et d'une richesse infinies, offrant à la vue enchantée un panorama merveilleux qui saisit l'âme et y laisse une impression de rêve.

En été, à travers les saules mélancoliques et les fantastiques palmiers, se dessinent avec splendeur

à l'horizon, de riches pâturages naturels d'un vert tendre, où viennent se poser les cigognes blanches qui méditent, immobiles, comme des sphinx de couleur d'aube. De loin, ces plaines séduisantes semblent des champs couverts de nards ou de lis, comme les paysages de quelques coins perdus des environs de Nice ou de Sorrente...

En hiver ces vastes plaines sont inondées et les cigognes émigrent vers des régions sans doute plus favorables.

Dans l'eau trouble et sombre, au déclin du jour, seuls émergent et flottent les palmiers et les saules, qui agitent lentement leur feuillage humide au-dessus des vagues qu'inquiète la brise légère du soir.

De leur perpétuel effort, le flux et le reflux minent lentement de grandes portions de la forêt que le courant, subitement, détache et entraîne, en formant, par l'enchevêtrement des arbres et des lianes, d'immenses radeaux flottants qui font rêver aux îles légendaires et qui, vers le soir, dans l'immensité liquide, trouble, passent silencieux comme des énigmes.

Au loin on aperçoit de vieux arbres desséchés, dépouillés de toute leur splendeur d'antan, courbés par leurs poids et le faix des années, submergés par l'eau rêveuse qui dédaigne de les entraîner vers le courant. Tels de lointains souvenirs, soit de souffrance, soit de bonheur, noyés aussi par le temps et l'oubli, demeurent toujours comme des ombres muettes dans la mémoire et dans les rêves, sans jamais passer dans le courant de la vie.

Sur les cimes orgueilleuses qui se dessinent à l'horizon enflammé, les palmiers nonchalants se balancent doucement, les arbres résineux et les arbres à caoutchouc dressent leurs têtes frémissantes, défiant le courroux des vents, la tempête et l'orage, et le fer qui arme la main de l'homme. Des chaumières et des cabanes, la fumée, tel un encens mystique, monte vers les cieux, blanche, pure, humble comme le symbole de la paix et du bonheur qui règne dans le foyer sauvage, où la méchanceté ne trouve point asile.

... Et l'heure du crépuscule arrive, douce et lente... Le soleil agonisant, comme un monceau d'or, verse le trésor de sa lumière blonde sur la forêt qu'il aime... sur la forêt profonde.

Oh ! la forêt mystérieuse et sonore qui, à distance, paraît comme embrasée par les flammes d'un fantastique incendie, à l'heure délicieuse des nostalgies..., à cette heure suave et languissante où l'âme est saisie comme d'un regret sans nom !... Les oiseaux, en troupes silencieuses, passent, rapides comme des ombres, gagnant leurs nids dissimulés dans les ramures du chêne séculaire ou du cèdre géant qui abrite et soutient leurs amours.

Le vaisseau de la nuit s'avance comme un fantôme noir et, tristement, sur son passage étend un voile subtil de vapeurs qui efface lentement les dernières teintes de sang laissées par l'astre de la vie autour de son tombeau.

La lune surgit alors et regarde amoureusement les forêts qu'elle regrette ; ses rayons blafards se reposent

sur l'onde obscure et calme, comme le regard des yeux qui ont beaucoup pleuré se reflète parfois sur un cristal terni.

Constamment du sein de la forêt se dégagent, comme de longs sanglots, la voix dolente de la brise, le rugissement des fauves, le coassement monotone des grenouilles dans les marécages, la plainte déchirante des mouettes sur les plages solitaires, et les mille voix de la nature que le cœur humain ne pourra jamais comprendre. Alors la forêt tantôt nous attire, tantôt nous effraie ; le gémissement du vent apporte à l'oreille étonnée ces profonds murmures, symphonie harmonieuse et éternelle, comme si une harpe de cristal et d'argent, sous la main mystique de la déesse des forêts, faisait vibrer ses invisibles cordes, laissant couler des accords charmeurs qui répètent sans cesse :

« Le grand Pan n'est pas mort ! »

CHAPITRE I

Le tigre (1), cet ennemi indomptable de l'homme primitif, dévastait la florissante tribu des Nonuyas.

Le vaillant Fusicäyna, chef de cette tribu, au renom de savant et de téméraire, bien qu'il eût, avec le courageux Ifé, frère de son épouse, et chef de la tribu des Yahuyanos, soumis plus de vingt tribus et étendu sa domination au delà du Gid-dîma, ne pouvait point, malgré son audace, et sa science, conjurer le malheur qui affligeait sa tribu.

Chaque jour le tigre faisait une nouvelle victime et semait partout la douleur ; on eût dit que le terrible fauve ne se rassasiait jamais, tant était élevé le nombre de ses victimes. Sa soif de sang humain ne s'éteignait point. Il suivait d'un œil avide les pas des indigènes, parcourant les chemins et les sentiers, et l'on trouvait de tous côtés, ses traces sur la terre humide.

Parfois le malheureux indigène, au déclin du jour, ignorant le danger, regagne à pas tranquilles son

(1) Jaguar : le tigre américain, aussi féroce que celui de l'Asie lorsqu'il est amorcé.

paisible foyer, fatigué de l'effort quotidien et satisfait de sa journée ; mais le tigre l'attend caché dans un buisson ou derrière un palmier... Il le laisse passer et le contemple avec la joie féroce du félin ; puis il le suit furtivement à l'abri des arbustes, invisible et sans bruit ; tout à coup, plus rapide que l'éclair, il s'élançe sur sa proie, lui enfonce dans le dos ses terribles griffes et lui ouvre la nuque de ses dents puissantes ; en vain la malheureuse victime essaie de lutter, sous cette masse énorme elle tombe abattue, et sans défense, les yeux déjà voilés par les ombres de la mort.

Le tigre, alors, boit à longs traits le sang ruisselant et engloutit sans arrêt la chair qu'il arrache par lambeaux, puis il s'éloigne, gagne à pas lents une source, et, après avoir étanché sa soif toujours inassouvie, retourne dévorer les restes de sa victime en rugissant de fureur.

En vain les plus vaillants et les plus rusés de la tribu tendaient des pièges avec les restes des victimes et guettaient le tigre, armés de longues lances ; ils n'arrivaient point à détruire cet ennemi redoutable. Fusicäyna, lui-même, méprisant le danger, s'avancait seul dans les sentiers les plus éloignés ; ce brave indigène avait confiance en sa force et sa bravoure jamais encore domptées par un courage supérieur. Cependant ses continuels efforts et son zèle demeuraient vains. Le tigre n'attaquant jamais que par surprise, il choisit sa proie et saisit le moment.

Les femmes, terrorisées, faisaient de bonne heure d'amples provisions d'eau pour les travaux domestiques, car, après le crépuscule, personne, sous aucun prétexte, ne se risquait en dehors de la maison.

Tous les soirs les sorciers et les spiritistes se grisaient avec un liquide noir et fort amer, extrait du tabac, pour tâcher de trouver dans leur vision la cause du malheur qui les frappait, et un moyen efficace de le combattre; parmi eux se trouvait un sorcier fameux, venu de la tribu des Jeduas.

Epris des charmes de la sœur de Ripetofe, compagnon et ami de Fusicäyna, il l'avait demandée en mariage, et ses vœux ayant été exaucés par toute la tribu des Nonuyas, il était resté avec eux, oubliant sa patrie.

Un soir qu'ils étaient réunis à la Yéra, d'où la gaiété habituelle était absente, n'ayant même plus le courage de discuter à haute voix, tous les assistants avaient les regards distraits et l'oreille attentive au moindre bruit. Près du pilier, le chef, assis, tenait une torche de popäy (1) à demi éteinte, lorsque le sorcier, que tous appelaient Oyma (ce qui signifie beau-frère) vint prendre place au milieu de l'assemblée.

— Je vais essayer, à mon tour, dit-il, de trouver le moyen de libérer la tribu de mon épouse du grand malheur qui pèse sur elle. Je ne veux point

(1) Popäy : bois résineux dont se servent les Indiens pour s'éclairer.

paraître ignorer la cause de la vengeance des sorciers ennemis. Vous le savez tous, le tigre est une métamorphose de sorciers de tribus ignorées qui, appuyés par les esprits des victimes tombées sous la puissance de nos coups, cherchent leur revanche sous la forme d'un tigre féroce.

Et, prenant dans ses mains un grand pot rempli de ce breuvage noir qu'on extrait du tabac, il le vida avec avidité. Alors, il commença par incliner la tête, son front s'inonda de sueur, et il finit par tomber comme une masse inerte, pâle comme la mort.

Il se fit alors un grand silence ; tous restaient immobiles comme lui à la lueur d'une torche mourante qui effrayait plus que l'ombre... Tout à coup, un horrible sifflement remplit la maison plongée dans les ténèbres ; Oyma, tendant les bras vers l'endroit d'où était parti ce bruit singulier, déclara alors : « Dans ma triste vision, je vois encore plusieurs victimes, dit-il ; mais avant la prochaine lune le tigre sera terrassé ! »

Sa respiration devenant de plus en plus hale-tante, il cessa de parler.

Alors le vieux Gitomagugno, le savant naturaliste et nymeyrama renommé, qui avait été jadis le maître de Fusicäyna, l'initiant dans l'art de la guerre, dans la contemplation de la nature, dans la divination de l'avenir par le mouvement des astres et le vol des oiseaux, ainsi que dans la science de leurs traditions métaphysiques et mytho-

logiques, prit la parole et, d'un ton solennel, commença à interroger le sorcier endormi.

— Alors, dit-il, le tigre, cet affreux symbole de la vengeance humaine, qui, par sa ruse féroce et par son pouvoir destructeur, est devenu non seulement un ennemi indomptable, mais peut-être le châtiment surnaturel de nos faibles écarts, sera-t-il enfin terrassé?

— Oui, dit le sorcier, mais je crains pour le sort de notre tribu, aujourd'hui si nombreuse et florissante; je vois un sombre nuage qui l'entoure, c'est le triste augure du malheur qui s'approche et nous menace.

— Et qui, parmi nous, ajouta Gitomaguegno, aura la gloire de tuer cet ennemi terrible, qui fait le désespoir de notre tribu, fière autrefois de son courage et humiliée aujourd'hui par l'effroi?

— Personne, répondit le sorcier qui restait immobile, étendu par terre, le front livide et les membres inondés d'une sueur glacée.

— Alors, tombera-t-il dans les pièges que nous avons depuis longtemps tendus au milieu de la forêt, dans les chemins fréquentés et dans les étroits sentiers?

— Non... Un jeune homme courageux d'une tribu voisine se couvrira de cette gloire. Il tuera le terrible fauve avec l'aide de son frère, robuste et fier. Je vois le tigre au corps long et diapré étendu dans la poussière et entouré de branches enflammées

— Et quel est ce malheur, lui demanda encore Gitomaguegno, que tu vois planer sur nos têtes?

— Une violente épidémie que le tigre en mourant engendrera de son haleine pestilentielle, la répandant partout dans les tribus de notre race. Ce sera comme le dernier effort de sa haine et de sa mortelle vengeance.

Alors tous, effrayés de si funestes augures, sentirent une crainte nouvelle se glisser dans leurs cœurs. Gitomaguegno lui-même, confus et déconcerté, n'en voulant pas savoir davantage, garda longtemps le silence. Puis, tirant d'un petit sac appelé « matiri » par les indigènes de longues feuilles sèches de plantes mystérieuses dont lui seul connaissait la vertu, il les frotta fortement dans ses mains décharnées et les appliqua ensuite sous le nez du sorcier en lui ordonnant de se lever.

Le corps du sorcier s'agita subitement dans d'horribles contorsions ; un hurlement affreux s'échappa de sa poitrine ; ses yeux s'inondèrent de larmes et tout à coup, le cœur palpitant, les membres fatigués, sans pouvoir parler, regardant autour de lui de ses yeux hagards, il signala de ses bras rigides l'endroit d'où émanait de nouveau l'étrange sifflement.

Tout le monde le contemplait en silence, le cœur plein d'épouvante. Il essaya de se relever, puis il retomba, crispant les mains sur sa poitrine. Alors Gitomaguegno et le chef ayant exprimé le désir de rester seuls avec lui pour le questionner davantage, tous les indigènes s'éloignèrent l'un après l'autre et regagnèrent en silence leurs foyers comme

pour chercher un asile dans le lieu de leurs tendresses et, dans un paisible repos, l'oubli de si tristes présages.

Fusicäyna, Gitomagugno et le jeune nymeyrama Efuysitofe restèrent seuls, contemplant en silence cette masse humaine inerte qui, d'une voix claire, répondait à toutes les questions qu'on lui posait, dévoilant à chaque fois de sombres destinées pour sa tribu.

D'un air d'intelligence, ils se regardèrent tous les trois.

— Je suis fort curieux d'en apprendre davantage, dit Gitomagugno ; je suis déjà très vieux, pourquoi craindrais-je l'avenir?..

Fusicäyna, le guerrier intrépide, devint tout à coup silencieux et inquiet, comme subitement frappé par un triste pressentiment.

— A quoi bon, mon maître, nous rendre malheureux en dévoilant le sort de notre tribu? Que nous importe de mourir le jour de la bataille si, dans l'agonie même, l'espérance nous reste? Pourquoi savoir les choses de l'avenir? Vivons toujours heureux, vivons dans l'ignorance des mystères du destin ; que l'avenir nous apprenne à les connaître lorsqu'il les accomplira.

— Brave chef, dit Gitomagugno, pour un vieillard il est toujours bon d'apprendre tout ce qu'il ignore et comme il est méprisé par la vie, il est forcé de faire la cour à la mort.

Efuysitofe dit en souriant :

— La mort ne vient jamais quand on l'appelle ; elle vient toujours inopinément.

— Et lorsqu'on la craint davantage, fit Gitomagugno.

— Tu as raison, mon vieux maître, reprit Fusicäyna, toi seul pleureras le sort des Nonuyas.

— La mort, dit le vieux savant ne m'effraie pas, car elle n'est qu'un long sommeil dans la nuit de la réincarnation, puis un réveil doux et tranquille dans un monde nouveau.

« Que de tristesse les âmes des êtres et des choses n'éprouvent-elles pas au moment du crépuscule ? Mais ce moment est fugace ; puis viennent les ombres..., l'oubli... ; et bientôt reparaît l'aube !... »

« Les soleils ressuscitent avec splendeur, les fleurs, les feuilles, la lumière, les ombres se renouvellent. Pourquoi devons-nous donc nous effrayer de ce moment fugace du crépuscule de notre vie si nous espérons revoir l'aurore des jours qui recommenceront ? »

Tous restèrent silencieux...

— Eh bien ! dit Fusicäyna, attendons ce lendemain...

Gitomagugno prit alors la tête du sorcier dans ses mains et lui ordonna de se lever.

Le sorcier se réveilla de son sommeil léthargique, ignorant des malheurs qu'il avait prédits à sa tribu. Puis tous se retirèrent dans leurs foyers.

Fusicäyna, une fois seul, s'interrogea lui-même :

— Dois-je craindre quelque chose?... Non ! Fusicâyna le chef des Nonuyas, n'a pas peur des êtres vivants !...

Et abandonnant son hamac, il se redressa avec orgueil.

Sa haute taille, se projetant soudain, à la faible lueur d'un feu à moitié éteint, semblait la statue d'un colosse taillée dans un caroubier. Ses longs cheveux noirs tombant sur ses larges épaules encadraient son visage fier comme d'un casque à longue crinière ; ses gros bras musclés, étroitement serrés par des bracelets de fibres de palmier, semblaient deux branches de gaïac ; ses yeux s'allumaient d'un feu étrange lui donnant l'aspect terrible d'un athlète en fureur qui rêve de combats.

Tout le monde dormait ; seule son âme veillait dans la pénombre de son incertitude. Il tourna ses regards farouches vers son foyer si calme, ses yeux s'assombrirent de tendresse en contemplant sa famille endormie. Nonorây, sa femme, était tout près du feu ; Moneycuegno, sa fille, qu'il adorait, douce, silencieuse, se berçait lentement dans un hamac, les bras croisés sur la poitrine, laissant tomber ses longs cheveux en désordre comme un bouquet d'ombres.

Fusicâyna, touché au fond de son âme par cette vision, sans arrêter ses élans subits, prit ses armes et poussa de sa main droite, avec prestesse, la légère porte de chaume qui s'ouvrit et se referma comme par un souffle, puis il se trouva en pleine obscurité.

Tel un chien de berger qui veille d'un œil à la fois protecteur et agressif, tournant autour du troupeau de son maître, Fusicäyna fit le tour de la demeure de sa tribu endormie, puis il s'arrêta silencieux devant la grande porte, les armes à la main, défiant ainsi le courroux des ennemis de ses ancêtres...

Néanmoins, tout était calme, tout restait endormi dans le grand silence... Des spectres fabuleux se dressaient devant lui, comme une procession mortuaire accompagnant le cercueil mystérieux de la nature. Les palmiers qui entouraient les demeures sauvages, dans leur sveltesse rigide, semblaient de longs bras tendus vers le ciel noir et vide ; les bananiers aux longs panaches sombres paraissaient un cortège d'ombres s'avancant vers lui. Cependant Fusicäyna était seul ; rien devant lui, que la nature morte...

Le chef des Nonuyas se tenait immobile, appuyé sur sa grande massue. Longtemps il resta dans cette position, plongé dans une rêverie amère...

— Je suis fou, se dit-il à lui-même, dois-je rester ainsi ? L'ennemi n'approche point de moi, hélas ! Je ne puis le combattre. Rentrons...

Fusicäyna, ayant ramassé tant d'ombres en son esprit, retourna vers son foyer, taciturne, morne, et, après avoir rangé ses armes à l'endroit accoutumé, s'endormit en regardant le feu... La tristesse de la nuit avait passé dans son cœur.

CHAPITRE II

Les pâleurs de l'aube déchirant la pénombre, descendaient avec lenteur d'un ciel énigmatique. Des vapeurs subtiles comme des effluves de roses s'estompaient suavement dans le mirage lointain. La lumière incertaine dessinait dans l'immensité d'une nature abrupte le profil sympathique de la tribu en détresse.

Quatre grandes maisons de forme circulaire s'élevaient en triangle à quinze mètres environ de hauteur parmi des bananiers et de jeunes palmiers que balançait le vent.

Chaque maison était séparée des autres par un espace de dix mètres environ ; celle du chef, plus grande, regardait l'orient, car c'est dans ce lieu, paraît-il, que se trouve la demeure de Dieu.

Une petite rivière appelée Coma serpentait parmi des joncs et des roseaux touffus, fécondant de vastes plaines et des forêts de palmiers, et serrant dans ses longs bras la charmante contrée

comme dans une amoureuse étreinte, pour aller se jeter plus loin, dans le sombre Caraparana (1).

Sur la rive gauche de ce fleuve, au cœur même de l'Amérique du Sud, se trouve une contrée fertile et magnifique, riche par l'exubérance de sa végétation et privilégiée par la douceur de son climat. Terre bénie et généreuse, où croissent spontanément des cèdres et des palmiers et où foisonnent des arbres aux fruits odorants et exquis, des plantes médicinales et aromatiques, des fleurs aux couleurs magnifiques et au parfum enivrant, enfin tout ce que la nature vierge avec tous ses charmes, a de plus beau et de plus enchanteur.

Au fond de cette forêt, parmi les fleurs et les palmiers, les sources jaillissantes épandent leurs eaux, diaphanes comme du cristal, blanches et pures comme l'hostie, bercées par mille murmures, mille gazouillis, et caressées par le doux ombrage de la forêt infinie...

Dans cette charmante région, s'étend le domaine des indiens Gütotos.

Toutes ces tribus vivent de la chasse et de la pêche et surtout de la liberté et de l'affection, comme les arbres et les plantes de ces régions immenses vivent de la lumière et de la chaleur du soleil. Ces Indiens vouent toute leur tendresse à leur foyer qu'ils adorent ; mais ils aiment aussi le combat, et leur bras est redoutable. Leur cœur

(1). Sous-affluent de l'Amazone.

est le buisson qui abrite l'oiseau et le serpent : l'oiseau dans l'amour et le serpent dans la haine.

Parmi toutes ces tribus, celle des Nonuyas était la plus florissante.

Fusicâyna sortit de bonne heure, il avait passé toute la nuit dans un assoupissement, voyant constamment l'horrible vision du tigre qui dévorait ses sujets. Dans son hallucination nerveuse, il voyait des cadavres ensanglantés lui tendant les bras comme pour implorer sa protection. Il ouvrit les yeux, et la lumière naissante fut pour lui comme une promesse de bien-être, et comme une libération de l'horrible obsession qui l'avait tourmenté toute la nuit.

Fusicâyna passa toute la journée dans la forêt ; il ne revint que fort tard dans son foyer. Sa famille très inquiète de son retard inaccoutumé, fut très heureuse en le voyant rentrer.

Moneycuegno courut toute de suite à sa rencontre ; sa femme, toujours amoureuse, s'empressa de lui souhaiter la bienvenue en lui présentant un repas succulent.

Le grand chef de la tribu affligée, taciturne et morose, ne mangea qu'à peine. Il se leva, impatient, et alla se placer tout seul, sans mot dire, en face de la porte principale et au pied du grand pilier où tous les soirs avaient lieu les réunions, puis il s'accroupit, silencieux...

Tous les indigènes, d'un air étonné se regardèrent.

Fusicäyna avait en main une torche de popäy ; dans une petite cruche de terre cuite placée devant lui, avec ses longs doigts, il pétrissait lentement un morceau de masse de tabac comprimé, le mélangeant tantôt avec de l'eau, tantôt avec des cendres de ciricogge (espèce de vigne sauvage) puis le tournant et le retournant tranquillement, jusqu'à ce que cette masse fut complètement dissoute. Il suçait ses doigts trempés du noir breuvage, avec volupté, puis il invita ses sujets à goûter de l'étrange confiture, symbole du serment, d'après leurs traditions, car ce mélange de choses amères et désagréables n'est autre chose pour eux que le symbole de la vie avec ses déboires...

« Ce breuvage est amer comme le sort des hommes, âpre comme le serment, disait une fois le chef de la tribu de Yahuyanós, dans son discours, cependant l'homme n'aime pas l'amertume, l'homme et le serment ne se marient pas ensemble. »

« Nos ancêtres, disait le même chef, furent comme nous, et cependant nous ne sommes point comme eux... Où est la différence? — Nos ancêtres vivaient de l'avenir, et nous, vivons du passé, car nous sommes toujours tourmentés dans notre ignorance par le prisme enchanteur des choses disparues. »

Fusicäyna, une fois que le noir breuvage fut prêt, promena des regards attristés sur les sujets de sa tribu qui mangeaient dans une attitude tran-

quille ; il suçà de nouveau ses doigts trempés du breuvage et, avec un sourire forcé, il s'écria :

« Je vous avais appelés tout à l'heure à la Yéra, mais vous n'avez point écouté mon appel, car je ne vous avais pas appelés dans l'ordre hiérarchique conforme à votre dignité. Eh ! bien, ce soir, sans distinction aucune, je vous appellerai, mes sujets, venez tous en foule, je ne crois plus aux traditions, je ne crois qu'à mon malheur !

« Vieillards, orgueil de notre race, nyméramas, soutiens de nos croyances, eymas puissants, interprètes fidèles du destin des hommes, enfants, tendres rejetons de notre espèce, femmes, doux moyen de la génération, je vous appelle ce soir, sans prononcer vos noms. Venez tous en foule vers votre chef malheureux ; le même danger, sans distinction, pèse sur vous.

« Venez tous ce soir, goûter de la Yéra, la Yéra a toujours été notre serment. Ce soir elle est plus amère que de coutume, car c'est votre chef plein de honte qui l'a préparée lui-même pour vous annoncer, non sa faiblesse, mais son impuissance !

« Depuis la naissance du jour, en quittant mon foyer, j'ai partout présenté ma poitrine, attendant l'ennemi toujours invisible pour moi ! Partout où le danger semblait me menacer, je lui ai jeté mon défi, cependant, rien, rien, seulement des traces du sang partout répandu !

« A quoi bon le courage, à quoi bon les larmes, à quoi bon l'expérience des hommes lorsqu'ils

sont sous les griffes de la Fatalité? cet oiseau aveugle qui ne se nourrit, comme disaient nos ancêtres, que de larmes et de douleurs prématurées.

« O ! Nonuyas, nous sommes cette vile proie, prête à disparaître par le caprice incompréhensible d'un génie néfaste. Mais nous avons encore l'orgueil et le courage, nous sommes des Nonuyas, mourons avec joie d'avoir conservé jusqu'au dernier moment notre fierté de vainqueurs d'hommes, mourons humiliés, non par nos semblables, mais par la Fatalité. »

L'aveu de Fusicäyna fut comme un explosif qui alluma tout à coup en cent poitrines l'enthousiasme. Tous pêle-mêle, vieillards, enfants, jeunes gens, hommes et vieux, guidés par une force invisible, étendaient leurs bras avec des doigts rigides, pour les plonger dans la petite cruche qui renfermait le serment, et se disputaient pour le prêter.

Fusicäyna se dressa avec dignité au milieu de l'Assemblée. « La Yéra, est la bonne foi, dit-il, et le sentiment des cœurs pleins d'idéal. Laissez parler les vieillards, les nymèyramas, les eymas, écoutons-les, mais tout le monde est libre de donner son avis.

« Voyons, continua Fusicäyna, le tigre... qu'est-ce que le tigre? nos ennemis ou nos traditions?

« Mes ennemis, je les ai vaincus, nos traditions sont d'impuissants vieillards, et je ne porte point mes mains sur eux, car ils sont trop faibles pour le courage d'un guerrier.

« Nature, unique dieu de toutes consolations, tu m'inspires la foi, l'espérance, l'amour ; mais pourquoi ne me donnes-tu pas le secret de ta force ? Tu es la vigueur et le bonheur des hommes, mais tes caprices sont néfastes à l'ambition humaine...

« Tu ne me réponds pas, mais je comprends ton langage silencieux qui murmure sans cesse ton éternité !

« Hommes, fantômes, croyances, tout n'est que l'éternelle chimère ! La seule vérité qui veille sur le monde, c'est la Fatalité ! »

Fusicäyna fut pris comme d'une crise nerveuse, il plongeait son front dans ses mains tremblantes pour écouter les vieillards.

Gitomagugno, fronçant le sourcil, étendit son long bras décharné et trempa ses doigts dans le noir breuvage.

« Oh ! grand chef, dit le vieillard, je te pardonne ; les outrages du sort t'ont rendu fataliste. Je vois que dans le cœur du guerrier se cache le cœur de l'enfant. Te frappes-tu pour des douleurs humaines ? Maintes fois tu as su vaincre tes ennemis non par ta force, mais par ton courage ; la pitié pour les hommes est la faiblesse de Dieu, car la pitié est trop humaine pour rendre un être supérieur. Je mets des couleurs à ma vie, suivant mes besoins, j'y mets parfois beaucoup de noir pour comprendre mieux les êtres et les choses. C'est dans l'ombre souvent que brille mieux la vérité, mais pour

apprendre à connaître le monde il faut avoir la pensée toujours sereine!

« L'homme crée ses craintes et ses fantômes, je ne m'étonne guère de ses craintes, je n'ai pas peur de ses fantômes; ce qui m'effraie, c'est mon ignorance!

« J'aime les superstitions, chères aux âmes délicates; je respecte mes traditions, car je ne renie point mes ancêtres; j'aime toujours la lumière nouvelle du soleil toujours vieux! le Soleil, l'éternel amour, dont la chaleur est la vie des êtres. J'ai toujours une grande sympathie pour ses couchants, car cette lumière souffrante tend les bras vers Dieu comme une suprême prière...

Dans les yeux du vieillard luisait quelque chose du crépuscule...

Trois vieillards parlèrent à la fois. Une ardeur surhumaine emplissait leur poitrine; les bruits du dehors ne les épouvantaient plus, on eût dit que toutes ces craintes réunies avaient engendré un courage supérieur.

Ces vieillards sceptiques, qui cependant savaient tout, parlaient avec ardeur d'anciennes cérémonies et de fêtes, de vieilles haines déjà vengées et oubliées, de terribles batailles et de funestes vengeances; et leurs mains tachées de vieillesse tremblaient et se crispaient de fureur; leur poitrine desséchée se gonflait à la chaleur du souvenir, indice d'une ancienne passion qui ressuscitait, et, caressant avec fierté leurs longs colliers de dents humaines, ces

reliques sacrées, symbole de leurs victoires et témoignage de leur vaillance, avec une éloquence féroce, ils dépeignaient les horribles batailles où l'homme se bat corps à corps, laissant tomber de lourdes masses de bois sur les crânes ennemis d'où jaillissait la cervelle sanglante ; les flèches tombaient de tous côtés, des cris perçants et des gémissements se faisaient entendre ; partout le sang coulait à flots des blessures des victimes ; les guerriers s'avançaient, entrechoquant leurs puissantes armes, se donnant mutuellement la mort et s'attaquant sans répit. Les cris des vainqueurs se confondaient avec le son des tambours qui les encourageaient au carnage ; vaillants, ils s'avançaient au milieu du sang, des gémissements, portant le feu et la mort dans leurs bras vengeurs. Il n'y a point de pitié dans le combat, il n'y a point de gloire pour le guerrier qui pardonne ! Les outrages appellent la vengeance et se lavent dans le sang. Les vainqueurs s'élançaient à la poursuite des fuyards, laissant leurs demeures en flammes, car ils voulaient tout exterminer de l'ennemi ; les femmes, les enfants, rien n'échappait à leur vengeance féroce. Telle était la destinée de la tribu vaincue.

De toutes les poitrines s'échappaient des cris sauvages. Tous applaudissaient avec frénésie et attendaient impatients le moment du combat, escomptant avec orgueil les honneurs de la victoire et regardant avec convoitise les colliers des vieillards.

Les nyméyramas, au moyen de curieuses anecdotes et d'historiettes dont le fond moral portait le cachet de la sage simplicité antique, captivaient l'attention du public rassemblé. Ces grands orateurs soutenaient avec une éloquence surprenante les discussions avec les sorciers, les médecins, les spirites, les vieillards, enfin avec tous les érudits de la tribu, et commentaient les plans proposés par leur chef en faisant reposer la prospérité de leurs entreprises sur la solide base de l'expérience.

Tous les savants parlaient du Bakaki, c'est-à-dire des traditions mythologiques, du principe du monde corporel, de l'origine de l'homme et de mille exemples des temps passés.

La nuit passa dans ces flots de paroles.

CHAPITRE III

Quelques mois se passèrent au milieu de la crainte. Chaque jour un événement terrible venait troubler le repos d'un nouveau foyer et le plonger dans la douleur.

Paralysés par l'impuissance où ils se croyaient de combattre avec succès un ennemi si redoutable, qu'ils estimaient invincible et surhumain, tous étaient plongés dans la plus sombre tristesse et résignés à subir l'affreuse mort ; car, souvent la résignation est le seul remède aux malheurs humains.

A quoi bon le désespoir, à quoi bon les larmes ? Elles ne changent point la destinée des hommes ; la mort n'écoute point nos pleurs, elle ne contemple pas notre détresse ; elle reste muette devant notre douleur.

Ces habitants de la forêt, au regard froid et profond, ces gladiateurs constants de l'âpre nature n'ont pas coutume de reculer devant le danger, mais ils voyaient dans ce tigre à la griffe meurtrière, l'ombre d'un être invulnérable, l'exécration

symbole de l'infortune des hommes, contre lequel tout effort de résistance est vain.

C'était pour eux comme un fantôme du passé qui se dressait tout à coup sur leur chemin en les effrayant de son regard terrible. Ce fantôme portait, amassées en son cœur, de vieilles haines et d'internes rancunes qui avaient longtemps sommeillé dans l'obscur poussière de l'oubli ; et maintenant elles explosaient en un tragique courroux, réclamant sans cesse la vengeance, la vengeance des tribus anéanties par les Nonuyas dans l'horrible carnage des batailles d'autrefois.

Les esprits de tant de victimes qui depuis si longtemps erraient dans la forêt et dans l'espace, métamorphosées sous la forme d'un fauve, venaient maintenant, armés d'une puissance surnaturelle, punir l'orgueil des vainqueurs de jadis.

Telle était la croyance des indigènes de la tribu du noble Fusicäyna.

Parmi eux, se trouvait un certain Umuyrutique, d'une grande valeur intellectuelle et fort considéré pour son courage et son dévouement à sa nombreuse famille. A peine entré dans l'âge mûr, il avait déjà sept enfants.

Il était très gai, bon parleur et fort habile dans l'art de la danse.

Souvent, il racontait de petites histoires pleines de charme.

D'un ton solennel il attestait avoir vu tous les génies de la forêt métamorphosés en animaux

sauvages, faisant des commentaires au sujet de l'homme, l'ennemi de la paix. l'infatigable rêveur de l'impossible qui abandonne le bien pour procurer le mal à ses semblables.

— Oui, je les ai vus, une fois, disait Umuyrutique, ces génies, tous réunis. Les plus vieux sous la forme de félins, les plus timorés et les plus hypocrites sous la forme de serpents, et les plus jeunes et les plus moqueurs sous la forme de singes. Ils me contemplaient tous en souriant avec mépris.

« Regardez l'homme, disaient ces génies, en se moquant de moi, cet esclave superbe de ses désirs insensés, victime de ses passions et de son orgueil, jouant le triste rôle du roi de la création ! Dans son égoïsme, il va, aveugle, poursuivant toujours l'ombre insaisissable de ses chimères, luttant toujours contre la nature immense, indifférent à ses charmes, ignorant ses bienfaits, et fier encore dans sa misère ! Puni par sa destinée même ; il ira toujours vers l'inconnu en détruisant les fleurs du bien qui s'épanouiront dans sa vie, sans connaître son chemin et sans comprendre son sort. »

« Ainsi parlèrent ces génies, et comme tous persistaient à me regarder en riant, je ris avec eux en me moquant de moi-même.

Et Umuyrutique finissait son récit en riant comme les singes.

— Etant encore très jeune, disait-il, je vis une fois dans mes rêves, un long défilé de visions, tels des fantômes presque imperceptibles entourés

d'un voile subtil et vaporeux, passer lentement dans mon esprit endormi.

« A mesure qu'ils avançaient sur un sentier solitaire que la lune éclairait, ils prenaient des formes diverses et étranges, puis s'estompaient doucement dans les ombres du néant.

« Chaque reflet de cette lumière blafarde, qui illuminait le sinistre cortège, prenait aussi, comme par l'effet d'un sortilège, une forme distincte, selon son éclat.

« Je vis des hirondelles au corps léger s'élever vers le ciel, d'un vol inquiet, puis se perdre tout à coup dans le fugace mirage du crépuscule ; je vis d'affreux reptiles ramper sur la boue et se perdre dans la fange des marais ; je vis des tigres voraces couchés sur les roseaux, tenant dans leurs griffes leurs proies sanglantes ; je vis d'horribles corbeaux déployer leurs longues ailes noires et planer sur la surface d'un lac à l'eau dormante où se reflétaient toutes mes tristes visions ; je vis enfin un ciel assombri par un crépuscule funèbre qui versait sur la surface du lac les ombres de la nuit, et, au loin, près du sombre rivage, je vis un héron blanc dont le lac silencieux réfléchissait la blancheur.

« Ce sont des âmes, que je vis s'avancant dans la vie, pour se perdre dans la matière.

« La vie des hommes se reflète toujours dans la nature ; nos qualités, nos défauts, nos illusions, nos désirs engendrent tous les êtres et les choses qui nous entourent.

« Ma vision n'est autre chose qu'un symbole de l'être humain.

« Nos rêves de jeunes gens sont ces hirondelles douces et légères qui se perdent dans le mirage du crépuscule ; les reptiles affreux que je vis sont des désirs insensés qui avilissent le cœur, nos passions sont les tigres, les corbeaux sont nos regrets, le lac silencieux à l'eau dormante, c'est l'âme des vieillards qui reflète la vision d'une vie entière à l'heure du crépuscule, et enfin ce héron blanc, telle l'âme d'une jeune fille aimante, c'est la bonté qui parfois se reflète dans l'âme... »

Tout le monde l'écoutait avec enthousiasme, car il y avait beaucoup de grâce dans ses récits, et de finesse dans sa parole. Il était l'apôtre, le révélateur, son cerveau était l'arche sacrée qui abritait tout le symbolisme de leurs mythes, de leurs traditions, et de leurs croyances, et cependant Umuyrutique était fataliste.

Il passait ses jours dans la forêt, dans la douce compagnie de sa fille aînée (une enfant de dix ans) ; le soir, il retournait au foyer de sa famille le cœur satisfait, car, habile chasseur, il ne revenait jamais sans y rapporter le produit de ses efforts.

Souvent on le voyait rentrer le dernier, chargé de fruits de la forêt, de poisson des ruisseaux et de fourmis ailées qui ont un goût exquis pour le délicat palais de l'Indien ; et l'enfant, suivant l'exemple de son père, rapportait aussi des plantes aromatiques, des fleurs et des nids.

L'été se faisait déjà sentir avec ses ardeurs et ses parfums de fruits. Les ruisseaux et les fleuves étaient favorables aux pêcheurs ; les arbres au feuillage majestueux se courbaient sous le poids de leurs fruits odorants. L'air vapoureux et chaud était embaumé de senteurs diverses et le vent harmonieux apportait mille gazouillements.

La forêt était alors un délice qui charmait l'esprit observateur du sauvage, et l'invitait à désertier son foyer pour y aller contempler la splendeur de la nature et jouir de ses dons infinis.

Cependant la présence du danger permanent arrêtaient les élans de ces cœurs naïfs ; les malheureux indigènes n'osaient plus s'éloigner de leurs maisons. Seul Umuyrutique, se souciant peu des craintes de ses compagnons, s'attardait toujours dans la forêt, il n'avait pas peur des choses de ce monde. Il ne croyait qu'à son destin.

Un matin, dès l'aurore, comme d'habitude, Umuyrutique sortit, précédé de sa fille, et, suivant le chemin marqué par leur sort, tous deux portèrent leurs pas vers la forêt d'où ils ne devaient plus revenir.

Ce soir-là, en effet, ils ne rentrèrent pas. Leur absence fut vite remarquée et les indigènes, faisaient mille conjectures, chacun suivant ses sentiments.

Une vague espérance les animait, c'était que leur compagnon, parfois très prudent, ne voulant pas exposer sa fille au danger, fût resté exprès dans

la forêt, à l'abri du péril, pour rentrer le lendemain, de bonne heure à la maison.

Mais le lendemain ils ne rentrèrent pas et aucun des indigènes revenant de la forêt ne put apporter de nouvelles de leur sort, personne n'ayant aperçu leurs traces.

Fusicäyna fut pris d'un grand effroi, une profonde tristesse accablait son cœur; mais, dissimulant son inquiétude sur le sort de son ami et compagnon d'enfance, il tranquillisa les indigènes en leur inspirant un peu d'espoir; puis il proposa d'aller le lendemain à la recherche de leur compagnon avant que la forêt fut colorée des premières lueurs de l'aurore. Tous acceptèrent avec enthousiasme la proposition de leur chef qu'ils aimaient et respectaient.

CHAPITRE IV

Le lendemain, tandis que l'aurore à peine naissante, colorait faiblement le ciel de sa lumière incertaine, les indigènes, les armes à la main, s'élançèrent hors de leurs demeures, et par groupes de six à huit, gagnèrent peu à peu, d'un pas inégal et rapide, la forêt encore sombre ; ils allaient à la recherche de leur compagnon, suivant tous les chemins et sentiers que celui-ci avait l'habitude de parcourir.

Non loin de la tribu, à deux kilomètres environ, s'étend une longue côte dont la pente douce vient se perdre au bord d'un ruisseau silencieux aux eaux limpides et calmes ; les rives bordées de palmiers et de joncs sont tapissées d'un gazon vert et frais, que caresse l'éternel ombrage des chênes séculaires.

Par cette côte descendaient huit indigènes forts et intrépides, cherchant d'un œil attentif les traces des chers disparus.

L'audacieux Fusicäyna, sûr de son courage, marchait silencieux devant eux, et d'un regard pénétrant scrutait sans cesse la forêt.

Arrivé au bord du ruisseau, il s'arrêta pour en explorer les rives, et, tout à coup, surpris d'y trouver des indices suspects, il appela ses compagnons.

— Regardez, dit-il, en leur montrant des fruits épars et des branches cassées, sûrement ce sont de ses traces; pourvu qu'elles ne soient pas de mauvais augure... Je crains fort pour Umuyru-tique et pour sa fille, car il était tellement confiant en lui-même que souvent il considérait avec la plus grande insouciance les périls les plus menaçants.

Puis Fusicäyna s'avança, suivant la trace, mais il n'avait pas fait trente pas qu'il s'arrêtait, la pâleur au front, en poussant un cri d'épouvante devant l'horrible spectacle.

Dans une petite clairière verdoyante qui longeait le ruisseau et où le silence de la forêt est le plus profond, on voyait soudain, en tous sens, des plantes déracinées, de grosses branches cassées, et, profondément empreintes sur la terre humide et glissante, les traces de l'humain effort vaincu par la force d'un affreux destin.

Au milieu d'une mare de sang noir, des os rongés et des membres déchirés, séparés des corps des victimes, étaient dispersés de tous les côtés; des cheveux couverts de sang et de poussière étaient répandus partout, mêlés avec les feuilles mortes. Du corps du malheureux indigène il ne restait qu'une jambe noire et gonflée, et un bras presque entièrement dévoré, à la main encore crispée.

Le corps de la jeune fille était ouvert par une horrible blessure ; le tigre lui avait dévoré le bras gauche et une partie de la poitrine. On devinait la terrible torture de l'enfant à la douloureuse expression de son visage, où étaient encore marquées les traces de ses larmes.

En contemplant ces lambeaux sanglants, ces sauvages, le cœur serré de douleur, se regardaient mutuellement, en silence, d'un œil hagard, sans arriver à comprendre la triste destinée des hommes.

Fusicâyna fit enfin signe à ses compagnons de s'en retourner, et tous, d'un pas hâtif, s'éloignèrent de ce triste lieu en versant des larmes silencieuses.

A leur arrivée à la tribu, la nouvelle se répandit partout, et dans tous les foyers on versa des pleurs. La malheureuse épouse, entourée de ses enfants, poussait d'amers sanglots, et, s'arrachant les cheveux, levait ses mains serrées vers le ciel en maudissant la destinée.

Le crépuscule s'endormait doucement ; des oiseaux au vol rapide et constant, comme de mystérieuses hirondelles, passaient autour des maisons en poussant des cris lugubres ; oiseaux invisibles, couleur de la nuit ; et la forêt dans son silence auguste, semblait un fantôme évocateur d'une nostalgie sans nom dans ce monde sans fin de solitude.

Dans un clair obscur produit par l'ombre et la faible lumière d'une torche de popäy, tous les

indigènes étaient réunis à la Yéra, plongés dans le morne silence d'une douleur sincère.

Les vieux et les nymeyramas parlaient à Fusicäyna à voix basse ; le désespoir se peignait sur tous les visages, et ainsi tous veillaient, les armes à la main et la crainte dans l'âme.

Tout à coup, la porte principale s'ouvrit brusquement et, d'un pas précipité, deux robustes jeunes hommes entrèrent. Leur visage était d'une pâleur extrême, leurs membres étaient couverts de sueur, de sang et de poussière, et leur chevelure en désordre. Tous deux étaient en proie à une nerveuse impatience, mais ne pouvaient parler à demi étouffés par une respiration haletante. Roulant des yeux hagards qui exprimaient à la fois la joie et l'épouvante, ils regardaient partout sans fixer leurs yeux sur ceux qui les contemplaient avec un profond étonnement.

Fusicäyna se leva sans rien comprendre et, s'approchant des nouveaux venus, il rompit le premier le silence qui les embarrassait. D'un air grave, il leur dit :

— Sûrement, Quega et Sunuyguëy, votre présence vient nous annoncer un nouveau malheur.

Car il venait de reconnaître dans les nouveaux venus les deux petits-fils du grand Charocangui, roi des forêts du Canimani (1) et cacique des Emuas, tribu laborieuse et belliqueuse, tirant soi-disant son origine des abeilles.

(1) Le fleuve Caqueta ou Yapura.

— Parlez donc et ne tardez point à satisfaire notre curiosité. Nous sommes éprouvés par de funestes disgrâces et nos cœurs sont abattus par la puissance de l'infortune.

« Vous avez bien connu Umuyrutique... sa présence si joyeuse dans nos fêtes, son bras si fort dans les combats et son cœur si tendre dans son foyer... Eh bien ! Umuyrutique n'est plus ! Lui et sa fille aînée ont été victimes du destin et la proie du tigre féroce. »

Il garda un moment le silence, car il avait la poitrine oppressée par un profond sanglot ; puis il ajouta :

— Dureyco aussi, le malheureux aveugle, le chanteur solitaire de la forêt, dont tout le monde connaît les chansons, est disparu ! Depuis trois jours, nous sommes sans nouvelles de lui, et nous craignons un autre malheur.

« Parle enfin, ô ! Quega, nos cœurs torturés depuis longtemps par la souffrance et l'inquiétude brûlent du désir de t'écouter. »

Quega, un peu remis de son émotion, s'exprima ainsi :

— O ! Fusicäyna, ce n'est point un nouveau malheur que je viens t'annoncer et ma présence, j'espère, ne sera point de mauvais augure pour toi et ta florissante tribu. Je viens de venger tes victimes ; le tigre est terrassé ! Il est étendu non loin de ta demeure abattu, par les coups de ma lance et par la hache de mon frère. Sois tranquille, ô noble Fusicäyna ! tes malheurs ont pris fin.

Un profond et long cri d'enthousiasme s'échappa de cent poitrines à la fois. Tous voulaient questionner Quega, mais comme tout le monde parlait, on n'entendait qu'un bruit confus. Fusicâyna ordonna le silence et Quega put ainsi continuer son récit :

— Nous étions allés, avec mon frère, chasser non loin de tes domaines. Vers le crépuscule nous retournions tranquillement au foyer de nos parents. En arrivant aux chaumes des anciennes demeures, abandonnées jadis par ton père, je me suis aperçu soudain que Synuyguëy était resté en arrière. Je descendais doucement la côte qui va jusqu'au bord du Coma, j'avais déjà dépassé la longue rangée de buissons qui bordent ses rivages et traversé le ruisseau, lorsque j'aperçus une ombre plus rapide que l'éclair s'élançant sur mes pas. Saisi d'effroi, je glissai, sans le vouloir, au moment même où le tigre se précipitait sur moi. Ce fut mon salut ! Il manqua son coup et je me préparai à me défendre. En un clin d'œil le fauve était sur moi ; son poids énorme m'entraîna, mais en tombant je m'abritai la tête et le cou. Je sentis le fauve me lacérer le dos de ses griffes ; j'avais déjà ses dents dans la poitrine... D'un effort surhumain je le repoussai et tous deux nous roulâmes à terre ne formant qu'un seul corps. Il me mordait avec fureur et je le mordais aussi, ne voulant pas mourir sans gloire, loin du pays de mes aïeux. A ses rugissements terribles se mêlaient les cris désespérés

dont j'implorais le secours de mon frère. Celui-ci, saisissant un moment propice, asséna un formidable coup de sa hache sur la tête du tigre, qui me lâcha en rugissant et en m'inondant de son sang noirâtre. Mais loin de s'enfuir, malgré sa profonde blessure, le fauve se retourna vers mon frère et l'attaquant avec fureur, le culbuta. Mon frère se défendait avec courage ; c'est alors qu'à mon tour j'arrivai et plongeai ma lance dans l'oreille gauche de la bête féroce qui, dans un rugissement de douleur, tomba ensanglantée ; alors nous nous acharnâmes sur elle de toute notre force et bientôt notre ennemi fut étendu sans vie dans la poussière.

« Maintenant, saignant de nos blessures et épuisés, nous venons te demander l'hospitalité pour reposer nos membres fatigués et non point t'annoncer de mauvaises nouvelles ; nous avons terrassé le tigre, ta tribu est vengée ! »

Un profond murmure d'admiration se fit entendre dans toute l'assistance. Fusicâyna, tout ému, reprit alors d'un ton solennel :

— O! Quega, ta vaillance et ta témérité dépassent toute louange. Qui parmi nous n'admire ta bravoure et n'envie l'honneur de ta gloire ! Tu as remporté une victoire qui rehausse encore le prestige de ta race, en sauvant du malheur la tribu des Nonuyas, celle qui fut jadis le soutien de la tribu de tes pères. Tu viens de terrasser le terrible fauve qui a ravi le jour à tant de nos malheureux compagnons, dont le triste sort a rempli nos cœurs

de douleur et a jeté le deuil dans nos foyers ; mais dans ces mêmes foyers, si cruellement éprouvés par l'infortune, tu trouveras des cœurs généreux qui te feront bon accueil, car ils te sont reconnaissants.

« Soyez les bienvenus, allez dans mon foyer et reposez vos membres fatigués ; étanchez votre soif et apaisez votre faim à souhait ; un eyma renommé soignera vos blessures ; ainsi votre sommeil sera plus paisible.

« J'irai ce soir même, accompagné des membres de ma tribu, vers l'endroit où le tigre est étendu ; je veux contempler de mes yeux cet ennemi enfin abattu et le brûler ensuite, de peur que son esprit ne s'échappe de son corps inerte. »

Fusicäyna se leva alors impatient et ordonna, à haute voix, à tous les habitants de sa tribu de se préparer pour l'expédition nocturne.

Ses ordres n'eurent pas besoin d'être répétés ; tous, hommes, femmes, enfants, vieillards, couraient de tous côtés en faisant leurs préparatifs.

Les uns fendaient de longues esquilles de l'huileux popäy ; les autres les séchaient sur un feu pétillant ; ici on entassait des provisions comme pour un long voyage ; là, on préparait de lourdes armes ; enfin tous couraient, affairés, pleins d'un farouche enthousiasme ; on eût dit que dans ce moment toutes les douleurs étaient déjà oubliées, effacées par la mort du tigre.

Une heure s'était à peine écoulée dans ces préparatifs, que déjà tout le monde était prêt pour la vengeance, bizarre consolation humaine qui semble effacer du cœur les traces du malheur !

Un eyma examinait Quega et son frère et soignait leurs blessures d'où s'échappait encore du sang.

Tous les indigènes sortirent de leurs demeures, se rassemblant devant la maison de Fusicayna, puis ils allumèrent des torches de popây en poussant des cris de joie.

En longue procession, pêle-mêle, d'un pas inégal et confus, ils se dirigèrent vers la forêt avec leurs armes et leurs torches. Les feuilles sèches et le bois mort craquaient sous les pieds de l'enthousiaste multitude, qui avançait en désordre dans la silencieuse forêt. Les oiseaux effrayés par la lumière des torches et le bruit sourd des pas des nocturnes visiteurs, désertaient le sombre feuillage d'un vol titubant ; les chauve-souris agitaient leurs ailes élastiques en dansant leur danse macabre (1) au milieu des ténèbres du vide rempli de visions ; l'indolent « paresseux », de sa voix plaintive, chantait ses amours et toute la forêt répétait sa chanson. Les indigènes marchaient indifférents, comme obsédés par la seule pensée du superbe spectacle qu'ils allaient bientôt contempler, et parfois les jeunes, insoucians, poussaient de longs cris qui remplissaient ces immenses solitudes de leur écho

(1) Les sauvages prétendent que les chauve-souris dansent avant de se livrer à la joie de leurs festins de sang.

prolongé. C'était l'ivresse de la vengeance, et ils oubliaient leurs anciennes douleurs en face d'une vie nouvelle, libérée de l'angoisse et de la terreur.

Ils avaient déjà marché plus de deux heures, et il était presque minuit lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit où le tigre était étendu. A la vue de ce cruel ennemi, qui avait causé tant de mal à leur tribu, tous les sauvages laissèrent échapper de leurs poitrines un cri d'étonnement. Fusicâyna, d'un air satisfait, le contemplait avec admiration.

Près de la rive du Cōma, dans une clairière bordée de sombres buissons, le cadavre du tigre à la peau diaprée était étendu, rigide, conservant dans la mort son air féroce et terrible, la gueule ouverte et les yeux vitreux, semblant menacer encore la multitude qui le contemplait, les griffes encore ensanglantées et vautré dans une mare de sang noir et coagulé.

Les femmes et les enfants regardaient ce tableau avec horreur et n'osaient approcher.

Les indigènes se mirent alors à couper des branches sèches et à rassembler de vieux débris de bois dont ils couvrirent le cadavre, et sans retard allumèrent de leurs torches ce bûcher improvisé. Bientôt les flammes rougeâtres s'élancèrent vers le ciel dans un sinistre grondement; la fumée mélangée à leur masse se répandait en épaisses colonnes dont les volutes se perdaient au loin dans les airs, et tous les sauvages, dans une gaité farouche, contemplaient ce magnifique spectacle.

Maintenant le cadavre du tigre se contractait sous l'action dévorante du feu. Les chairs éclataient avec un bruit sourd et lentement, l'affreux fantôme qui avait semé le désespoir et la terreur disparaissait carbonisé.

Pourtant, peu à peu, les flammes languissantes s'éteignaient, découvrant le brasier ardent, sous les regards attentifs de tous les assistants, qui guettaient les esprits des sorciers ennemis pour empêcher qu'ils ne s'échappassent dans les tourbillons de fumée.

Gitomagugno, le doyen de la tribu, par son âge et son expérience, stimulait les jeunes gens à ne point négliger le feu jusqu'à ce que le tigre fût réduit en cendres.

— Le tigre a sept vies, disait-il, car il est animé par sept esprits de sorciers. Ainsi disaient nos ancêtres et ils avaient raison, car ils savaient pénétrer dans les mystères de la vie et de la nature. ils comprenaient les choses de l'invisible.

Les jeunes gens, dociles au conseil du vieux savant, amoncelaient les branches sèches, avivant le feu sans répit jusqu'à ce que le tigre fût complètement brûlé et que ses cendres noirâtres se fussent confondues avec la poussière.

Leur œuvre de représailles terminée, ils se préparèrent au retour.

Déjà, l'aurore légère et brillante contemplant le monde endormi, et doucement, effaçait les ombres qui enveloppaient la forêt, versant sur elle sa lumière

blanche qui faisait pâlir les torches mourantes. Le bruit des pas de la multitude devenait moins sonore. Tous les indigènes marchaient en silence, fatigués par les travaux de la longue veillée et gagnés par le sommeil qui alourdissait leurs paupières.

Moneycugno fut la première à rompre ce silence :

— Il me semble, dit-elle en s'adressant à son père, entendre au loin les accents d'une voix qui m'est familière. Écoutons un instant, c'est peut-être quelque ami de la tribu voisine qui s'approche de notre route.

De bon gré Fusicâyna se rendit au désir de sa fille, qu'il aimait avec tendresse, et bientôt tous furent surpris de reconnaître dans les accents lointains la voix de Dureyco, le malheureux aveugle que tous croyaient victime de la fureur du tigre.

Le pauvre jeune homme, privé depuis son enfance de la lumière, n'aimait que la solitude de la forêt. Egaré depuis trois jours, il s'avançait lentement, d'un pas incertain, gagnant le grand chemin qui conduit à la tribu et chantant, d'une voix languissante, les accents profonds de son cœur :

« Je ne sais pas pleurer, j'ignore la misère
Et le malheur humain ;

» Dans l'éternelle nuit de ma sombre paupière
Je suis, seul, mon chemin .

» Je ne sais pas pleurer, j'ignore la misère...
Je ne sais pas pleurer !...

» Je ne sais pas pleurer, j'ignore la tristesse,
Je n'ai point de regret ;

- » Car je n'eus d'autre amour, dans ma calme jeunesse,
Que l'immense forêt !
- » Je ne sais pas pleurer, j'ignore la tristesse...
Je ne sais pas pleurer !...
- « Je ne sais pas pleurer, je ressens la nature
Et ses charmes sans fin ;
De tout insouciant, je vais à l'aventure
Vers mon obscur destin !
Je ne sais pas pleurer, je ressens la nature...
Je ne sais pas pleurer !...
- » Je ne sais pas pleurer, je n'ai pas vu les fleurs
Fraîches s'épanouir ;
- » Mais au déclin du jour non plus dans leur douleur
Ne les verrai mourir
- » Je ne sais pas pleurer, je n'ai pas vu les fleurs...
Je ne sais pas pleurer !...»

— D'où viens-tu lui demanda Fusicäyna. Nous avons déjà versé des larmes sur ton sort ; ignorais-tu le danger ?

— Quel danger ? fit l'aveugle.

— Le tigre...

— C'est vrai, je n'y avais pas pensé.

— Pauvre Dureyco, s'exclama Gitomagugno en lui tapant sur l'épaule paternellement.

— Mais d'où venez-vous, mes frères ? questionna le jeune homme.

— Nous avons mangé le tigre, lui répondit Fusicäyna en riant, nous revenons du festin.

— C'est dommage de n'y avoir pas assisté, fit l'aveugle souriant, j'y aurais pu apaiser ma faim.

Les Indiens touchés de la détresse du malheureux aveugle, l'emmenèrent avec eux dans la tribu, où bientôt ils furent plongés dans le silence du repos.

CHAPITRE V

C'était en plein été, la forêt ensoleillée était embaumée de mille parfums et toute bruissante de suaves murmures...

Parfois on y entendait, dans les sentiers solitaires, de longs gémissements d'épouses ou de mères qui pleuraient encore au tendre souvenir des morts qu'elles aimaient.

Dans les ruisseaux à l'eau dormante dont les rives sont bordées de platanes et de bambous, les jeunes filles au regard limpide et au visage serein pêchaient avec insouciance.

Le vent, parfois, agitait l'harmonieux feuillage et détachait furtivement des fruits qui, avec un bruit sourd, tombaient sur le moelleux tapis de feuilles mortes; les ardeurs du soleil faisaient lever de la terre humide des odeurs résineuses qui emplissaient la forêt entière; de temps en temps, dans la frémissante ramure, on entendait, au loin chanter des oiseaux passagers; puis le grand silence, le silence enivrant... Et un bien-être suprême, se

glissant doucement dans l'âme, faisait tout oublier des humaines misères.

Quega et Synuyguëy, guéris de leurs blessures se préparaient à retourner dès le lendemain dans leur patrie.

Ce soir-là, comme à l'ordinaire, Fusicäyna s'installa au pied du pilier de la Yéra, et de l'air grave et solennel qu'il prenait toujours dans les circonstances exceptionnelles, il appela Quega et son frère avec grande distinction, c'est-à-dire en premier lieu, puis les nymeyramas, les vieillards, les sorciers et enfin tous ses sujets à la grande cérémonie de la Yéra.

Une fois réunis, Fusicäyna, le premier, trempa trois fois ses doigts dans le noir breuvage en invitant les assistants à suivre son exemple.

— Quega et Synuyguëy s'en vont, dit-il ; ils nous quitteront demain pour retourner dans leur patrie, il est naturel qu'ils veuillent revoir leur foyer. Mais n'oubliez pas, Nonuyas, que nous leur devons de la reconnaissance, car ils ont libéré notre tribu du fléau qui l'opprimait. J'ai pour eux une très grande admiration et la gratitude demeurera éternellement dans mon cœur ; aussi ne veux-je point les laisser partir sans avoir auparavant montré à Quega ma reconnaissance, en lui apprenant la digne récompense que Fusicäyna réserve à son courage.

« Nous étions plongés dans la peine et dominés par l'infortune ; chaque soir nous attendions un

nouveau malheur, à chaque instant une nouvelle douleur gonflait nos cœurs de soupirs et inondait nos paupières de larmes.

« Combien de foyers se trouvent maintenant dans la détresse, privés d'un père, d'un époux ou d'un fils? Cependant le sort de la tribu des Nonuyas n'était point de disparaître sans gloire pour sa future descendance. Alors que nous nous croyions condamnés à subir une mort honteuse, voici, en effet, que les petits-fils de Charocangui, en sauvant leur vie, sauvaient en même temps la tribu des Nonuyas.

« Attaqués eux-mêmes par le tigre en fureur, ils surent maîtriser sa rage vengeresse, en le laissant couché dans la poussière. Ils ont remporté une grande victoire, accru le renom de la tribu des Emuas et sauvé notre tribu du malheur et de la honte. »

Une longue acclamation interrompit le discours de Fusicäyna, qui, imposant le silence à l'enthousiaste multitude, continua :

— Oui, une grande victoire qui a changé le sort d'une tribu humiliée par tant d'infortunes et nous a rendu la forêt depuis longtemps désertée.

« Désormais nous serons libres, et cette seule idée fait renaître la confiance dans nos cœurs. Vous pouvez maintenant, sans crainte et sans soucis, vous livrer aux charmes du travail salubre et porter vos pas hier encore timides dans les vastes solitudes de la forêt.

« N'arrêtez point les élans de votre cœur, nous sommes libres à présent... la forêt nourricière est grande, le bonheur maintenant est à tous !

« Cependant Nonuyas, ne vous grisez point de votre liberté ; l'homme sage en considère les causes... Les Emuas furent jadis protégés par nous. Aujourd'hui, rendons hommage au courage des nouveaux rejetons de la tribu amie. Je veux vous donner l'exemple, je sais payer la gratitude avec le sacrifice... »

Alors, en s'adressant à Quega avec une profonde déférence, il lui dit :

— Fusicäyna, le chef des Nonuyas, est égal en richesse au dernier de la tribu, c'est-à-dire qu'il ne possède rien ; pourtant il possède quelque chose de lui-même, quelque chose qu'il chérit dans son cœur comme le bien suprême, comme le trésor unique qui peut enivrer toujours l'existence d'un homme. Ce trésor, c'est ma fille... Moneycuegno, fleur de jeunesse et de beauté... Moneycuegno, petite étoile qui illumine le foyer sombre d'un vieux guerrier, ruminant en silence l'herbe mystique de ses gloires évanouies et de ses victoires oubliées. Elle est le digne prix que ma reconnaissance a réservé à ton inégalable courage ; sa noblesse est digne de ta vaillance ; elle sera docile à mes conseils et fière d'unir sa destinée à ton sort, car tu as été le sauveur de la tribu de son père.

« Tu trouveras en elle la tendre compagne de tes jours qui saura égayer ton foyer et charmer

ton existence, et tu seras heureux et fier plus tard de ta douce destinée ; Moneycuegno est la fille de Fusicäyna ! »

Quega écoutait ces paroles avec une profonde émotion, et comme si son cœur doutait de ce qu'il venait d'entendre, il ne parvenait point à formuler une réponse, tant étaient grands son trouble et son étonnement.

Il était pâle et comme écrasé sous le poids énorme d'un bonheur inattendu, d'une félicité si grande qu'il se sentait supérieur à tous les hommes.

Finalement, rassemblant tout son courage, il parla ainsi :

— O, noble Fusicäyna ! la récompense que ta noblesse et ta bonté m'ont réservé est digne d'un sacrifice plus grand, car je n'ai fait que défendre ma vie, mais je comprends que ma destinée me comble aujourd'hui de tous les bienfaits de la nature et de tout le bonheur auquel un homme peut aspirer sur la terre. Si c'est pour mon courage seul que tu daignes favoriser mon sort, tu peux l'éprouver davantage, car je ne pourrai jamais payer le bien que tu me donnes qu'avec le sacrifice de ma vie. Je suis fier de pouvoir devenir bientôt le frère des Nonuyas, la tribu aimée de mes ancêtres, et partager avec eux mes joies et mes souffrances. Oui, je serai heureux d'appartenir à la tribu généreuse qui a partagé avec moi son pain et son toit, qui a guéri mes blessures, celle qui fut jadis le

soutien de mes aïeux, et d'où je pars maintenant le cœur enivré de bonheur et d'espoir, et l'âme pleine de reconnaissance.

« Demain, lorsque l'aurore colorera la forêt, je quitterai ton hospitalière demeure, ô ! chef des Nonuyas, pour retourner avec mon frère à la tribu des Emuas ! Je cueillerai sur ma route les joncs les plus beaux ; ma main les choisira avec le plus grand soin pour en tisser un cadeau qui soit digne de la fille de Fusicäyna, et, avant que la lune paraisse deux fois, je reviendrai pour fendre de gros chênes et en entasser les bûches devant ta maison, pour que tu puisses alimenter pendant plusieurs lunes le feu de ton foyer ; puis je chasserai plusieurs jours dans tes bois abondant en tapirs et en sangliers. J'apporterai à ta digne épouse le fruit de mes efforts et, lorsque j'aurai accompli tous mes devoirs, je retournerai avec Moneycuegno à la tribu de mes pères. »

Alors, il se tut, attendant de la bouche de Fusicäyna une approbation à ses projets. Mais avant que Fusicäyna pût reprendre la parole, Gitomaguegno, l'octogénaire, trempa ses doigts dans la Yéra et se disposa à parler.

Toute cette jeunesse enthousiaste fit aussitôt silence, car lorsque le vieux savant parlait, lui qui avait arraché tant de secrets aux choses de la nature et de la vie, il semblait que de sa bouche harmonieuse, coulaient, comme du miel, les sources divines de l'éloquence.

— Où va l'homme ? dit-il. Où la voix de son cœur l'appelle. Heureux celui qui écoute la voix de son cœur, car il y perçoit souvent celle de son destin, et plus heureux encore celui qui assure son bonheur par son effort, car l'effort est plus puissant que la destinée ; et avec la volonté l'homme est plus fort que toutes les choses !

« Le bonheur matériel existe-t-il?... Oui, pour celui qui ignore tout et ne rêve qu'aux choses éphémères, mais il n'est qu'un leurre pour celui qui connaît les secrets de la vie.

« Le désir que le hasard satisfait n'est point un bonheur, il ne dure qu'un instant ; il est toujours détruit par le caprice de l'homme ; car l'homme est l'insatiable rêveur de l'impossible ; il aime aujourd'hui ce qu'il oubliera demain et du temple du désir il sort toujours le cœur plein de regrets, traînant en silence, dans son âme flétrie, l'affreux cadavre d'un idéal évanoui. L'amour que les désirs implorent n'est que le spasme créateur de la douleur. L'homme est l'être le plus inconstant et le plus malheureux de tout ce qui respire sur la terre, car il n'a foi qu'en lui-même ; il est ignorant et égoïste, et oublie toujours les lois de la nature.

« O, jeunes gens ! croyez-moi, je vous le dis, c'est un vieillard qui vous parle ! Aimez avec le cœur et non point avec les sens, le suprême bonheur n'est point le bien tangible et éphémère que le temps détruit ; le grand bonheur c'est l'amour de tout ce qui est beau dans la nature, cette soif

intarissable du bien et de la gloire, purifiée dans une conscience libre, libre de tout ce qui nous attache à la misère. Aimez tout ce qui est grand et éternel, vous n'aurez jamais assez aimé, votre soif se renouvellera sans cesse ; la soif de l'infini et des choses sans nom ! Aimez, aimez toujours, l'amour est l'harmonie qui embellit toutes choses, il est le bien suprême qui rend les êtres meilleurs.

« Aimez une femme, oui ! C'est la loi de la vie, c'est l'appel de la nature, c'est la volonté même de Fusignamuy (1), mais aimez-la seulement pour son cœur et non pas pour ses charmes, aimez-la pour son âme seulement, qui est la lumière et l'invisible force animatrice de tout ce qui vit.

« La plante dans sa jeunesse est pleine de verdure et de fraîcheur ; son parfum enivrant et ses fleurs séduisantes souvent charment nos sens ; mais le temps et les ardeurs de l'été fanent bien vite ces fleurs, et leur parfum s'évanouit ; alors le seul ornement de cette plante aux feuilles jaunies est son malheur et sa tristesse ; nul regard ne se porte sur elle, et les passants indifférents la dédaignent ; pourtant il y a bien des plantes qui, même toutes sèches et méprisées par le monde, possèdent la vertu secrète de guérir les douleurs humaines !

« Tel est le secret de la femme. Lorsque le temps, les déceptions et les excès de la vie ont flétri ses

(1) Fusignamuy : Force invisible et mystérieuse qui gouverne la nature, Dieu.

charmes et effacé sa jeunesse, son sort est celui de la plante malheureuse et oubliée ; sa vertu secrète réside en son cœur, et, par son abnégation et sa tendresse, elle rassasie celui de l'homme, si plein de douleurs... Elle seule sait guérir les maux de l'âme !

« Oui, aimez la femme et le foyer, le foyer, chef-d'œuvre de l'homme et seul moyen permis, devant Fusignamuy, de satisfaire aux lois de la nature. Formez une génération forte et noble. La force est la raison, la noblesse est le devoir moral que vous impose la conscience vis-à-vis de l'humanité. Formez le cœur de vos enfants, les hommes de l'avenir. Ce n'est point le terrain qui produit les fruits superbes ; c'est la semence qui est le germe de toutes les existences ; le terrain c'est l'époque, la semence est l'exemple des parents.

« Je suis aujourd'hui un vieillard!... »

Et posant ses mains sur son front soucieux, il garda le silence comme s'il eût voulu évoquer tout-à-coup tous ses souvenirs.

— ... Lorsque j'étais enfant, j'aimais les fleurs, les fruits, les papillons, et j'étais heureux dans mes caprices ; plus tard, jeune homme, j'aspirais à l'amour et à la gloire, je rêvais aux dangers, aux combats, aux sacrifices, et mon âme, pleine de ferveur, caressait sans cesse le suprême idéal, dans ce rêve sans fin qu'est l'espérance.

« Puis je devins un homme. Je voulais la renommée et la sagesse, mais quelle folie ! Le temps, dans sa

lente carrière, faisait s'évanouir, peu à peu, toutes mes illusions. Maintenant je suis un vieillard, un vaincu de la nature, et, après avoir dévoré la vie, c'est elle qui me dévore, et tous mes caprices d'enfant, tous mes rêves de jeune homme, de même que toutes mes aspirations d'homme mûr, ne sont plus aujourd'hui pour moi que des souvenirs. Je n'ai pas d'autre gloire que celle de connaître les hommes !

« Le passé est la vie de l'être solitaire et abandonné, car le passé est quelque chose de nous-mêmes, quelque chose qui nous soutient ; c'est la fidèle histoire de notre cœur ; c'est notre tradition individuelle, avec nos rêves évanouis, nos espérances déçues, nos tendresses regrettées, et tout ce défilé d'ombres qui ont passé dans nos jours et dans notre destinée, dont il ne nous reste que le souvenir. Cependant, malgré tant de déceptions et de regrets, l'esprit d'un vieillard se fortifie chaque jour davantage, il apprend quelque chose de nouveau car sa sagesse n'est pas infinie, seules les douleurs humaines n'ont point de limites.

« Le vieillard est le martyr de ses tristes déceptions ; il est sans cesse tourmenté par l'obsession de son passé ; son cœur est un tombeau silencieux et sombre où il garde comme une relique ce germe de la vie qu'est l'amour.

« Parfois ses regrets et ses souvenirs assombrissent ses yeux. Il verse des larmes muettes où se mêle quelque chose de son âme, étincelles qui illuminent d'un pâle éclair ces ruines restées dans son cœur,

où reposent changées en cendres, les idoles de son adoration. Le cœur d'un vieillard est le tombeau le plus funèbre !...

« O, Quega ! tu es jeune, fort et courageux, et le hasard a favorisé ta destinée. Sois heureux et assure ton bonheur en faisant le bien et cultivant les fleurs de ton amour.

« L'homme n'est grand et heureux qu'au milieu du bien qu'il a semé. N'aspire point à la gloire ni à la sagesse. Gloire et sagesse ne sont qu'un bonheur éphémère, une lumière froide et pâle comme celle d'une étoile ; l'étoile ne brille qu'après le crépuscule !... L'immortalité des choses humaines finit avec l'humanité !

« Celui qui vainc ses passions est plus fort et a plus de gloire que celui qui terrasse les tigres, car les passions sont aussi des fauves redoutables qui dévorent sans pitié nos sentiments et notre idéal ; plus terribles encore que l'infortune ! »

Ayant dit, Gitomagugno trempa encore une fois ses doigts dans la Yéra et s'éloigna d'un pas tranquille, en jetant sur l'assemblée un regard froid et profond.

Un murmure d'admiration se fit entendre...

Tout le monde acclama le vieillard avec enthousiasme. Fusicäyna lui-même remercia son vieux maître avec reconnaissance ; puis, dans un bref discours, il invita la jeunesse à suivre les bons conseils du savant, et, avec d'aimables paroles, il fit ses adieux à Quega, afin qu'il pût partir le lendemain.

CHAPITRE VI

Un mois après le départ de Quega, il n'était question dans la tribu des Nonuyas que de son retour et de la fête qu'on devait célébrer en son honneur.

Au bord des sources et des fleuves, les jeunes filles échangeaient leurs commentaires au sujet de Moneycugno; on eût dit que toutes, plus ou moins, enviaient le bonheur réservé à son sort. Seule elle restait toujours indifférente, comme insouciante et désintéressée de son avenir. Elle sortait comme d'ordinaire avec son père, elle se plaisait à l'accompagner à la chasse ou à la pêche car elle adorait la forêt et les longues excursions.

Dans ces promenades quotidiennes, son père, inquiet de sa froideur, s'efforçait en vain de pénétrer dans son cœur en lui posant souvent des questions diverses sur la conception de la vie, sur l'amour et la nature et sur l'appréciation des êtres et des choses.

Moneycugno lui répondait toujours avec une naïveté dépourvue de l'enjouement de l'enfant

et sans les exubérances de la jeunesse ; mais son père n'arrivait point à saisir le fond de sa pensée intime.

Fusicäyna lui racontait parfois les exploits du courage, et, exprès pour lui faire apprécier la valeur des héros, lui dépeignait les vaillants guerriers, après les grandes batailles, portant fièrement leurs armes victorieuses, le front altier et le regard de flamme, laissant partout sur leur passage comme un sillon de gloire.

Il lui disait que l'homme n'était grand que par son esprit et son courage ; le courage, ce suprême effort de la volonté humaine, qui change souvent la destinée.

— Je suppose, lui dit-il, que Moneycuegno est heureuse du choix que ma sagesse a réservé à sa beauté. Quega est jeune, courageux et superbe, et plus d'une jeune fille de notre race enviera ton sort.

— Ma foi ! dit-elle, je l'ignore, mais puisque ta volonté est ainsi, Moneycuegno sera peut-être heureuse...

Effectivement, elle ne savait rien de la vie, ni de ses sentiments. Son cœur jusqu'alors n'avait jamais été troublé par aucun désir, sa vie chargée d'aucun regret ; elle était presque une enfant et n'avait d'autre préoccupation que les excursions quotidiennes dans la forêt qu'elle aimait, où elle avait passé les meilleurs jours de son existence, à cueillir des fleurs et des nids.

Elle aimait beaucoup son père, son éducateur, son compagnon et son ami, et pour rien au monde, elle n'aurait contrarié sa volonté; elle comprenait qu'il avait raison d'avoir agi ainsi à son égard et elle n'attendait que le moment d'accomplir ses désirs.

Dans ces climats de l'Occident la nature est généreuse et prodigieuse; tout grandit et croît sous la caresse d'un soleil ardent, et même la nature humaine se développe avec une surprenante précocité.

Moneycugno était une enfant par son âge, mais déjà une jeune fille par ses formes. Son port fier et ses traits réguliers révélaient la noblesse de sa race. Elle avait les yeux noirs, le regard doux et sombre; son front pâle et serein était comme une amphore d'albâtre toute pleine du délicat parfum de ses mystiques rêveries; et tout le charme de sa beauté et de sa jeunesse séduisantes était accentué par le soyeux manteau de sa chevelure d'ébène.

Elle semblait la déesse de ces vastes forêts qui, de son visage charmant, égayait ces silencieuses solitudes. Toujours épanouie et souriante, comme enivrée de lumière et de rêve, elle parcourait la forêt dans le calme profond, le cœur inondé de parfums et de murmures; elle était heureuse et sa vie s'écoulait doucement sans aucune tristesse.

Elevée dans la contemplation de la nature, son âme était d'une sensibilité exquise, vibrante

et harmonieuse comme une harpe. Cependant, dans son caractère contemplatif, il y avait quelque chose de mélancolique ; elle avait vu de souriantes aurores et de lugubres crépuscules et les beautés mystérieuses de la nature vierge lui laissaient, parfois dans l'âme, un trouble indéfinissable...

Les ardeurs de l'été avaient presque desséché les ruisseaux et les fleuves. Des rivières, des plaines fangeuses et des marécages, le feu du soleil faisait monter sans cesse des miasmes pestilentiels et nocifs ; des nuages de papillons jaunes pullulaient sur les plages et mille insectes ailés, dont les moustiques venimeux, assaillaient les indigènes. Même pendant la nuit, traversant le chaume de leurs maisons, ils troublaient leur sommeil de leurs bourdonnements aigus et de leurs douloureuses morsures.

Les fièvres paludéennes avaient commencé à troubler le calme des habitants de la tribu. Une violente épidémie avait fait son apparition, se propageant rapidement et faisant un nombre considérable de victimes ; on l'appelait « tutucco ». C'est une maladie exotique venue d'autres climats et qui n'est autre chose que la variole. Fusicâyna lui-même était atteint de l'horrible maladie et tous les indigènes craignaient fort pour la vie de leur chef.

Quega, fidèle à sa parole, le cœur gonflé d'une joie secrète, arriva alors sans se douter du malheur qui frappait à nouveau la tribu des Nonuyas. Il

apportait avec lui ses illusions et tout l'enjouement de la jeunesse, et, au fond de son âme, toute sa tendresse pour la femme qu'il aimait déjà de toutes les forces de son cœur.

En entrant à la maison il se trouva tout à coup devant Moneycugno, qui le regardait sans surprise et sans étonnement. Lui, quelque peu timide et embarrassé, posa doucement dans les mains de sa fiancée une petite corbeille tissée avec art, symbole du travail du foyer ; puis s'éloigna sans rien dire, comme pour chercher un refuge dans l'aimable accueil de ses futurs beaux-parents.

S'adressant alors à Fusicäyna souffrant :

— Je viens maintenant, lui dit-il, te payer le bois que je te dois pour Moneycugno, et je ne partirai point avant que tu ne sois satisfait, car je suis trop heureux de venir accomplir le devoir que m'impose notre tradition et auquel m'oblige ma reconnaissance.

Alors Fusicäyna, le regardant avec amabilité, lui fit signe de s'asseoir. Puis il ordonna à sa femme de lui apporter de quoi apaiser sa faim et étancher sa soif. La femme du chef s'empessa de lui servir du soni frais, de la viande fumée, des fruits en abondance et de la cahuana, boisson délicieuse et fortifiante préparée avec de l'amidon de yucca et des fruits.

Quand il eut mangé au gré de ses désirs, il prit congé de Fusicäyna pour se retirer au foyer de

Gitomagugno, la décence l'exigeant ainsi et lui interdisant de loger chez sa fiancée avant le jour de l'hymen.

Fusicäyna l'approuva d'un mélancolique sourire et l'encouragea à commencer son travail.

Le lendemain Quega sortit de bonne heure de la maison vers la forêt pour couper des chênes choisis et fendre le bois qu'il devait fournir à Fusicäyna en échange de la charmante jeune fille ; car le mariage, dans ces pays sauvages, est une vente symbolique et le bois est choisi pour cet achat parce qu'il est le symbole du bonheur du foyer, de l'harmonie et de la fécondité, l'emblème de l'amour et du dévouement auxquels l'homme est obligé envers sa famille. La préférence est généralement donnée au chêne, car le bois doit pouvoir conserver longtemps la vigueur du feu, image de l'affection.

Pendant trois jours on entendit dans la forêt s'abattre les gigantesques chênes qui tombaient avec un bruit de tonnerre, sous l'effort du courageux garçon. Ce brave indigène en revenait sans cesse, portant sur le dos de gros morceaux de bois qu'il fendait avec ardeur et qu'il entassait avec ordre devant la porte du foyer de Fusicäyna. Le soir il revenait couvert de sueur et de poussière, mais avant de rentrer à la maison, il se plongeait dans le fleuve pour faire disparaître les traces du travail ; puis il retournait au foyer du vieux Gitomagugno, où un repas succulent l'attendait.

Il avait maintenant presque terminé sa tâche.

Le bois était entassé en abondance, formant de hautes pyramides devant le foyer de son futur beau-père. Il avait passé quelques jours à chasser dans la forêt, où il avait tué un gros tapir, deux sangliers et quelques singes, dont la viande, étendue sur de longues claies, séchait lentement à la chaleur douce d'un feu constamment entretenu.

Il était heureux de son travail, digne de son courage et de sa force ; cependant il y avait un nuage dans le ciel de ses illusions, car l'état de santé de Fusicäyna était de plus en plus alarmant. La fièvre avait augmenté au point que le malade ne reconnaissait plus personne et qu'il avait perdu complètement sa lucidité.

Sa femme et Moneycuegno le regardaient avec une profonde consternation et lui prodiguaient avec dévouement les soins prescrits par Gitomaguegno et les sorciers qui l'entouraient en faisant des récits mystérieux pour éloigner du corps de leur chef la terrible maladie qui minait sourdement sa vie.

Dizité, le grand sorcier de la tribu des Yahuyanos, dont la femme de Fusicäyna était originaire, était venu exprès pour soigner son ami, devenu son beau-frère (1).

(1) Dans ces peuplades sauvages, tous se considèrent comme frères et sœurs. Il en résulte que lorsqu'un jeune homme ou une jeune fille s'engage au mariage avec un sujet d'une autre tribu, ce dernier devient le beau-frère ou la belle-sœur de tous les habitants de la tribu.

Il le veillait et constamment, lui appliquait sur le corps de noires racines mâchées, très amères, et d'une odeur étrange, en même temps qu'il murmurait une chanson mystérieuse aux sons lugubres et aux paroles incompréhensibles, comme un sortilège évocateur de puissances occultes ; puis il sortait précipitamment en plein air, en regardant le ciel et en soufflant avec colère. De ses mains crispées il touchait quelque chose d'invisible qu'il serrait contre son cœur. Puis, poussant un hurlement sourd, il vint se prosterner auprès du moribond. Cependant, tout son art fut impuissant et ses soins inutiles. Fusicäyna était voué à la mort...

Avant le lever du soleil son âme s'envola dans les ombres de la nuit.

Tous les indigènes, hommes, femmes et enfants, vinrent pleurer sur le cadavre de leur chef et, le pressant avec ardeur, ils le soulevaient dans leurs bras et le laissaient retomber en poussant d'amers sanglots.

Suivant les anciennes traditions, Gitomaguego convoqua tous les habitants à la cérémonie de la Yéra.

— Venez, dit-il, tremper vos doigts dans la Yéra, le grand Fusicäyna est mort ! Venez verser vos larmes devant le crépuscule d'un soleil qui vient de disparaître, car les ombres de sa mort ont éclipsé la gloire de la tribu des Nonuyas.

Et, s'adressant à Efuysitofe, parent très proche de la famille de Fusicäyna, il lui dit :

— Chacun sait que Fusicäyna ne laisse d'autre parent que toi qui soit digne de lui succéder, car tu es fort, courageux et très instruit dans le Bakaki. Tu sauras suivre son exemple ; tu es maintenant dans l'âge où l'homme n'est point pussillanime et sait agir avec prudence et énergie ; c'est à toi maintenant de commander la tribu des Nonuyas ; moi le premier, je suis prêt à t'obéir.

Alors, tous les indigènes approuvèrent les desseins de Gitomagugno et, sans autre cérémonie, devant le cadavre de Fusicäyna, sans manœuvre et sans intrigue, Efuysitofe fut consacré chef des Nonuyas.

Toute la journée le tambour se fit entendre avec des sons lugubres, annonçant le grand malheur qui venait d'arriver, et de toutes les tribus on répondit à ce funèbre appel par des sons qui exprimaient le deuil et la douleur.

Ce soir-là, Efuysitofe devait, pour la première fois, tenir son rôle de chef. Son visage et sa grave attitude reflétaient ses profonds soucis.

Il convoqua toute la tribu à la cérémonie funèbre, et, en des termes pleins de dignité et de simplicité, il parla longtemps de Fusicäyna, de sa valeur, de son prestige et de sa gloire, et enfin de sa maladie et de sa mort.

Puis il ordonna à quatre nymeyramas de préparer un bûcher au milieu de la maison.

Les quatre indigènes creusèrent rapidement la sépulture en rejetant la terre de tous les côtés.

Une fois ce travail terminé, du bois même que Quega avait donné pour Moneycugno, ils formèrent le monument funéraire au fond du tombeau.

Le nouveau chef prit alors une longue esquille de popäy enflammée et mit le feu au bûcher qui, bientôt, flamba avec fureur.

Et les indigènes, se levant tout à coup, entourèrent cet abîme de flammes en entonnant un chant funèbre aux rythmes mystérieux et monotones, balançant lentement leurs corps en cadence.

Gitomagugno et Dizié prirent alors le cadavre dans leurs bras et le posèrent avec dévotion sur le bûcher enflammé. Des cris de désespoir et des sanglots touchants remplirent aussitôt l'enceinte sauvage ; l'épouse malheureuse jetait dans le feu toutes les armes du défunt et tout ce qui lui avait appartenu en exhalant de douloureux gémissements. Dans son affolement elle prit un petit enfant, fruit d'un amour clandestin de Fusicäyna avec une jeune femme de la tribu de Mereciennes qu'il avait recueillie dans son foyer, et le lança dans la flamme ; le sacrifice humain étant dû aux grands hommes qui disparaissent, elle exprima ainsi son regret.

Le feu n'avait pas encore consumé le cadavre de Fusicäyna, tous les indigènes veillaient autour du bûcher, lorsque la tribu des Emuas arriva en poussant des cris de désespoir.

D'un pas précipité, ils pénétrèrent dans la maison en deuil par toutes les portes et même en se frayant

de leurs haches et de leurs lourdes masses en bois un passage à travers les faibles murs de paille. Avec une impétuosité sauvage, ils s'élançèrent dans une attitude tragique vers le tombeau en flammes comme s'ils eussent voulu s'y précipiter, puis s'éloignant brusquement en poussant de longs cris d'épouvante, ils se prosternèrent, comme anéantis sous le poids d'une profonde douleur.

Pendant, la flamme dévorante achevait son œuvre ; Gitomaguegno et Dizié, avec d'autres vieux sorciers, s'approchèrent alors du tombeau encore fumant, et, avec un profond respect, éloignant la matière carbonisée, recueillirent les cendres des rotules et les déposèrent religieusement dans une petite urne de terre cuite qu'ils fermèrent avec soin. Puis, le groupe de sorciers et de vieillards s'éloigna en murmurant des paroles incompréhensibles.

Tous, silencieux, d'un regard défaillant, observaient attentivement l'attitude mystérieuse des sorciers. Des oiseaux nocturnes, noirs comme la nuit, frôlaient de leurs ailes d'ombre, la paille du toit.

Gitomaguegno, de ses yeux tristes et profonds de vieillard, comme deux cavernes où la lumière de la vie ne se reflétait qu'à peine, regardait, impassible, l'assemblée pleine d'émoi.

Les assistants, tous plus ou moins, ressentaient alors quelque chose de jamais éprouvé ; le froid du tombeau se glissant dans leur cœur, ils incli-

naient le front pour méditer. La grandeur du recueillement était émouvante !

Le vieillard, toujours impassible, interrompant le dévot silence, éleva sa voix tremblante et grave :

— Nous sommes comme des marais, dit-il, qui reflètent toutes les lumières : les aurores, les crépuscules, les étoiles... Nos illusions, nos désirs, nos pensées, notre âme même, sont comme ces émanations des marais qui s'élèvent vers le ciel, au moment du crépuscule. Au fond des marais réside toujours la fange, mais parfois, le ciel même s'y mire.

« Fusicäyna fut semblable à nous, c'est-à-dire fait de la même matière ; cependant, dans les profondeurs de sa nature, se regardèrent les étoiles. Le monde éthéré qui s'offre à nos yeux, coloré suavement par des nuances infinies, n'est que le seuil de l'incompréhensible. Ne croyez-vous pas que l'horizon nous sépare de mondes meilleurs ? Ces étoiles qui brillent avec tant d'éclat, sont-elles aussi périssables que notre nature ?

« Nul ne le sait ! Mais si elles sont éternelles, l'âme de Fusicäyna refléta toute leur lumière !... Elle s'enfuit, laissant la matière inerte ; plutôt au Destin que sur ces cendres déjà refroidies, le soleil posât ses regards pour les ranimer. »

Puis, Gitomagugno, imitant toute cette foule prosternée, inclina son front plein de soucis pour méditer...

Ces cendres devaient être gardées pieusement par les sorciers pendant un an, jusqu'à la célébra-

tion de la fête solennelle du Rodorite qui a pour objet d'honorer le souvenir du défunt, en témoignage de respect et de dévouement, devoir sacré imposé par les traditions.

Le jour de cette fête, une jeune fille pure, et d'âge nubile, la plus proche parente de sa famille, devait boire ces cendres dans la boisson sacrée et célébrer dans la même journée son hymen. Selon la croyance de ces peuplades si primitives, dans le premier enfant, fruit d'un amour loyal et pur, devait se réincarner l'âme du défunt; sous la forme d'une cigogne blanche, au vol majestueux, elle parcourait l'espace pendant un an pour revenir plus tard reprendre sur la terre une forme humaine, avec plus de grandeur et de noblesse encore, inspirer la bonté et le courage au cœur qu'elle devait animer et éclairer le cerveau du nouveau-né des lumineux secrets de l'infini...

Pendant que les sorciers s'occupaient de ces grandes choses, qui restaient voilées pour le peuple ignorant des secrets d'outre-tombe, on entendit les Yahuyanos qui arrivaient en poussant les mêmes cris et les mêmes hurlements que les Emuas. Cette tribu nombreuse et vaillante, la grande famille de l'épouse de Fusicäyna, exprima sa douleur d'une façon effrayante.

Sous les coups terribles des formidables masses, les portes s'abattaient en morceaux; et cette multitude compacte s'avançait d'un air terrible vers le tombeau encore fumant. Levant les bras vers

le ciel obscur et vide, tous à la fois laissèrent tomber leurs armes à terre et se prosternèrent en pleurant.

Efuysitofe, d'un geste impérieux, ordonna à ses sujets de sortir de l'enceinte, et tous, sans attendre un nouvel ordre, désertèrent la maison en emportant avec eux leurs cruches, leurs hamacs et de la nourriture, car le moment de terminer la pathétique cérémonie était arrivé.

Ils se rassemblèrent sur la grande place entourée de maisons avec tout ce qu'ils possédaient.

Les sorciers couraient affolés en propageant le feu de tous les côtés avec des torches de popây ; les flammes montaient dans tous les sens comme d'énormes montagnes rouges dont la lueur effrayante et mystérieuse baignait l'immensité de la forêt d'une lumière tremblante ; les oiseaux épouvantés désertaient le feuillage en poussant des cris lugubres, les enfants à moitié endormis pleuraient sans rien comprendre à ces événements.

Les Noyfuyques descendants de la pierre, les Jeduas ou Couyotos descendants du perroquet, les Meynias fils des hérons, les Sebuas, bons nageurs, descendants des poissons, les Dedinuyas, habiles à la chasse, les Gimeques descendants des palmiers, enfin toutes les tribus de la race des Güitotos, vinrent pleurer la mort du grand Fusicâyna.

.....

Une flamme rose montait de l'horizon, les ombres de la nuit s'effaçaient lentement, la forêt s'inondait peu à peu de suaves pâleurs et la lueur languissante des torches mourantes, devenant incolore, s'estompait doucement sous le regard éblouissant de l'aurore.

Tous les indigènes, accroupis çà et là, en désordre, dans un morne silence, les cheveux épars et le visage pâle, contemplaient les ruines encore fumantes. Les habitants des tribus qui étaient venus rendre les derniers honneurs à Fusicäyna, s'éloignaient peu à peu, se dispersant dans la forêt pour se reposer de leurs longues fatigues de la veille. Les Emuas se préparaient également à retourner dans leur patrie, fortement touchés du triste événement. Mais Gitomagugno les retint, et, s'adressant à Quega, lui dit :

— Retourne au sein de ta patrie avec les tiens ; il faut nous conformer aux lois de nos anciennes traditions, il faut suivre le sentier tracé par le destin inexorable, mais il faut espérer !... Money-cuegno, la fille de Fusicäyna, ne peut te suivre en de telles circonstances, ni partager ton sort à présent, car tu n'ignores pas qu'elle est maintenant appelée à boire les cendres de son père le jour même de la fête solennelle du Rodorite. Une fois qu'elle aura accompli ses devoirs envers sa patrie et son père, de bon gré elle unira sa destinée à la tienne par les doux liens de l'hyménée. Va donc dans le foyer de tes pères, ne crains rien et

attends!... Moneycugno est ton épouse dans l'âme. Elle ne cessera point de l'être, mais elle doit, avant tout, respecter le souvenir de son père et les traditions de sa race. Tu reviendras plus tard chercher la nouvelle demeure des frères de ta fiancée lorsque la fleur de goicury (1) commencera à tomber.

Alors Quega, regardant sa fiancée avec une tendresse infinie, s'éloigna sans mot dire avec toute sa tribu.

Et les Nonuyas, poussant les derniers sanglots d'adieu à ces ruines fumantes, chargés de hamacs et de cruches, portèrent leurs pas vers l'inconnu de la forêt immense, cherchant un lieu propice pour s'y établir et y fonder leurs nouvelles demeures.

(1) Goicury : Fruit d'un goût exquis dont les indigènes préparent le cahuana. Lorsque la fleur de cet arbre commence à tomber, ceux-ci font de grands préparatifs pour se livrer aux grandes fêtes des fruits. Ce fruit est comme le prélude des moissons et des festins.

CHAPITRE VII

Quelques temps après la mort de Fusicäyna, les Nonuyas s'étaient installés à trente kilomètres environ de leurs anciennes demeures, dans une vaste plaine fertile et vierge, entourée de forêts immenses remplies de sources jaillissantes, et riche en résines et en fruits odorants.

Le Butina, petit fleuve silencieux et sombre, l'arrosait de ses eaux dormantes, légèrement ridées par la brise du soir et où se reflétaient mystérieusement les crépuscules.

Non loin de la rivière, s'élevait un tertre couronné de buissons et de palmiers, et dont les pentes descendaient doucement jusqu'au port. C'était là qu'Efuysitofe avait fixé la nouvelle résidence de sa tribu.

Les langueurs de l'automne emplissaient la forêt de longs soupirs; les arbres parlaient entre eux tout doucement, et leur chuchotement formait comme une prière; un souffle suave et tiède, agitant lentement les branchages, en détachait les feuilles sèches et sans vie qui, silencieusement,

tombaient pêle-mêle, formant sur les chemins et les sentiers un moelleux tapis jaunâtre ; d'innombrables cigognes passaient en longues files se dirigeant vers d'autres climats ; les oiseaux chantaient avec de mélancoliques accents...

La saison était fort propice à la pêche, et tous les indigènes se disposaient à sonder les ruisseaux. Les femmes, prévoyantes et enthousiastes pour la pêche, étaient allées passer quelques jours dans les chaumes de Fusicäyna, d'où elles avaient rapporté une forte provision de nourriture et de bouillon-blanc (plante médicinale dont la racine est un poison violent pour les poissons et dont les indigènes se servent pour les enivrer).

Tout était disposé pour la grande pêche et chacun se préparait à partir le lendemain.

.....
L'aurore baignait la forêt de ses mystiques pâleurs... En longue procession, les indigènes, chargés de provisions, s'enfonçaient dans la forêt en chantant l'hymne matinal ; les oiseaux gazouillaient avec gaieté ; la lumière se répandait partout, tandis qu'au moindre frôlement des feuilles et des fleurs, tombaient abondantes les larmes de la rosée.

La foule des jeunes avançait joyeuse, les vieillards et les enfants venaient ensuite, doucement, d'un pas inégal.

Vers midi tous étaient arrivés au bord d'un ruisseau aux rives humides, jalonnées de joncs et de palmiers.

Sans perdre de temps, jeunes gens et jeunes filles se mirent à préparer le camp pour y passer la nuit ; les uns coupaient des joncs et de longues branches d'arbres pour en former des abris, d'autres nettoyaient le camp et y apportaient du bois sec. Ici on allumait du feu, là on tendait les hamacs. En peu de temps, tous les préparatifs furent terminés.

Les jeunes gens, munis d'une grande quantité de lianes et de joncs, pénétrèrent en foule confuse au milieu du ruisseau dont ils barrèrent le lit avec soin en construisant une longue digue pour empêcher les poissons de s'échapper vers l'aval ; puis, deux kilomètres en amont, ils en firent une autre, emprisonnant ainsi les habitants de l'eau entre deux barrages.

Ce travail dura jusqu'au soir, où ils rentrèrent se reposer. Au bout d'une heure, tous, hommes, femmes, et enfants, se mirent à préparer le bouillon-blanc.

Au moyen d'un gros morceau de bois dur, ils battirent sans discontinuer la racine de cette plante sur un tronc d'arbre jusqu'à ce qu'elle devînt filandreuse comme un paquet d'étope ; puis ils en firent un tas au milieu du camp.

Toute la nuit ils persévérèrent dans ce dur labeur et lorsque l'aurore fut au moment de poindre, le chef ordonna aux indigènes de commencer à jeter les racines dans le ruisseau.

Aussitôt, tous les jeunes gens chargés de la matière filandreuse et coulante s'engagèrent dans

le ruisseau et trempèrent les racines broyées dans l'eau dormante en les agitant dans tous les sens.

Le chef avait interdit aux femmes de s'approcher du ruisseau avant que le poison n'eût produit son effet, car ces indigènes entretiennent la bizarre croyance que le regard de la femme, en certaines occasions, a une influence puissante sur les reptiles et sur les plantes vénéneuses.

Une heure après ils avaient réussi : la vertu de la plante avait produit son plein effet. Les poissons sautaient dans tous les sens comme victimes d'un sortilège ; ils sautaient parfois jusque sur la rive, mais la plupart montaient pâmés à la surface de l'eau.

On y voyait les aloses au dos noir tacheté de jaune, de pâles merlans, les gymnotes longs comme des anguilles, et des raies plates, à la queue agressive, monter à la surface.

Les gymnotes (1) ont comme moyen de défense une puissance d'électricité surprenante, redoutable pour tous les êtres qui les approchent ; cet inexplicable pouvoir ne disparaît qu'à leur mort.

Tous ces étranges habitants de l'eau se montraient aux yeux perçants des indigènes, qui, sans effort, les recueillaient dans leurs zuyes et les lançaient sur la rive. Seule la raie était épargnée, grâce au privilège dont elle jouit de ne jamais

(1) Le gymnote habite non seulement les rivières de l'Amérique du Nord, mais aussi les fleuves et les rivières de l'Amérique du Sud dans la zone équatoriale.

être un objet de gourmandise pour un indigène, étant donné qu'à certaines époques elle devient peu appétissante et n'est pas comestible.

Vers neuf heures du matin les rives sablonneuses étaient couvertes d'une multitude de poissons que les indigènes s'empressaient de transporter vers le camp où les feux s'allumaient de tous les côtés et où les marmites chantaient, éveillant l'appétit des pêcheurs.

La pêche était terminée et toutes les familles étaient heureuses d'un tel succès.

Sur des feuilles de platane était entassé le soni ; les pots d'omäy (1) passaient de main en main et tous, mangeant avec grand appétit, agrémentaient leur repas du récit des diverses péripéties de la pêche, avec une gaîté franche et sincère.

Lorsque le repas fut terminé, tous se mirent à préparer de grandes claies pour sécher le poisson ; ce travail dura jusqu'au soir.

Le soleil était déjà très bas lorsque cette foule de pêcheurs s'apprêta pour le retour.

En hâte ils entassèrent le poisson déjà sec, dans de grands paniers tissés de feuilles de palmier. Le chef ayant enfin annoncé le départ, tous, chargés de leur butin, commencèrent à défiler.

Les vieillards, les femmes et les enfants partirent en avant ; les jeunes gens, avec une grande nonchalance, les suivirent peu après. Parmi eux se

(1) Omäy : condiment préparé avec du piment, du poisson et des fourmis ailées.

tenaient Efuysitofe et Gitomagugno ; ce dernier, malgré ses quatre-vingts ans, était encore plein de vigueur et aimait mesurer son courage avec les plus robustes gaillards.

Ils avaient déjà accompli presque tout le parcours, et il ne leur restait plus guère qu'un kilomètre à faire pour être arrivés à la tribu, lorsque tout à coup quelques enfants se retournant effrayés, crièrent : « Au secours ! au secours !... »

Tous les indigènes se débarrassant brusquement de leurs fardeaux, s'élancèrent les armes à la main vers l'endroit d'où étaient partis ces cris d'épouvante, mais bientôt ils s'arrêtèrent, frappés d'émotion.

Devant eux, appuyé contre un buisson, se dressait un jeune homme couvert de haillons et de poussière qui, par son teint clair, semblait appartenir à une race autre que la leur. Il était à moitié endormi, comme épuisé par la souffrance et l'âpre fatigue d'un très long voyage. Il avait le regard assombri de tristesse, le visage pâli comme par un martyr très lent... et ses jambes, déchirées par les ronces de la forêt, semblaient se dérober sous lui.

Son attitude n'était pas agressive, ni ses gestes suppliants ; on eût dit qu'il attendait la mort. Dans son regard indifférent et sombre se lisaient les cuisantes douleurs de ses blessures et, à son extrême pâleur et à sa faiblesse, on devinait ses longues privations et sa souffrance.

Le chef s'avança vers lui et le questionna en vain : l'inconnu ignorait son langage, il le regardait seulement avec une profonde indifférence. Alors tous les indigènes, étonnés de son silence, s'exclamèrent : « Ichareyma » (mot qui signifie homme sans langage ni patrie) ; mais ces sauvages eurent pitié de lui et l'amènèrent avec eux dans leur tribu.

La nuit était déjà tombée, tout était endormi sous le voile vapoureux des ombres tièdes et transparentes qui enveloppaient la nature entière d'un mystérieux enchantement, et comme d'une suave caresse... La lune se levait lentement avec des rayonnements si purs que la forêt et le fleuve sombre semblaient inondés de pâleurs de lis. La petite troupe marchait silencieusement en escaladant la côte, et sur l'étroit sentier se projetaient, noires et longues, les ombres de ceux qui la composaient.

On entendait comme un cri perpétuel, le coassement monotone des grenouilles dans les marais, le bourdonnement des insectes et la voix lugubre des oiseaux de nuit qui tournoyaient sans cesse autour des piétons, d'un vol rapide et bruyant. Plus loin, sur les hauteurs couronnées de palmiers, on voyait s'élever en pyramides les sombres silhouettes des habitations.

Le ciel était somptueusement orné d'étoiles, la nuit était transparente et harmonieuse, pleine de rayonnements et de murmures.

En arrivant, le chef présenta à l'étranger un hamac et l'invita par signes à s'y reposer. L'étranger s'y laissa tomber sans force et sans courage, se livrant à son obscur destin.

Toutes les femmes le regardaient avec une naïve curiosité; à son tour, Moneycugno, se frayant un passage entre elles, s'approcha et le contempla pendant quelques instants, mais avec une profonde pitié. Puis, apportant de l'eau, elle se mit à lui laver les pieds et ses blessures avec dévouement. Ces premiers soins donnés à l'inconnu, elle lui apporta du son, du poisson et des fruits, et, avec un sourire, lui fit signe de manger.

L'étranger s'en acquitta avec avidité, tout en contemplant la belle jeune fille qui le regardait aussi avec douceur et compassion.

Il croyait rêver. Il avait devant lui la déesse de cette forêt, si pleine de grâce et de jeunesse.

Il voyait en elle la bonté même lui apparaître pour la première fois, et, de ses paupières appesanties, coulèrent des larmes de reconnaissance.

Puis il tomba dans un assoupissement profond, produit par la fièvre et la fatigue, et dans son délire il revoyait tout son passé; l'immense forêt, sa souffrance et sa misère... Cette vision horrible faisait monter de sa poitrine de profonds sanglots. Bientôt un nuage épais voila ses paupières, et un paisible sommeil se glissa doucement dans ses membres; un bien-être inconnu dans son âme le sépara du monde où il avait tant souffert...

Une adorable et étrange vision vint combler de félicité son esprit endormi ; ce n'était qu'un rêve, mais il aperçut la forme divine d'une jeune fille qui veillait près de lui ; elle mettait un baiser sur son front puis s'éloignait doucement et, avec un sourire, disparaissait lentement dans l'ombre...

CHAPITRE VIII

Le lendemain l'étranger se réveilla dans le calme le plus profond. Personne autour de lui... La maison était déserte et une obscurité complète régnait dans cette étrange demeure.

Pourtant, aux alentours, des cris lointains se mêlaient à des éclats de rire qui lui parvenaient distinctement ; il en conclut que les indigènes étaient déjà sortis et vaquaient à leurs occupations.

Sans se rendre compte du lieu où il se trouvait, il se leva et, peu à peu, s'habituant à l'obscurité, il parvint, en longeant les murs, jusqu'à la grande porte. Il allait la franchir, lorsqu'elle s'ouvrit tout à coup sans le moindre effort.

Il resta émerveillé devant la beauté de la nature vierge qui s'offrait à sa vue éblouie par la lumière d'un soleil tropical. Tous les indigènes, hommes et femmes, travaillaient sous le feu de son regard.

Durant l'été ils avaient défriché la forêt sur une étendue de plus de trois hectares et les ardeurs de la saison avaient complètement séché le bois

des arbres abattus ; ils y avaient alors mis le feu, et la flamme dévorante avait tout consumé, formant une immense clairière artificielle dans ce coin de la forêt.

De gros troncs d'arbres étaient encore fumants et la terre noire, couverte de cendres restait encore chaude. Maintenant les indigènes s'occupaient avec ardeur à planter des yuccas, des ignames (1), et des bananiers. Sans difficulté, ils épandaient partout la semence sur cette terre féconde et restaient dehors toute la journée, ne rentrant que le soir.

Pendant quinze jours, ce travail quotidien retint l'attention des habitants de la forêt, car ils savaient que déjà la saison des pluies était proche.

D'un œil attentif l'étranger contemplait, émerveillé, les travaux des indigènes et l'exubérance de cette terre privilégiée qu'il voyait jour par jour se couvrir de verdure. Il était presque guéri de ses blessures. Les soins de la charmante jeune fille qui était devenue plus qu'une sœur pour lui, le repos et la tranquillité complète de cette ambiance de paix et de bonheur l'avaient tout à fait rétabli. Il sortait déjà de la maison et même s'aventurait dans la forêt accompagné de la jeune indigène. Il était heureux dans ce milieu sauvage, car il avait confiance en la noble bonté de ces êtres superbes, et sa vie s'écoulait sans soucis. Pour la

(1) Igname : racine qui fournit une substance alimentaire

première fois il avait vu des hommes qui vivaient tous en paix.

Le soir ils revenaient fatigués de leur âpre besogne et, avant de prendre leur repas, se plongeaient dans le sombre Butina, puis rentraient à leur foyer où les attendait leur famille ; la tendresse, l'amour pour chaque cœur et un seul toit pour tous.

Parfois, lorsque la nuit était sereine, ils se réunissaient tous sur la grand'place qui avait vue sur le fleuve, sombre miroir où se mirait la lune à travers la forêt inondée de pâleurs et de mystérieux enchantements.

Les vieillards racontaient des histoires de génies de la forêt et de ceux qui se cachent dans les fleuves.

L'un d'eux, du nom de Caïmerico, racontait aux jeunes gens qui l'entouraient cette étrange aventure :

— Un soir je me suis attardé dans la forêt, dans l'espoir de prendre un gros gibier aux pièges que j'avais tendus la veille, sur le petit sentier qui mène au grand marais salant au delà du Coma, où tous les animaux vont s'abreuver pendant les jours d'été. J'étais dans ce temps-là jeune et fier et, quelque peine que je prisse pour trouver quelque chose dans la forêt, j'éprouvais un grand contentement en retournant le soir au foyer vers ma jeune femme, avec le fruit de mes efforts. J'attendis, ce jour-là, avec impatience, le moment du crépuscule pour visiter mes pièges et pour retourner ensuite au foyer. Je passai toute la journée à cueillir

des fruits. Vers le soir, je visitai les pièges, mais hélas ! le gibier n'était pas venu... Je me rappelle combien j'étais déçu et honteux de me présenter ainsi devant ma femme, avec à peine quelques fruits.

« Au moment où l'étoile du soir se lève, je pensai au retour et commençai à descendre vers le fleuve pour prendre ma pirogue, mais avant d'arriver au bord de l'eau, je perçus au loin comme une plainte. Je regardai autour de moi, personne ! Je continuai mon chemin lorsque, tout à coup, j'entendis très distinctement un enfant qui pleurait non loin de la rivière. Je fus tout à fait surpris ; il me sembla presque impossible que quelqu'un vînt vers cet endroit-là à une heure si avancée ; j'en conclus que peut-être une femme d'une tribu voisine s'était égarée avec son enfant. Je m'approchai doucement, et grande fut ma surprise de voir, assis sur un petit javeau, non loin du bord du fleuve, un jeune homme d'une beauté non pareille, aux yeux d'un bleu de ciel et aux cheveux couleur de soleil, mais dont le corps, horriblement laid, était comme celui d'un tigre. Il pleurait, et ses larmes, tels des reflets d'étoiles, tombaient sur le corps inerte d'une jeune fille morte qu'il serrait sur son cœur. J'en éprouvai de la peine, et m'approchai un peu sans arriver trop près du bord, ne sachant ce que c'était, quand un frisson glaça tout mon être ; tout autour de moi gémissait, les arbres agitaient leur feuillage, j'eus peur...

Je voulus reprendre ma pirogue, mais mes jambes paralysées ne m'obéissaient plus. Alors, en voulant me cacher, je tombai à terre, et au travers d'un arbuste, je le contemplai longtemps. Ses yeux brillants étaient illuminés d'un feu céleste et ses regards pénétraient dans l'âme.

« Lorsque la nuit fut tombée, il traîna doucement le corps de la jeune fille morte en versant toujours des larmes. Puis il disparut avec elle lentement, au fond du fleuve, laissant sur la sombre surface une longue tache blanche comme la naissance du jour.

« Un sommeil profond ferma mes paupières, et, dans mes songes, je voyais sans cesse la triste vision et l'éclair flamboyant de son dernier regard.

« Le lendemain, tout épouvanté, je me réveillai avec le froid de l'aube ; je m'approchai, non sans crainte, de l'endroit où j'avais contemplé ce triste spectacle : je vis les empreintes du tigre et, sur le sable mouvant quelques gouttes de sang.

« Ma première pensée fut de retourner chez moi ; je montai précipitamment dans ma pirogue ; sous l'impulsion de ma rame le courant m'entraînait avec violence et en fort peu de temps, j'arrivai à la tribu.

« Le son des tambours annonçait le deuil, tout le monde pleurait ; bientôt je fus informé que Boriyema, cacique de la tribu des Mercienes, au delà du Giddima, avait perdu sa fille deux jours

auparavant. Elle avait disparu au bord du fleuve un soir qu'elle puisait de l'eau.

« Je leur racontai alors mon étrange aventure et tous versèrent des larmes au souvenir de l'infortunée jeune fille.

« Ce génie aime avec tendresse les jeunes filles, mais malgré lui, avec ses caresses, il leur donne la mort. Il est malheureux, il pleure toujours au souvenir de ses victimes, à l'heure du crépuscule ; il vit des êtres qui s'étreignent et des soleils qui disparaissent. »

Tel fut le récit du vieux Caïmerico.

Tous les jeunes gens murmurèrent d'étonnement.

Ces indigènes croient, d'après leurs traditions, que tout fleuve abrite dans son lit un génie mystérieux, qui sait charmer par ses chants mélodieux le cœur de toutes les jeunes filles, les plus belles et les plus sages, et les séduit par ses paroles caressantes...

Quand arrive le crépuscule, ce génie sort du fleuve seul, et avec sa fourberie trompeuse, il parle aux jeunes filles pubères, et toutes les malheureuses qui, écoutant son langage si doux et si éloquent, se rendent charmées à son appel, il les entraîne irrésistiblement avec lui au fond des eaux.

Ils représentent ce génie moitié homme et moitié tigre avec la voix et le visage d'un enfant. Et comme ils y croient fermement, il est interdit à toute jeune fille d'aller seule au bord d'un fleuve à l'heure du crépuscule.

Souvent, plongés dans un profond silence, ces hommes primitifs se complaisaient dans une dévote contemplation de la nature incomparablement belle par ces nuits tropicales, bleues, sereines et étoilées, pleines de murmures et de mystérieuses harmonies.

L'étranger au regard sombre et à l'âme attristée contemplait, lui aussi, la splendeur de cette nature vierge où il y a tant de secrets enchantements, et, lentement, il sentait pénétrer dans son âme ce charme incompréhensible, plein d'une douceur infinie, qui le transportait loin de la terre, loin de la douleur et de la misère humaines, vers des régions de poésie et de lumière où le bonheur est éternel, où l'amour ne meurt point, comme tout ce qui est divin...

Et en s'éveillant tout à coup de cette douce rêverie, il tournait ses regards vers cette terre aimable et contemplait avec tendresse la scène majestueuse que formaient les silhouettes silencieuses de ces hommes sains et primitifs qui, dans le plus profond recueillement, veillaient le lumineux sommeil de la nature...

CHAPITRE IX

Dans le calme toujours égal et doux de cette vie paisible, les jours s'écoulaient sans surprise et sans regrets.

Les pluies abondantes de l'hiver avaient inondé les vastes plaines du Butina, rendant de jour en jour plus difficile l'usage des chemins.

Les indigènes, pour se rendre à leur travail, traversaient le fleuve dans de fragiles pirogues ou sur des radeaux, et pour pénétrer dans la forêt ils étaient obligés de faire de grands parcours à la nage. Ce trajet n'était pas dépourvu de dangers et de charmes, car souvent les sauvages éprouvent de la volupté à braver les périls.

Les serpents de toute sorte nageaient partout, cherchant comme refuge les troncs d'arbre où ils s'entortillaient dans une attitude agressive; mais ces indigènes connaissaient la forêt et étaient habitués à ces petites surprises qui sont en réalité un amusement pour eux, car ils ne craignent que le surnaturel.

Efuysitofe, pour se conformer aux mœurs de sa race, avait pris comme épouse la veuve de Fusicäyna et veillait avec tendresse sur la fille de son grand chef d'antan, comme si elle eût été la sienne propre. Il avait beaucoup d'égards pour elle, car dans l'existence de la charmante jeune fille il voyait l'accomplissement d'une destinée élevée pour sa tribu. Elle devait être le moyen que la nature emploierait pour la réincarnation de l'immortel Fusicäyna.

Efuysitofe se plaisait beaucoup en la compagnie de la jeune fille et en celle de l'étranger qu'il avait recueilli à son foyer et qu'il admirait pour son courage et sa bonne humeur.

Profitant de la saison si favorable à la chasse, souvent ils sortaient tous les trois de bonne heure, et, le cœur léger, s'engageaient dans le difficile parcours des marais jamais dépourvus de péril. Le soir ils revenaient fatigués et trempés, mais toujours satisfaits de la longue course quotidienne, rapportant des fruits et du gibier au paisible foyer où les attendait un succulent repas. Pendant le dîner ils racontaient avec enthousiasme les péripéties de l'expédition, les surprises, les dangers et les difficultés du chemin. Après cela ils prenaient du repos dans les hamacs et, tout en chantant, se berçaient doucement, puis ils dormaient jusqu'au lendemain.

Un jour, au début du printemps, Efuysitofe, comme d'habitude, accompagné de Moneycuegno



et de l'étranger, sortit avant le lever du soleil, et, prenant une pirogue dans le port, tous trois se mirent à ramer.

Le courant était fort. Ils montaient avec peine en côtoyant les rives. Parfois les tourbillons les entraînaient loin, mais ils résistaient avec courage en s'accrochant aux branches des arbustes qui inclinaient leur feuillage sur la surface du fleuve. Les oiseaux effrayés par le bruit des branches agitées, désertaient les rivages d'un vol précipité; le coassement incessant et monotone des crapauds devenait moins sonore, et les derniers cris des paresseux s'éteignaient au fond de la forêt.

Le paresseux est un voyageur noctambule qui, courant le guilledou avec quelque jeune paresseuse, fuit lentement le cœur de la forêt, dont il remplit l'immense solitude de ses lamentations. Il a raison de pleurer sa misère, car la nature a été quelque peu ingrate pour lui. Les indigènes disent qu'il est le frère aîné du singe, cependant il n'en possède ni la souplesse, ni même la grâce; il ne lui ressemble pas du tout. Son corps, couvert de longs poils, ne laisse voir aucune forme. Avec une incroyable lenteur, il meut ses bras longs et velus et ses mains armées de longues griffes s'accrochent au hasard aux branches des arbres, tandis qu'il pousse de longs cris; parfois il y reste suspendu en regardant le fleuve inondé des pâleurs lunaires, puis il poursuit son chemin avec la même lenteur, toujours criant.

Efuysitofe, avec sa bonne humeur, encourageait ses compagnons.

— Regardez, disait-il, le jour arrive. En effet, la forêt se couvrait de vapeurs transparentes, et, comme une poussière d'or, les premiers rayons du soleil tombaient sur la surface du fleuve.

Ils eurent beaucoup de peine à remonter quelques kilomètres, mais enfin, vers midi, ils arrivèrent à l'endroit où Efuysitofe avait tendu, quelques jours auparavant, de grands pièges.

En arrivant au port ils prirent un peu de repos et quelque nourriture.

Pendant le repas Efuysitofe faisait des projets et prenait des dispositions en donnant de bons conseils à ses jeunes compagnons.

— Je vais partir vers le centre de la forêt, disait-il, suivant la course du soleil. Ne vous occupez pas de moi, je reconnaitrai bien mes traces. Vous, vous suivrez le grand sentier en faisant surtout attention aux pièges. Nous nous rencontrerons ici vers le crépuscule.

Une fois le repas terminé, Efuysitofe s'en alla plein d'espoir du côté qu'il avait indiqué. Il était de petite taille, mais très agile, et il connaissait bien la forêt. Moneycugno et l'étranger suivirent le sentier.

Moneycugno faisait remarquer à son compagnon, à chaque pas, les charmes secrets de la forêt. En passant devant un arbre gigantesque chargé de fruits jaunes et odorants :

— Cet arbre, nous l'appelons juanzoca, lui dit-elle.

Et ramassant un des fruits qui étaient à terre :

— Goûtez-y, Icha, ce fruit possède une grande vertu. Il a les douceurs de tous les fruits et c'est un aliment très sain. C'est le mets préféré des animaux et des oiseaux. Mon père me disait que tous ceux qui mangeaient souvent de ces fruits se conservaient toujours en bonne santé et gardaient la bonne humeur de leur jeunesse. Les sorciers, qui vivent solitaires dans la forêt pendant toute la saison d'été, s'alimentent des fruits et de la sève de cet arbre et ils sont généralement des hommes forts et sains. Cette sève est un remède efficace contre tous les troubles d'estomac.

Elle piqua alors l'écorce avec un morceau de bois, et un liquide blanc s'échappa de la blessure, comme une source de lait. Puis, Moneycugno continua son chemin, et tous deux montèrent une pente hérissée de buissons, où l'on ne voyait que des arbres dépourvus de verdure.

De leurs branches épineuses pendaient de grosses lianes, comme d'énormes serpents qui tombaient jusqu'à terre, formant des balançoires. Le soleil dardait ses rayons comme des fils enflammés, sur la terre vaporeuse et humide, inondant la forêt de teintes d'incendie ; le ciel était bleu, la forêt délicieuse et l'atmosphère lourde comme une plaque d'airain.

Le silence était harmonieusement profond ; les échos incertains de la forêt venaient jusque-là, en foule, mais distinctement.

Là-bas, sur la plaine, on entendait les tendres accents des oiseaux passagers, telles les notes furtives d'une mélodie lointaine.

Assailli par la soif, l'étranger dit tout à coup à sa petite compagne :

— Sommes-nous bien loin des sources?

— Oui, nous en sommes assez loin..., mais qu'importe, fit Moneycuegno en souriant, la nature garde toujours et partout ses bienfaits pour nous.

— Mais il n'y a pas d'eau sur les collines, répliqua l'étranger, dévoré par la soif.

Pour toute réponse Moneycuegno prit une grosse liane.

— Vois-tu, l'eau coule fraîche et pure à l'intérieur de cette liane.

— Je crois, dit l'étranger, que mon guide se moque de moi.

Et il se mit à rire de bon gré.

— Non, non, pas du tout, fit Moneycuegno naïvement, et posant sur un tronc d'arbre la liane qu'elle avait dans les mains, elle commença à la frapper de toutes ses forces avec un morceau de bois. Bientôt, la grosse liane se coupa en deux et une source d'eau fraîche et cristalline coula de chaque extrémité en abondance.

Tous deux burent à longs traits de cette eau limpide.

— Vois-tu, toutes ces lianes suspendues devant nous, fit Moneycugno, absorbent l'humidité de la terre et filtrent constamment de l'eau pure et fraîche; elles sont une ressource précieuse pour les voyageurs assoiffés tels que nous.

— Combien la nature est généreuse et superbe dans vos climats privilégiés, fit l'étranger; tout grandit et tout croît spontanément sur une terre féconde, caressée continuellement par les baisers d'un soleil splendide.

En suivant leur chemin ils arrivèrent dans une vaste plaine où la terre était aride et stérile comme les sables du désert.

De petits promontoires de terre remuée s'étendaient en longues files, tel un vaste champ d'asperges.

— C'est ici, dit Moneycugno, alors que j'étais encore enfant, que nous venions, mon père et moi nous reposer après la chasse. Il me disait toujours : « Viens, ma fille, contempler la vie et la nature. » Sur ce vieux tronc d'arbre que tu vois en face de nous, nous nous asseyions pour admirer des choses superbes... Combien de secrets de la forêt me faisait connaître mon père !... Cette terre inféconde, dépouillée de plantes et de toute végétation qui s'offre à tes regards, disait-il, c'est un camp de fourmis, mais c'est là où justement la vie et la nature palpitent avec tous leurs secrets et leurs charmes : c'est ici que tous les nymeyramas apprennent la sagesse et trouvent l'expérience;

c'est ici qu'ils s'inspirent pour suivre le chemin du bien et du travail.

Les fourmis, pour construire leur camp, font de longs voyages et grimpent courageusement les hauteurs. Elles choisissent toujours les collines et les tertres où elles sont protégées des inondations de l'hiver.

Elles élèvent des forteresses et des remparts pour se défendre contre les invasions des races ennemies et surtout des reptiles qui rampent sur les plaines humides, protégés par l'ombre, où ils finissent par périr dans la boue, comme tous les êtres qu'effraie la lumière du soleil.

— Oh ! quelle merveille, fit l'étranger en apercevant des millions de petits êtres qui pullulaient sur la terre sablonneuse et chaude dans un continu effort.

Des bataillons entiers de fourmis chargées de longues feuilles pénétraient avec une rapidité extraordinaire dans le labyrinthe sans fin de nombreuses galeries, et déposaient, toutes en ordre, de lourdes charges. Sans s'arrêter elles retournaient à la dure besogne, toujours courant. D'autres poussaient à l'extérieur de leurs demeures d'un continu effort, de petites mottes de terre qui semblaient énormes comparées à elles-mêmes.

Comme le soleil commençait à tomber, Moneycugno et son compagnon prirent le chemin du retour.

En descendant la côte ils arrivèrent dans un terrain bas, dominé par des hauteurs où des

ruisseaux murmuraient sous l'ombre des palmiers.

— Vois-tu, dit-elle, tous ces ruisseaux limpides se forment peu à peu de l'eau que distillent les racines de palmiers. En effet, il y a des terrains immenses complètement couverts de palmiers qui arrivent jusqu'au ciel ; de leurs grosses racines l'eau coule constamment, formant d'immenses mares à la surface noire.

« Le palmier dans la forêt est d'une grande utilité lorsqu'il est jeune, continua Moneycugno, il garde dans son jet de tendres feuilles blanches ; elles sont pour nous une nourriture délicate. Plus tard, lorsqu'il se développe, ces mêmes feuilles deviennent vertes et longues, telles des ailes déployées, et elles abritent les voyageurs attardés. Ses fruits sont délicieux et parfumés, et, pour nos fêtes, nous en cueillons en quantité pour préparer des boissons.

« Les palmiers s'élèvent toujours très haut, mais ils sont souvent abattus par le vent. Lorsqu'ils sont déracinés et sans vie, nos guerriers se servent de leur écorce tranchante pour fabriquer leurs armes. Alors, par les longues fentes, des insectes ailés pénètrent et y laissent le germe de la vie d'autres insectes qui vivent et grandissent à mesure qu'ils dévorent le cœur du palmier, formant de longues larves blanches qui sont excellentes à manger. Pour nous c'est une gourmandise et un des présents les plus appréciés.

« ... Mais nous sommes presque arrivés à notre point de départ, fit Moneycugno. Notre promenade a été inutile ; Efuyisitofe doit s'inquiéter de notre retard. »

— Eh bien ! fit l'étranger, nous allons vite le revoir.

— Silence ! fit tout à coup Moneycugno en arrivant au bord d'un grand lac à l'eau tranquille et sombre, couronné à sa surface de blancs nénuphars.

Sur les silencieux rivages, des hérons, plus blancs encore que les fleurs aquatiques, se tenaient immobiles...

— Viens tout doucement, dit la jeune fille, car ce lac est la demeure des morts !...

Moneycugno, en prenant la main de son compagnon, le pressa fortement...

— Regarde, lui dit-elle, vois-tu la surface noire et silencieuse?...

— Oui...

— Eh bien ! d'après nos ancêtres, ce lac est le symbole de la mort avec son silence..., avec le noir oublié... Combien de destinées ne cache-t-il pas dans ses ondes mystérieuses !

« Ces hérons blancs restent toujours énigmatiques sur les rivages déserts, ils méditent, ils rêvent à l'infini... ils sont les âmes des jeunes filles vierges mortes sans amour, et ces fleurs blanches qui sont sur la surface sont leurs soupirs qui se renouvellent sans cesse, car ces âmes attendent le bonheur

et implorant toujours du soleil qu'elles regardent, la réincarnation ! »

Moneycugno et son compagnon s'éloignèrent de ce lieu de mystère en emportant dans leur âme quelque chose de l'infini.

Il était déjà tard ; Efuysitofe était découragé, car sa longue course avait été sans fruit.

Moneycugno et son compagnon, étant arrivés au grand sentier, visitaient les pièges avec d'infinies précautions, mais le soleil était déjà prêt à tomber. Ils se décidèrent à s'en retourner pour rejoindre Efuysitofe, qui, impatient, les attendait. Pour le retour, Moneycugno prit un autre sentier que pour l'aller ; ils avaient déjà parcouru une grande distance et étaient non loin du port, lorsque tout à coup ils remarquèrent avec surprise les traces fraîches d'un tapir.

— Nous sommes presque arrivés au port, fit Moneycugno, qu'importe !... Allons..., allons vite suivre ses traces.

Elle courait avec enthousiasme en tournant toujours la tête vers son compagnon, de peur qu'il ne s'égarât.

Brusquement elle s'arrêta en poussant un cri de surprise, et se mit à rire avec une gaîté naïve :

— Viens, viens vite, Icha, dit-elle, nous avons réussi, regarde, c'est un tapir, il est encore vivant...

L'énorme animal se débattait au fond du piège pour échapper à ses liens et recouvrer sa liberté. Son corps, transpercé de part en part, restait empri-

sonné dans les dards aigus ; le sang ruisselait de tous côtés, en vain il luttait contre la mort ; il levait son regard farouche et épouvanté par la douleur, et ses prunelles suppliantes s'inondaient des ombres du crépuscule.

— Vois-tu, nous avons bien fait de suivre ses traces. Reste, reste ici, fit Moneycuegno, je vais chercher Efuyisitofe.

Et sans rien attendre, elle s'éloigna à toutes jambes.

Une demi-heure après, elle revint avec son beau-père qui, sans perdre de temps, essaya de sortir le tapir de la profonde fosse hérissée de dards de palmiers.

Tout de suite il attacha des lianes aux pattes de l'énorme animal et, tous trois unissant leurs forces, s'efforcèrent de le sortir du piège, mais leurs efforts furent vains.

Ce grand trou avait au moins deux mètres de profondeur et l'animal était trop pesant.

Devant leur impuissance, Efuyisitofe prit une résolution :

— Nous sommes un peu loin de la maison, dit-il, et il est plus prudent que j'aille chercher de l'aide ; en attendant restez ici et préparez du bois pour sécher la viande ; moi j'amènerai plusieurs pirogues et demain, de bonne heure, je serai de retour, J'irai plus vite sans vous, je pars.

Et il s'éloigna d'un pas rapide.

CHAPITRE X

Les deux jeunes gens enthousiastes se mirent à ramasser du bois sec, l'empilant dans une petite clairière sur un tertre qu'ils avaient choisi pour y passer la nuit.

De cette hauteur on voyait au loin le fleuve inquiet comme une nappe mouvante, tacheté de titubants reflets d'argent. Des bandes d'oiseaux couleur de l'espace le traversaient d'un vol rapide, se perdant ensuite à l'horizon enflammé.

— Nous avons ramassé assez de bois, dit la jeune fille à son compagnon, la nuit va bientôt tomber; nous allons nous former un abri. Si tu allais chercher des feuilles de palmiers? En attendant j'essaierai de faire du feu.

Le jeune homme s'éloigna en souriant, très fier de pouvoir accomplir son devoir.

L'industrireuse Indienne, en frottant continuellement deux morceaux d'un bois très sec, en fit jaillir des étincelles dont, aidée des feuilles mortes, elle tira habilement parti pour allumer un grand feu.

L'étranger, peu de temps après, apporta une grande quantité de feuilles de palmier, de branches d'arbres et de lianes. Tous deux se mirent au travail, et, avec le précieux matériel, ils fermèrent l'abri.

Puis Moneycugno invita son compagnon à manger du frugal repas composé de soni et de fruits.

L'étranger, charmé d'une telle aventure, ne cessait de parler avec enjouement. Il interpellait la jeune fille à propos de tout. Celle-ci répondait à toutes ses questions, souriante, comme étonnée que son compagnon ignorât tant de choses de la nature.

La nuit descendait dans la forêt profonde, une nuit transparente et bleue, pleine de murmures et d'étoiles... ; le ciel se voilait d'un azur très sombre comme le soyeux manteau de la mer ; des nuages lointains et légers s'ébauchaient à l'horizon telle une vision de rêve, puis ils disparaissaient dans l'ombre parfumée, laissant dans le couchant une longue tache blonde de topaze et de rubis.

Là-bas, sur les plages sablonneuses, quelques saules pleureurs, isolés au milieu de la plaine, projetaient leur silhouette penchée sur l'eau dormante des rivages. Des oiseaux aquatiques s'y tenant immobiles, contemplaient silencieux, d'un œil vif et rond, l'onde obscure et glissante s'éloigner, emportant avec elle le paysage.

De temps à autre, des bruits insolites remplissaient la plaine liquide d'une sonorité vibrante,

puis on entendait comme un déchirement s'élever des roseaux, le cri violent des canards sauvages. Des rumeurs furtives, indécises, comme les sanglots de la nuit, s'étouffaient lentement dans le cœur de la forêt.

Au milieu du grand silence de la nature somnolente, Moneycugno racontait à son compagnon les histoires des génies de la Nuit qu'elle avait apprises de son père. Le feu pétillait, inondant la demeure agreste de lueurs vacillantes. Le calme était profond. La jeune Indienne avec son visage serein, baigné de ces reflets inconstants et rougeâtres, semblait une sybille, qui de ses yeux noirs comme le cœur de la nuit, pénétrant les secrets des ombres, les révélerait ensuite d'un accent doux et reposé.

De moment en moment elle interrompait son récit pour mettre du bois dans le feu (le feu est la poésie de la vie de l'Indien). L'étranger l'écoutait avec une profonde attention, et son âme attendrie se penchait, sans cesse, vers elle...

— Je suis heureuse ! Nous avons un bon feu, fit la jeune fille.

Et souriante elle regarda son compagnon de ses yeux d'ébène aux reflets de velours, dont le regard humide de jeunesse et de candeur était comme une caresse infiniment tendre.

Puis elle se tut... L'étranger resta enchanté de son récit. Ils gardèrent le silence...

Quelque chose d'ineffable flottait suavement dans l'atmosphère qui les entourait, enivrant leurs cœurs d'un sentiment doux et étrange ; une voix mystérieuse les appelait vers la même destinée...

La brise murmurait dans le feuillage ; des rumeurs vagues et incertaines rendaient la solitude auguste ; le sourd bourdonnement des insectes, comme une faible palpitation de la nature parlait à l'âme aimante. Les lucioles semblaient des étoiles filantes, voltigeant sans cesse sans jamais ternir leur éclat fugitif... Ces deux êtres l'un pur par son innocence, l'autre purifié par la souffrance, se contemplaient avec une ferveur muette, comme deux sphinx devant le seuil de la félicité...

— Tu sais maintenant tout de la vie de Moneycugno, reprit soudain la jeune fille, rompant le silence qui les embarrassait, pourquoi gardes-tu des secrets pour elle?... Je ne sais pas encore ton nom, tu ne m'as rien dit de tes croyances, rien non plus de ta patrie. Pourquoi es-tu venu chercher celle de Moneycugno, alors que tu ignorais son langage?

L'étranger la regarda fixement, longtemps, sans répondre, comme surpris de cette question inopinée ; on eût dit qu'il évoquait en lui de douloureux souvenirs.

— Mon nom est Willy, dit-il enfin.

— Willy... Willy, répéta la jeune fille.

Ils restèrent silencieux...

— Je viens d'une contrée lointaine, reprit l'étranger, où nous sommes tous moins heureux que vous, car nous ne possédons pas la liberté !

« Vous avez ici la forêt, le soleil, l'amitié, la paix, et nous, par contre, nous n'avons qu'un aride travail sur des terres stériles où seulement le mal est fécond ! Dans ces vastes pays la justice n'est souvent que l'injustice !

« En vain l'homme y fuit sa détresse, sa faiblesse l'enchaîne toujours à l'esclavage ; cependant, il est fier de traîner sa lourde chaîne, mais si par hasard il la brise, il devient bourreau.

« Mon père fut jadis un homme, continua l'étranger, possédant des biens et un nom. Il avait des amis, il aimait sa patrie ; Cependant, il fut proscrit et oublié par elle. Errant dans des pays étrangers, loin de son pays natal, il rumina longtemps dans son cœur l'herbe amère de la douleur. Plus tard, libéré de l'ostracisme, il ne trouva sous le ciel qui le vit naître que des regards hostiles et, à l'endroit où sa maison s'élevait autrefois, que des ronces et du lierre.

« Etant presque jeune homme, je compris son calvaire et l'ingratitude humaine. Je sentis alors dans mon cœur se dérouler comme une vipère, le profond mépris de l'humanité.

« J'avais appris de ma mère la tradition de ses croyances et, plus d'une fois, dans ses paroles exquises, j'entendis la voix de Dieu lorsqu'elle me parlait du Christ.

« Le Christ, comme Fusignamuy, nous a appris toutes les sagesse; son cœur, dépourvu de tous les égoïsmes, est plein d'amour et de pitié pour les hommes.

« J'ai longtemps gardé au fond de mon être cette semence mystique, mais sa parole divine y est déjà presque éteinte ! Je ne sais maintenant que haïr !

« Mon âme assoiffée de tendresse et de foi, a bu dans les sources limpides de ton âme si pure le bien infini de ta beauté. Toi, comme la Divinité, tu m'inspires à nouveau l'espérance ! Je ne vis que pour toi, et, oubliant mon passé, je voudrais toujours être digne de toi !... »

Il avait trop souffert, néanmoins les lois de la nature sont les mêmes pour tous... Dans la jeunesse, le cœur humain est très sensible à tout ; il est plein d'ardeur et de bonté, comme une coupe de cristal pleine d'une liqueur de soleil ; notre âme tourmentée ne rêve alors que le bien et l'amour, l'amour idéal, cet effluve de Dieu, avec ses charmes et ses mystères, avec tous les sacrifices qui purifient la matière, avec tous les sentiments les plus purs qui l'élèvent au-dessus de nos passions. Mais plus tard, l'amère destinée nous rappelant sans pitié la faiblesse de notre nature, nous enchaîne toujours à la misère humaine. Hélas ! nous avons vécu parmi les hommes ! La lyre mystique est devenue presque muette, car elle ne vibre que sous la main de la douleur.

En vain, alors, nous voulons boire à plein cœur la délicieuse liqueur qui grise, vider d'un seul trait la mystérieuse coupe pour éprouver encore une fois dans notre âme meurtrie la suprême ivresse, car au fond de cette coupe, nous ne trouvons que l'amer poison de nos regrets !... Mais combien de fois la bonté d'une femme nous sert de rédemption!..

Le cœur de la femme est souvent tout d'abnégation et de pardon; il est plein de consolation et d'amour.

L'amour, ce baume saint qui guérit toutes les secrètes douleurs de l'Humanité!

Moneycugno, prenant timidement ses mains dans les siennes, le pria d'un regard suppliant de continuer son récit.

« J'éprouvais le besoin de pénétrer dans la vie, poursuivit-il, de goûter dans mon cœur cette volupté suprême d'être libre : sentir, aimer, haïr...

« Une voix inconnue murmurait en mon âme : « suis les traces de ton destin, ton avenir est la souffrance, tu dois souffrir, mais vis, la vie est nécessaire à la douleur humaine ! »

« En ce temps là, mon pays était en malentente avec le pays voisin au sujet de frontières. Chacun voulant de son côté, conserver à tout prix la suprématie sur un terrain inculte, réclamait la démarcation des limites.

« De grands préparatifs se faisaient pour la longue expédition. Moi, jeune et plein d'enthousiasme, je brûlais d'envie de connaître le monde

des aventures. J'exprimai au chef de la colonne mon désir de l'accompagner ; lui, exauçant mes projets, me prit de bon gré avec lui.

« Après de longs jours de voyage, nous arrivâmes enfin, à l'endroit qui était l'objet de tant de convoitises. Nous formâmes notre camp avec beaucoup d'efforts. Nous n'étions guère nombreux ; par contre nos adversaires étaient forts et bien préparés. Ils étaient toujours à l'affut d'une occasion propice pour tromper notre confiance. Or, un jour, nous fûmes attaqués par surprise. Bien vaine fut notre résistance... La plupart de mes compagnons tombèrent sous leurs coups et furent massacrés ; d'autres fuirent comme moi, je ne sais où. Nos maisons furent brûlées ; il ne resta auprès de notre camp qu'un désert de cendres et de solitude...

« Je m'enfonçai dans la forêt pour m'épargner un triste sort.

« Errant sans chemin et sans guide, je marchai plusieurs jours, au hasard, vers un sort inconnu ; je mangeais parfois les restes des fruits que les singes laissaient tomber sur ma route ; ces animaux passaient souvent en grandes bandes, sautant de branche en branche, au-dessus de ma tête. En m'apercevant, ils remplissaient l'espace de leurs cris stridents, puis, ils s'éloignaient rapides, regardant de tous les côtés, pour disparaître enfin ; mais j'entendais longtemps le bruit des feuilles agitées par leur course précipitée, et leurs

éclats de rire moqueurs qui m'effrayaient. Je parcourus des parages où la nature me semblaient un enchantement; de petits ruisseaux à l'eau claire et fraîche serpentaient parmi des fleurs et de jeunes palmiers, et sur les rives formées de sable blanc et de cailloux roses, tournoyaient d'un vol inquiet, des papillons d'or et d'azur, Quelquefois, je me trouvais arrêté devant des marais immenses à l'eau noire, où flottaient des nénuphars fabuleux comme des fleurs créées pour des géants; je parcourus des vastes plaines humides, protégées toujours par l'ombre funèbre des arbres séculaires, où l'air est saturé de l'haleine des fleurs, d'odeurs d'encens et du parfum des plantes. Par intervalles, j'entendais comme une musique divine, la voix de l'oiseau que vous appelez « l'Aimé de Dieu ». Son chant est doux et triste comme un duo de flûtes; je l'écoutais toujours avec charme, sans jamais pouvoir l'apercevoir; je passais à travers des jungles couvertes de joncs et de roseaux; moi, qu'effrayait auparavant le moindre reptile, je voyais passer tranquillement devant mes yeux étonnés, des vipères et des serpents; des nuages de taons me poursuivaient sans cesse et suçaient sans pitié mon sang appauvri; les ronces du chemin déchiraient mes jambes, mes membres se gonflaient et saignaient; je ne pouvais presque plus marcher. Le soir, je tombais abattu par la fièvre et la fatigue, et servais de pâture aux moustiques voraces; je n'essayais même plus de lutter. Le

sommeil comme une consolation, fermait mes paupières à la triste souffrance. Quelquefois, le rugissement du tigre me réveillait en sursaut, mais je l'attendais comme une libération, et dans ma lente agonie, j'éprouvais comme une volupté suprême, celle de mourir en liberté !

« Un soir, étant à moitié endormi, je fus éveillé par le sifflement du vent. Le ciel était voilé par un défilé de nuages qui se groupaient, formant une seule tache noire comme l'aile d'un corbeau ; un souffle froid agitait les arbres, faisant tomber d'innombrables feuilles qui roulaient pêle-mêle en chuchotant ; des éclairs perçant l'âpre branchage, inondaient souvent la forêt de reflets livides, puis, le tonnerre, comme un grondement lointain ; enfin le silence ! Quelque chose de tragique se préparait dans l'espace ; quelque cataclysme effrayant menaçait la nature.

« Une pluie torrentielle submergea tout ; je m'accroupis sous un palmier, sans penser à rien, et, chose bizarre, mon désespoir s'était effacé en présence de tant d'infortune, car la douleur même que nous éprouvons constamment, à la fin, n'est plus une douleur.

« Le lendemain, je m'éveillai plus tôt que de coutume. Le soleil était ardent et brillait du tout son éclat, inondant la forêt, encore humide, de la splendeur de son regard.

« Mon courage se renouvela, bien que mes forces fussent anéanties, je continuai à marcher ; tout à

coup, en arrivant au bord d'une rivière, j'aperçus des traces humaines : un pont formé d'arbres attachés par des lianes coupait la rivière, mais le courant passait au-dessus. Sans hésiter, je m'engageai dans le parcours difficile ; le courant m'entraînait, mais je ne lâchais pas les lianes ; au prix d'un grand effort, je pus traverser la rivière. Sur l'autre rive, je trouvai quelques branches coupées et un étroit sentier solitaire ; avec une joie inexprimable j'y suivis mon obscur destin.

« Je marchai jusqu'au soir, je me sentais défaillir ; mes forces épuisées, je me préparais à mourir. Croyant déjà fini mon affreux supplice, j'éprouvai dans mon cœur une soudaine et douloureuse gaieté. Je tombai sur la route, anéanti sous le poids de mes douleurs. Cette route était la tienne, ô! Moneycugno, et je baisai tes traces avant de te connaître, car je compris que ce n'étaient pas celles d'un être humain, mais celles d'une déesse, et j'éprouvai dans mon âme comme un soulagement, comme une ivresse, et ton image flottait déjà dans mon âme avant de se refléter dans mes yeux.

« J'étais à moitié endormi. Je fus tout à coup réveillé en sursaut par des cris désespérés, et en ouvrant les yeux, je vis des visages étrangers qui me contemplaient avec curiosité ; puis, parmi tous ces regards étonnés, j'aperçus le tien, attentif et discret, plus doux qu'une caresse maternelle, qui me contemplait avec une profonde compassion.

Comme une irradiation, la lumière de tes yeux illumina mon âme et ma pensée, et au fond de mon être, j'éprouvai un bonheur infini d'être caressé par tes regards de pitié, car la pitié d'une jeune fille est une bénédiction de Dieu ; je n'eus plus peur de mourir, car je me crus alors auprès d'un être angélique, et je sentis que tu me redonnais la vie. J'aspirais dans ce moment de bonheur à devenir immortel, car je voulais, avec toutes les forces de mon âme, t'adorer toujours comme une divinité !

« C'est ainsi que je suis arrivé dans ta demeure, sans force et sans courage.

« Ah ! je souffrais... je souffrais beaucoup, mais tu lavais mes blessures et je sentais la douceur de tes mains passer sur elles comme une caresse.

« Je ne connaissais pas ton langage pour pouvoir t'exprimer mes sentiments et te dire tout ce que mon cœur éprouvait à ton égard.

« En vain, je cherchais le moyen de te faire comprendre ma reconnaissance... J'étais si profondément ému de te voir près de moi, de ton dévouement..., de ta bonté... Tes yeux de lumière et de flamme inondaient mon âme de joie. En silence, dans mon cœur, humblement, je t'ai élevé un autel et dès lors il fut ton temple et ton sanctuaire, où brûle sans cesse l'encens de ma tendresse et de mon adoration. Je sens que je t'aime d'un amour infini, oui, je t'aime plus que ma patrie, plus... que ma mère, et pour ton bonheur je donnerais ma

vie, qui depuis longtemps t'appartient. Tu es ma seule consolation, ma sœur et mon amie, ton image est dans mon cœur comme le soleil dans ces vastes forêts solitaires. »

Les paroles mouraient dans son gosier, hale-tantes comme des oiseaux blessés. Moneycugno, écoutait avec charme ce langage jusqu'alors inconnu pour son âme ; elle avait des larmes aux yeux et, d'un regard attendri où il y avait l'infinie douceur d'une prière amoureuse, elle contemplait, silencieuse et pensive, cet étranger prosterné devant elle dans une attitude suppliante, et ses paroles caressantes vibraient doucement dans son âme tendre. Soudain, elle s'approcha de lui, enivrée, et l'entourant de ses bras avec passion, elle lui donna son premier baiser...

En cet instant de suprême tendresse, Willy, la contemplait enfin près de son cœur, au milieu du silence de la nuit étoilée, qui baignait d'une suave lueur blanche son visage angélique et son corps palpitant ; et de sa chair de vierge, douce et tiède, se dégageait comme un parfum de réséda. Sur sa chevelure éparse, tel un oiseau de lumière, un rayon de la lune dansait.

Moneycugno, silencieuse, quelque peu troublée par son élan subit, déroba ses regards aux regards muets et fidèles qui la contemplaient. Elle serra timidement la main de Willy...

— La nuit est si belle, dit-elle, allons vers le fleuve...

Ils suivirent taciturnes le chemin obscur, peuplé de mille fantômes ; la nuit caressait de ses longs doigts mystérieux la crinière rebelle des arbres séculaires ; des visions magiques flottaient dans le vide... ; une étoile fleurissait l'espace avec un éclat surprenant. Les feuilles mortes, au milieu des ténèbres, luisaient comme du phosphore : cette nuit de charme, pour les deux amants, était comme un long jour d'extase...

Sur la plage sablonneuse, plus blanche que la lune qui l'éclairait, deux formes obscures marchaient ensemble, se confondant dans une seule tache d'ombre... Le sable mouvant et moelleux, comme une mer de farine, sous leurs pas, glissait doucement avec un bruit étrange...

La lune jalouse veillait auprès d'eux, mais leurs âmes voguaient comme deux cygnes blancs dans la blancheur de l'extase lunaire.

La nuit pâlisait peu à peu. On entendait au loin, par intervalles, l'écho incertain des cris des indiens qui remontaient le fleuve, inondé des suaves lueurs du matin. Une poussière d'or tombait du ciel sur la terre humide, d'où s'élevaient des vapeurs odorantes d'encens et de tubéreuses ; les oiseaux s'éveillaient en chantant, et croisaient leurs vols dans l'espace, déjà brillant de la splendeur du jour.

— La nuit est si belle, dit-elle, allons vers le fleuve...

CHAPITRE XI

Deux pirogues légères remontaient le fleuve en contournant la longue plage, puis en arrivant devant un petit sentier, elles s'arrêtèrent subitement et les voyageurs se disposèrent à descendre.

— Les voilà, fit gaîment Moneycugno, courons à leur rencontre.

Efuyisitofe, lorsque la veille il avait quitté ses compagnons de chasse, avait sauté dans sa barque, puis s'était mis à ramer courageusement. Deux heures à peine lui avaient suffi pour arriver à sa tribu.

Les indigènes intrigués, le voyant arriver seul, lui posaient des questions à n'en plus finir au sujet des deux jeunes gens ; Nonorây elle-même, craignant fort que quelque malheur ne fût arrivé...

— Où est ma fille ? dit-elle.

— Ne t'en inquiète pas, ils attendent mon retour.

— Qu'y a-t-il ? questionna Gitomagugno.

— Bonne chasse ! Nous avons un tapir !

— A la bonne heure, dit le vieillard.

La nouvelle du succès de la chasse se répandit bientôt comme une traînée de poudre.

— Je repars ce soir même, dit Efuysitofe à sa femme, donne moi vite à manger.

— Tu repars ce soir? interrogea Nonoräy.

— Oui, avec six jeunes gens, autrement, nous ne pourrions jamais sortir la bête des profondeurs du piège; le tapir est lourd...

Ripetofe qui entendait la conversation, exprima le désir d'accompagner son chef dans l'excursion nocturne.

— Soit, dit Efuysitofe, viens si tu veux, je vais prévenir aussi ceux qui viendront avec nous.

— Oyma, cria-t-il, prépare-toi, nous partons à minuit.

— Merci, répondit le sorcier, qui se chamaillait avec sa femme, je vais prendre l'air frais.

— Cuyonimuy, Capoyma, continua Efuysitofe, faites de même, et un autre encore, un autre très fort. Qui?...

— Moi, s'écria Epéma, qui n'avait que huit ans. Tous se mirent à rire.

— Eh bien, ton frère Chido ira à ta place, tu es encore trop petit, répondit le chef, tu t'endormirais en chemin.

— Je ne me suis jamais endormi au bal, riposta l'enfant.

— Allons préparer les pirogues, dit Ripetofe aux jeunes gens désignés par Efuysitofe pour l'expédition.

Ripetofe n'était pas très fort, mais c'était un brave garçon, aimé de tous pour son noble cœur ; sa taille élancée, à peine au-dessus de la moyenne, ses traits réguliers et ses yeux doux et sombre, lui donnaient l'aspect d'un adolescent ; les femmes le regardaient toujours avec sympathie, car il était bon chanteur. Il avait beaucoup d'estime pour l'étranger et il lui avait voué son amitié.

Aussitôt prêts, Efuysitofe, Cuyonimuy et Oyma s'embarquèrent dans la plus petite pirogue, et Ripetofe, Capoyma et Chido dans l'autre. Tous, pleins d'enthousiasme se mirent à ramer d'un même effort, faisant glisser les fragiles embarcations, contre le courant parfois tumultueux. Ces gaillards vigoureux luttèrent sans crainte contre les flots qui soulevaient la proue des barques comme pour les engloutir.

Chaque fois qu'ils arrivaient à surmonter le courant, ils poussaient tous en chœur un hurrah de félicitation : « Cho-o-o ».

La nuit était claire, la lune brillait comme un topaze dans un ciel serein. L'eau devenait de plus en plus tranquille, les pirogues glissaient légères et sans bruit. Efuysitofe avait pris le devant ; Ripetofe qui ne voulait point se laisser devancer, criait à ses compagnons : « Ramez, ramez », et les trois jeunes gens ramaient toujours en cadence.

Chaque fois que les deux pirogues s'égalèrent, les efforts redoublaient, avec des cris et des éclats de rire. Puis, ils se taisaient, comme épuisés par

la lutte, et ramaient doucement, caressant à peine de leurs rames plates, la surface de l'eau sombre où la lune versait sa lumière de rêve.

Les lueurs du matin descendaient sur la terre lorsqu'ils arrivèrent au bord de la plage où se trouvait le sentier d'Efuysitofe.

Les voyageurs débarquèrent précipitamment et attachèrent les pirogues; puis, suivant le sentier, ils rencontrèrent Moneycuegno et l'étranger qui venaient à leur rencontre.

— « Vite que », dit Efuysitofe, c'est-à-dire : « Nous arrivons » (le bonjour des sauvages) et sans s'attarder à des discours habituels, il continua le chemin.

— Te voilà, Ripetofe, fit Willy avec joie, reconnaissant son ami.

— Oui, je viens manger de ta chasse.

— Ma chasse? Ma foi non, répondit Willy, c'est à Moneycuegno que nous devons notre succès, c'est elle qui trouve les traces du tapir.

— Rien n'échappe aux yeux d'une jolie femme, dit Ripetofe.

— Tu as raison, elle nous porte toujours bonheur.

— Quelquefois, répliqua Ripetofe souriant.

En arrivant au camp, Moneycuegno dit à son beau-père : « Regarde combien de bois nous avons ramassé pour toi ! »

— Pour moi? dit-il en riant, je croyais que c'était pour faire rôtir le tapir.

— Je l'espère, dit la jeune fille, ton bois sera mieux choisi.

— Eh bien ! cria Efuysitofe, allons, tous au travail.

Ils attachèrent le tapir avec de nombreuses lianes et tous se mirent à tirer.

— Je comprends, fit Cuyonimuy, qui était renommé pour sa force, à deux, il aurait été difficile de le soulever.

Ils arrivèrent enfin, à grand peine, à sortir le tapir du trou.

Satisfait, Efuysitofe contempla longuement l'énorme animal. Puis :

— Voilà notre chasse, dit-il avec orgueil, maintenant vous savez ce qui vous reste à faire...

Les indiens se mirent à dépecer le tapir, en le vidant de ses entrailles.

Contrairement à ses desseins de la veille, Efuysitofe se disposait à revenir sur-le-champ.

Les jeunes gens chargèrent les pirogues avec la viande encore fumante, la couvrant ensuite de feuilles de platanes, pour la mettre à l'abri des mouches.

Une fois que les pirogues furent chargées, Efuysitofe donna le signal du départ.

Moneycuegno taquinant son beau-père, lui dit :
« Arrête, arrête. »

— Qu'y a-t-il ? questionna Efuysitofe.

— Tu as oublié le bois, répondit la jeune fille en riant.

Les pirogues glissaient sans effort, entraînées par le courant; les voyageurs causaient distraitemment. Le ciel était bleu comme un saphir; le soleil dardait ses rayons enflammés; l'atmosphère était lourde, aucun souffle ne caressait le feuillage; cependant, sous cette apothéose de lumière et de beauté, le bonheur palpitait dans tous les cœurs.

En arrivant dans un recoin ombreux, ils s'arrêtèrent pour cueillir des fruits. Un arbre déraciné inclinait son feuillage jusqu'au bord de l'eau, où les guêpes et les taons pullulaient, attirés par l'odeur.

Ripetofe prit un taon qui le piquait.

— Tu vas voir, dit-il à Willy, je vais m'en venger.

Armé d'une épine, il lui creva les deux petites mamelles que tous les diptères ont sous les ailes, puis il le laissa en liberté. Le taon commença à voler en tournant toujours sur le même point de départ, sans pouvoir s'éloigner. Ripetofe lui avait crevé les yeux, car les yeux des diptères, d'après les expériences des sauvages, sont placés sous les ailes.

Plus bas, en descendant le fleuve, l'eau était dormante et sombre, couronnée d'écume, formant comme un lac immense, entouré de platanes et de bambous. Des bandes de loutres sortaient leurs têtes à la surface; en montrant leurs gueules ouvertes, armées de quatre dents aiguës; puis, elles plongeaient toutes à la fois et apparaissaient plus loin avec les mêmes grimaces, se soulevant

jusqu'à mi-corps, et d'un air irrité, elles faisaient entendre des cris gutturaux de protestation contre les voyageurs importuns qui venaient les troubler dans leur domaine liquide ; puis, elles disparaissaient, rapides, dans les contours du fleuve, jalonnés de cacaotiers sauvages et de palmiers épineux où les guêpes font leurs nids.

Parfois, sous le frais ombrage de jeunes saules, on voyait des martins-pêcheurs dont les ailes étaient d'azur et la poitrine couleur d'arc-en-ciel, posés, silencieux, vigilants, sur quelque branche nue, que l'eau caressait constamment. Soudain, se lançant comme un éclair, ils brisaient le miroir liquide de leur bec pointu, et prenant quelque petit poisson qui flânait près du rivage, ils s'éloignaient d'un vol rapide avec des cris de joie comme des éclats de rire.

Souvent, on apercevait à distance, comme de longs encensoirs, suspendus aux palmiers épineux, des centaines de nids d'oiseaux que les indiens appellent « feydeaux », ce qui veut dire « trompeurs ».

Chaque année, aux approches du printemps, arrivent des tribus de ces oiseaux migrateurs, cherchant les bords des fleuves et des rivières, où les palmiers épineux foisonnent, pour suspendre dans les verts panaches, leurs nids compliqués.

Comme les pirogues passaient dessous, Willy dit à Ripetofe : « Que ces nids sont originaux ! »

— Il est curieux, répondit ce dernier, de les voir construire. Ces oiseaux sont très malins, ils imitent, avec leurs voix, toutes les bêtes et tous les bruits de la nature. Ils ont, comme nous, un chef qui les fait travailler. Lorsqu'ils arrivent au bord des fleuves, ils choisissent les palmiers qui ont des ruches de guêpes, car elles leur servent, à la fois, de défense et de nourriture pour leurs petits. Ils font d'abord le nid de leur chef, qui, posé sur le plus haut palmier, les surveille ; puis, chaque couple construit le sien.

Ripetofe aspergea les nids avec sa rame ; en même temps, plusieurs oiseaux sortirent de ces profondes poches, s'envolant avec précipitation. Ces oiseaux ont le plumage très noir, mais la tête et la poitrine sont jaune d'or ; ils sont généralement de la grandeur d'un merle.

Après avoir côtoyé tout le long de leur route des paysages magnifiques, les voyageurs vers le soir, arrivèrent à la tribu.

Les préparatifs pour le grand dîner commencèrent. Les femmes puisaient de l'eau dans de grandes cruches ; les jeunes gens déchargeaient les pirogues ; le feu s'allumant partout, la fumée montait en spirales sous une atmosphère pesante. Toutes les jeunes filles, entourant Moneycuegno l'accablaient de questions pressantes ; elles voulaient tout savoir, et, d'une oreille attentive, écoutaient son récit, sans en perdre aucun détail. Les enfants couraient et se roulaient dans le sable ;

les vieillards se promenaient au long du port en causant ; des jeunes gens et des jeunes filles traversaient le fleuve en nageant ; d'autres plongeaient et faisaient des bonds dans l'eau dormante en imitant les loutres ; enfin, c'était un jour de fête, pour la tribu des Nonuyas.

Soudain une jeune fille dit à Efuysitofe :

« Il me semble entendre le tambour des Yahuyanos? »

— Taisez-vous, fit Efuysitofe, impatient, et prêtant l'oreille.

— Oui, tu as raison, insinua l'aveugle, ils annoncent une prochaine fête.

— Les Yahuyanos sont toujours en fête, dit Gitomaguego.

Tout à coup, les regards se portèrent vers la forêt, car Ripetofe leur fit remarquer deux étrangers qui descendaient par le flanc de la colline, d'un pas alerte et inégal.

— Qui peuvent-ils être? se demandèrent-ils tous.

— Ce sont sûrement Quega et son frère, dit Gitomaguego, ils ont le nez creux, hein!

— Je ne crois pas, ajouta Nonoräy, mais en tout cas, nos visiteurs tombent bien.

Moneycuego devint silencieuse...

Efuysitofe les invita tous à monter, pour faire le repas à la maison, à cause de la chaleur, et surtout en l'honneur des deux hôtes inconnus.

CHAPITRE XII

— Dizié chez nous? Cela m'étonne! Moi qui croyais que le chef des Yahuyanos avait déjà oublié la tribu de son beau-frère, s'écria Efuyisitofe, en voyant arriver son ami.

— Oublié, ce n'est pas le mot, répondit Dizié souriant, mais depuis que Fusicäyna est par malheur disparu, je ne me croyais point en droit de venir troubler votre recueillement, avant que ses funérailles fussent accomplies. Mais il me semble, si je ne me trompe, que vers cette époque-ci Fusicäyna fut frappé par son destin.

— C'est juste, ajouta Efuyisitofe; les goicurys sont en fleur à présent!

Dizié était venu en compagnie d'un autre cacique de lointaines tribus Muynanes, à l'intelligence claire et au langage doux.

Ce jeune chef de nombreuses tribus regardait Efuyisitofe avec respect, car il avait entendu parler de Fusicäyna et il croyait que celui qui avait succédé à ce grand homme était comme la continuation de la grande renommée des Nonuyas.

Nonoräy, toujours aimable et dévouée, présenta un repas superbe, digne de l'hospitalité d'un chef de tribu.

Il y avait du soni frais sur des feuilles de platane, des fourmis ailées en omäy, du ceybuycano ou salade de poisson aux amandes et des fruits en abondance.

Efuyisitofe était content de sa charmante femme, qui avait été initiée par son mari défunt aux petits et grands détails de toutes les réceptions.

Mais lui-même, encore novice dans son rôle, était trop cérémonieux et compliqué. Souvent il se servait de circonlocutions pour exprimer les moindres idées, et ses phrases interminables ne convenaient pas à sa petite stature.

— Venez, mes convives, dit-il, manger les produits de ma terre ; elle foisonne en fleurs, en fruits et en jolies femmes.

Dizié, avec l'aisance d'un homme du monde, remercia Nonoräy de son aimable accueil, puis il dit à Efyusitofe :

— J'espère que ce bon dîner est offert pour tous et que nous allons tous manger des fruits de ta terre, servis par une jolie femme qui est un fruit de la mienne.

Moneycuegno se mit à rire et parla à voix basse à Willy, qui était l'objet de la curiosité de Dizié, car il ne cessait pas de lui prodiguer des regards indiscrets.

— Mais quel est donc cet étranger qui parle avec Moneycugno? demanda Dizié à Efuysitofe.

— C'est Icha. Il est ici depuis l'automne dernier, nous l'avons recueilli et soigné; maintenant il reste avec nous.

— Je me tais alors; cependant, il m'intrigue. Moneycugno a l'air de faire trop attention à lui.

— Rien de plus naturel, puisque c'est elle qui l'a soigné. Il est toujours avec nous, et je suis certain que lui, de son côté, garde une sincère gratitude pour Moneycugno ainsi que pour nous.

— C'est bizarre, fit Dizié ironiquement, je n'ai jamais eu autant de chance!...

Nonoräy, susceptible, fut blessée par l'insinuation que Dizié venait de faire.

— Tu n'as pas eu de chance, lui répondit-elle, car tu n'as jamais eu besoin d'elle; n'ayant pas encore souffert, tu ne connais pas beaucoup la vie. Je la connais, moi, et si j'étais encore jeune fille, je choiserais à mon gré l'inconnu qui parlerait à mon cœur avant de suivre celui que la tradition m'impose!

Dizié, un peu déconcerté, regretta son manque de tact.

Tout le monde regardait le jeune cacique qui mangeait doucement sans mot dire.

Dizié, de son regard pénétrant, observait à la dérobée tous leurs mouvements. Bientôt il comprit que son compagnon de route était l'objet de la curiosité générale.

Avant qu'Efuysitofe eût le temps de le questionner à son sujet, Dizié, toujours souriant, regarda son compagnon et dit à haute voix.

— Voilà mon adversaire qui a voulu enfin me céder son sentier.

— Quel sentier? questionna Efuysitofe.

— Celui qui mène au-delà du Giddima.

— Comment, c'est le petit-fils de Boriyema que nous avons pour hôte?

— Oui, son petit-fils, mais doué d'une plus grande sagesse. Nous sommes d'accord à présent à propos du sentier, qui fut toujours pour nos ancêtres un motif de discorde. Mais ce n'est pas tout, je suis obligé de satisfaire à ses exigences... Ce jeune cacique m'a pipé!...

— Six fardeaux de viande sèche! dit Dizié en ricanant. Il fait payer cher ses droits et ses caprices, n'est-ce pas?

— Six fardeaux de viande sèche, répéta le jeune cacique, qu'est-ce que cela? Si mon grand-père avait traité avec Ifé, ton noble prédécesseur, il en aurait reçu douze, et quelque chose de plus: la gratitude! Nous ne pouvons, certes, apprécier la valeur de ce sentier, car il n'a pas été ouvert par nos efforts; mais je l'estime néanmoins, comme un bien dont j'ai hérité, respectant ainsi le souvenir de mes ancêtres. J'ai exigé de Dizié un présent en échange de mes droits, car il est juste, et je ne m'écarte point des lois de nos traditions; ces lois me protègent, mais je comprends que dans la

forêt, chacun est libre de porter ses pas, sans crainte et sans entraves, où bon lui semble, et c'est pourquoi, à partir d'aujourd'hui le sentier est ouvert pour le bien de tous ! J'ai accepté de Dizié, ou plutôt j'ai exigé, que les tribus d'Ifé m'accordassent une offrande en échange de mes droits, mais nous mangerons tous ensemble le prix de tant de convoitises !...

Tout le monde regarda avec sympathie le jeune cacique.

— Nous sommes venus, reprit-il, pour vous annoncer cette nouvelle et nous espérons vous compter parmi nos convives à la fête de la Paix qui aura lieu dans trois jours à la tribu des Yahuyanos. Nous partons ce soir même pour la tribu de Jäduas afin d'inviter Fusignabirey à notre fête.

— Une petite fête où il y aura beaucoup de réjouissance, interrompit Dizié.

— Une grande fête, continua le jeune cacique, car à l'avenir nous serons tous des frères !

Tous acclamèrent les deux chefs avec enthousiasme.

— C'est le bal de Chatico, reprit Dizié, symbole de l'équité. Voilà, jeunes gens, une épreuve à la portée de tous ! Préparez-vous à mesurer vos forces ; nous comptons que plusieurs tribus viendront. Certes il y aura des surprises...

Efuysitofé remercia chaleureusement l'aimable invitation des deux caciques et promit d'assister avec sa tribu à la grande fête du Chatico.

Gitomagugno, qui ne perdait pas un mot de l'intéressante causerie, sans attendre l'assentiment de son chef dit aux deux caciques :

— Le chemin vous sera très pénible, il serait préférable pour vous de partir en pirogue.

Efuysitofe, qui comprit l'insinuation du vieillard comme un reproche pour lui de manquer aux égards dus à ses hôtes, ordonna à deux jeunes gens de charger la pirogue la plus légère avec d'abondantes provisions, bien que le voyage ne fût que d'un soir, afin que les deux caciques s'en allassent satisfaits de son bon accueil.

Tous les indigènes, avec des torches, accompagnèrent les deux voyageurs jusqu'au port.

Willy, fort intéressé par le chef des Muynanes, dit à Nonoräy :

— Combien nous intéresse ce jeune homme quand il parle !

— C'est le petit-fils de Boriyema, répondit Nonoräy. Sa tante, très jeune encore, aurait été, selon Caïmerico, enlevée par le Génie des eaux. Son grand-père fut un sorcier terrible, il répandait les maladies dans les tribus où il n'était pas bien reçu ; mais, à son tour, il fut victime de la vengeance des sorciers des tribus voisines, et lui et sa famille disparurent. Il ne reste que son petit-fils qui jouit de la renommée de sage ; il a fait la paix, paraît-il, avec toutes les tribus ennemies de sa famille.

Des cris aigus montaient du port...

— Dizié s'en va, fit Moneycuegno.

Les femmes sortirent sur la place et regardèrent vers le fleuve.

Toute la troupe des jeunes gens saluait les voyageurs en agitant des torches.

Les deux caciques se mirent à ramer d'un même effort, et bientôt ils disparurent dans l'ombre.

CHAPITRE XIII

Les deux voyageurs arrivèrent aux alentours de la tribu des Jeduas vers l'aube.

Sur une plaine sablonneuse, dominée de hauteurs, couronnées de cèdres séculaires, au feuillage sombre comme une noire dentelle, la tribu silencieuse des Jeduas s'ébauchait dans le lointain, avec ses maisons pointues, dispersées çà et là parmi des palmiers ombreux et des bananiers funèbres. De verts buissons grimant sur les flancs des collines, se perdaient confusément dans le labyrinthe de la forêt. La brise du matin, de son souffle suave, faisait doucement frissonner les arbustes en fleur. Et l'aurore comme une flamme mauve et rose colorait l'horizon, laissant tomber lentement sur le monde endormi une pluie de pétales d'or.

Deux ruisseaux capricieux serpentaient avec nonchalance, entourant de leurs bras de cristal les maisons assemblées dans un désordre harmonieux.

De tous les côtés, les portes s'ouvraient et se fermaient sans violence; des vieilles femmes et

des jeunes filles sortaient des maisons, puis entraient dans les ruisseaux et puisaient l'eau limpide dans des amphores rustiques ; et, les portant sur les épaules, avec une gravité silencieuse, elles retournaient à pas lents vers leurs demeures. On eût dit les sculptures antiques qui décorent les jardins des vieilles villas romaines, ou des fées amoureuses ornant de leur grâce divine le séjour d'un dieu. Telle était la vision idéale qui embellissait la demeure du vieux Fusignabiräy.

En voyant arriver les deux voyageurs nocturnes, le vieillard dressa paresseusement sa taille énorme dans le fragile hamac de fibres de palmier. Ses petits yeux vifs et malins s'ouvrirent avec curiosité et tout son visage gras s'illumina d'un sourire.

— Que vous êtes matinaux ! s'écria-t-il. Tiens, c'est toi Dizié ?

— Oui c'est moi, répondit Dizié, nous venons voir Fusignabiräy.

— Très bien, très bien. Ton compagnon a aussi comme toi l'air d'un brave garçon. Qui es-tu, mon enfant ?

— Le petit-fils de Boriyema, répondit le grand chef des Muynanes. Puis il lui raconta qu'étant à présent en parfait accord avec Dizié au sujet des malentendus de ses ancêtres avec la tribu de Yahuyanos, ils se proposaient de célébrer une fête et qu'ils venaient inviter les Jeduas.

— Très bien, très bien, mais vous êtes sûrement fatigués, mes braves, insinua le vieillard. Tenez,

là-bas, il y a deux hamacs. L'un est celui de ma femme, l'autre appartient à ma fille ; comme elles ne sont plus là vous pouvez vous y reposer, mes braves, autrement...

— Autrement, répéta Dizié...

— Autrement, continua le vieillard, en riant, vous seriez forcés de rester debout.

La franchise et la bonne humeur de Fusignabiräy plurent beaucoup au cacique des Muynanes.

— Mais avant de te plonger dans le repos, dis-moi, Dizié, quel est le bon vent qui t'amène? questionna Fusignabiräy.

— C'est celui qui souffle à la tribu des Jeduas qui m'attire.

— Pas de jeux de mots, fit le vieillard, garde ton esprit pour le jour de la fête ; je sais que tu viens pour me débaucher.

— Oui ! car je sais que cela te fera plaisir.

— Si c'est pour une fête, Fusignabiräy est toujours dispos.

Comme sa femme rentrait. — Ma vieillesse, s'écria-t-il, Dizié est ici, il vient nous voir, le reconnais-tu?

— Oh ! oui, fit la vieille, il n'a pas changé, il est toujours beau et taquin.

— Mais ils n'ont pas encore mangé, ils ont faim ces enfants. Voyons, ma vieillesse, prépare-nous un bon déjeuner. La vieille, souriante, flattée par la tendresse de son Fusi, comme elle l'appelait, s'empessa de donner des ordres à ses jeunes

servantes (petits caprices de Fusignabiräy). Elle allait et venait, vidait et remplissait des cruches, remettait du bois dans le feu, et trottinait, toujours affairée.

— Eh bien ! reprit Dizié avec son air ironique, nous venons pour voir Fusignabiräy.

— Eh bien ! répéta le vieillard, regarde-moi, je suis visible.

— Tu es toujours le même, répondit Dizié, gai, fort, enthousiaste, et aimant toujours la bonne chère.

— Pourquoi pas, répondit le vieil épicurien, j'aime tout ce que la nature nous donne, je vis des réalités, j'aime la chasse, la pêche, les fêtes pour le plaisir que je puis en tirer ; j'aime les jolies femmes et je chante et je danse pour elles ; je ne joue pas sur les mots, je me contente humblement des faits. Je connais la vie, moi, et aussi le cœur humain. Je suis vieux. Voilà ma force. J'aime les jeunes filles, car je sais que toutes, plus ou moins, soit par instinct ou par curiosité, ne rêvent qu'à devenir femmes, elles sont toutes soumises aux lois de la nature et je sais en profiter. Car j'ai appris à dévoiler les secrets du cœur et à pénétrer dans les recoins de la conscience, je sais surprendre les états de l'âme et connais la torche qui allume les désirs !

« Qu'est-ce que le bonheur suprême sur la terre après le soleil qui nous éclaire et nous réchauffe ?

— La vengeance, interrompit Dizié.

— Non, répondit Fusignabiräy, la caresse, car elle est un don de la nature.

« L'homme étant très vieux comprend mieux les délices humaines et trouve toujours de l'agrément dans les moindres petites choses, il connaît la vie et sait goûter de la fleur et du fruit. Sur les têtes frémissantes des vieux cèdres et des vieux caroubiers, le vent chante et sanglote du matin au soir, et dans leurs bras courbés mais toujours vigoureux, ils caressent sans cesse une orchidée en fleur !... La vie est une douleur, la vieillesse est une pieuvre qui s'attache à cette douleur avec les sens et la pensée, espérant toujours pouvoir encore éprouver des joies inconnues et la volupté suprême des baisers de la Mort ! Moi, j'attends constamment de nouvelles choses : femmes jolies, douces ou capricieuses, ma foi ! je les aime toutes ; même si la Mort en était une je lui ferais la cour ! La joie ne m'est point inconnue, elle m'est toujours fidèle, car le soleil remplit mon âme de visions et mon cœur de désirs... Ah ! combien le soleil est beau ! combien il est généreux ! même sur les vieux rochers il fait germer de chétives petites fleurs. Tant qu'il y aura du soleil la joie luira sur le monde, l'amour et le bonheur y existeront toujours ! Cependant son langage est silence, sa lumière est mystère, mais qu'importe ! notre âme l'est aussi. »

— Il y a toujours des fleurs dans le cœur de Fusignabiräy, fit Dizié ironiquement, les petites fleurs de ses grands caprices.

Le déjeuner, apporté par deux jolies jeunes filles, interrompit Fusignabiräy qui voulait riposter.

— Je t'assure, continua Dizié, en parlant à son compagnon que le jour de notre fête, l'enthousiaste Fusignabiräy va faire épanouir toutes nos petites orchidées.

— Ah ! reprit le vieillard en mangeant avec un appétit féroce, l'affaire des femmes n'est pas si compliquée. Tout ne réside que dans l'imagination. L'homme étant vieux comme moi connaît mieux que vous les êtres humains et sait démontrer à leurs yeux qu'il est un mâle. Pour pouvoir devenir le maître du cœur des femmes, il ne faut jamais les dédaigner, mais leur faire gentiment sentir notre supériorité, sans être timide ni brutal. On ne peut flatter toutes les femmes de la même manière, mais l'homme d'esprit a toujours des ressources... Il y a bien des poissons qui aiment les fruits, d'autres la viande ; pour être bon pêcheur, il ne suffit pas de s'y connaître en poissons, il faut encore savoir deviner leurs goûts...

« Pour toucher le cœur d'une jolie fille et mériter son estime et même, quelquefois, ses confidences, il faut être hardi avec elle et savoir conquérir sa confiance, tout d'abord en la flattant par son talent, par sa sagesse, sans lui parler beaucoup de sa beauté ; s'étonner, sans en être surpris, de son intelligence, de la finesse de son esprit, de la bonté de son âme et que sais-je... Ce jeune arbre, blessé dans ses racines, bien qu'il se sente invulnérable,

n'offre plus alors aucune résistance contre le vent de sa destinée.

« Les femmes sont toutes d'innocentes tourterelles au cerveau de moineau, cependant quelques-unes sont plutôt des corbeaux. Ce sont de petits défauts que l'on pardonne presque toujours, mais il vaut mieux ne pas trop creuser la question : après avoir trop vécu, je conclus que la chose la plus profonde qui existe c'est la femme, car son cœur n'a pas de fond ! L'affaire étant fort compliquée, passons, passons...

« Tenez, l'autre jour je rencontrai une jeune fille dans la forêt. Comme elle appartenait à une tribu ennemie, je fis d'elle ma prisonnière. Elle pleura d'abord, puis elle se jeta à mes pieds en me demandant la mort, car elle détestait soi-disant les Jeduas. Sa franchise et son courage me plurent en m'attendrissant. Elle était tellement jolie que c'est moi qui voulais me prosterner à ses pieds, et, employant toute ma ruse pour effacer de son cœur naïf ses justes craintes. — « Ne pleure pas, ma petite, lui dis-je, ce n'est pas de ta faute si ta tribu a pour ennemi les Jeduas. »

« Elle marchait devant moi, silencieuse, soumise, vers l'obscur destin que son sort lui réservait, mais elle avait pour défense sa beauté, sa jeunesse, et elle était déjà sûre de ma protection.

« Chemin faisant, je cueillais des fleurs et des fruits pour les lui offrir, puis je suivais le chemin en chantant et en lui racontant de vieilles petites

histoires de la forêt. Toute méfiante d'abord, elle me regarda, puis elle sourit malicieusement. Je lui dis que j'étais Fusignabiräy, le chef des Jeduas et que j'étais généreux pour les jolies filles et que je regrettais de ne pouvoir devenir un jeune homme beau comme un soleil pour mériter son amour. Va chercher ta tribu, lui dis-je, où tu rencontreras des gens plus heureux que Fusignabiräy...

« La jeune fille me regarda tout étonnée et quelque peu attendrie. « Adieu, ma petite, lui dis-je, je te quitte. Adieu !... » Mais je n'avais point envie d'abandonner ma proie. Comme je retournais vers ma tribu, la jeune fille ne voulut plus me quitter, depuis ce jour elle est avec moi, elle est ma préférée, et au lieu d'avoir une nouvelle dent à mon collier, j'ai un caprice de plus dans ma vie...

« Pour flatter une femme mûre, la chose est moins compliquée et cependant plus difficile. Il faut du tact et de la patience, car elle connaît de l'amour les vieux artifices, mais qu'importe ! elle est femme comme toutes les femmes on peut toujours toucher la faiblesse par la vanité. Il faut lui parler de l'innocence de ses yeux, de la grâce de ses formes, de la fraîcheur de son teint, du charme séducteur de son sourire, de la distinction de sa démarche majestueuse, alors, sous le poids de tant de qualités, l'arbre chancelle et tombe de lui-même pour nous offrir ses fruits, des fruits savoureux qui enferment le feu de tous les rayons d'un soleil d'été. »

Dizié l'écoutait, silencieux, ses yeux vifs et inquiets étaient assombris par le drame intérieur qui tourmentait son cœur, il sourit avec effort. Le vieillard insouciant ne s'apercevait de rien, occupé toujours de lui-même...

— Mais d'où venez-vous, mes braves, questionna le vieillard, c'est vrai, vous ne me l'avez pas encore dit.

— Nous venons de la tribu des Nonuyas, répondit Dizié gravement. Nous fûmes bien accueillis par Efuysitofe et les siens, et nous les quittâmes hier au soir pour venir t'inviter à notre fête qui aura lieu dans deux jours... J'y laissai toute ma gaieté et maintenant j'éprouve quelque chose dans mon cœur qui me tourmente.

— Sûrement une petite femme, dit Fusignabiräy.

— Certes non, Dizié ne trompe point sa femme...

— Dizié a tort, répondit le vieillard, cyniquement, mais quoi donc alors?

— Ah ! si j'osais te dire la chose...

— Pourquoi tant de mystère, est-elle si grave?

— Non ! cependant, je suis forcé par certains égards à la tribu des Nonuyas de maîtriser mes élans...

« Te rappelles-tu lorsque mon père fut tué par les biracouchas (1).

— Oui, je me rappelle, puisque ce jour-là, j'étais non loin du Canimani au bord duquel ton

(1) Biracoucha : homme de la race blanche.

père péchait lorsqu'il fut tué et ta petite sœur enlevée par eux. Mais où veux-tu en venir?

— Hier au soir en arrivant à la tribu des Nonuyas, toute la douleur que j'éprouvai jadis pour la mort de mon père et pour l'enlèvement de ma petite sœur, je la ressentis, tout à coup, à la vue de ce jeune étranger si familier avec Moneycuegno.

« L'ombre du malheur de ma famille, je l'ai reconnue en lui, et la haine fermente en mon cœur. Mais je le tiens, maintenant ! Oh ! jeune reptile, tu es dans mes mains ! Oui, il est de leur race, race de vipères ! »

— Tu veux parler d'Icha, fit le vieillard, cependant Efuysitofe m'a dit qu'il n'était point méchant.

— Efuysitofe est aveugle ! Le jeune biracoucha a ensorcelé Moneycuegno, elle ne parle qu'à lui, elle cherche le tapir avec lui, oubliant qu'elle est fiancée. Méfie-toi de cette race, le jeune reptile est capable même de l'inceste. C'est dommage que les Emuas habitent si loin, autrement je les invitais à notre fête et Quega se chargerait de mettre les choses en place.

— Un peu de calme, fit Fusignabiräy, si je ne te savais si sage, je serais presque enclin à te croire épris de la Fleur des Nonuyas. On ne sait rien ; dans le cœur humain il y a toujours quelques grains de bonté et une puissante réserve de méchanceté. Ton père fut tué par sa destinée, c'est tout ; ta sœur fut enlevée parce qu'elle était jolie, c'est dommage ! peut-être est-elle très heureuse. Ces

biracouchas, en cherchant la femme, trouvèrent la beauté; moi, c'est le contraire, je cherche la beauté, mais j'y trouve toujours la femme! Toi, tu cherches tout le mal de l'espèce dans l'individu, moi je trouve quelque fois la bonté de mon cœur dans toute la race humaine. J'approuverais ta vengeance si elle était juste, mais rappelle-toi que la tribu des Nonuyas protège ce jeune homme et je ne trouve aucun mal à ce qu'il aime Money-cuegno; elle est fiancée, nul autre que toi n'a osé la soupçonner; elle connaît son devoir, elle est la fille de Fusicäyna!

— Es-tu de mon avis questionna Fusignabiräy en s'adressant au chef des Muynanes?

— Vous parlez du jeune protégé d'Efuysitofe, dit le jeune chef. Eh bien! Qu'y a-t-il de mal dans l'amitié qu'il peut avoir pour la fille de Fusicäyna? Tous deux me sont sympathiques, car ils commencent la vie... Il est jeune, la jeune fille est belle. L'habitude d'être tous les jours l'un près de l'autre a fait sans doute, naître un mutuel attachement. L'esprit et le cœur s'attachent souvent à tout ce qui nous entoure, même aux choses les plus banales que nous voyons quotidiennement. La forêt où nous chassons, les ruisseaux qui fécondent la terre et chantent, égayant la maison paternelle, sur lesquels nous voyons toujours se refléter le ciel, et où nous buvons souvent le soir les rayons de la lune. Toutes ces choses ont une âme qui nous aime et une voix qui nous implore.

Cette âme, nous l'aimons, cette voix, nous l'écoutons, surtout au commencement de la vie, alors que nous sentons courir en nos veines la tiédeur délicate qui nous anime et nous enflamme. C'est la jeunesse, le commencement de la vie, avec son éclat et sa fougue. Nous aimons alors sans calcul, préférant ce que nous ne pourrions jamais obtenir, et tant qu'un homme aura de l'idéal, il ne sera pas méchant !

« C'est le cas de ce jeune homme, il aime peut-être la jeune fille parce qu'elle est belle et qu'elle est trop loin de lui, il l'aime comme on aime une étoile. Elle partira après le Rodorite avec Quega, sans avoir fait de mal en protégeant un étranger.»

Dizié, réprimant sa colère, se leva dignement et se prépara à partir.

— Je ne soupçonne point Moneycuegno, dit-il, mais nul ne n'empêchera de conserver mon opinion sur ce jeune homme. Nous avons le temps pour le connaître et alors...

— ... Et alors, répéta Fusignabirây.

— Et alors, à ton exemple, je ne jouerai pas sur les mots, je me contenterai des faits. A bientôt, Fusignabirây ! Nous comptons sur toi, pour le jour de notre fête.

CHAPITRE XIV

Au rendez-vous fixé par Efuysitofe, les indigènes, hommes et femmes, arrivaient peu à peu, en élégante tenue de bal, et se rassemblaient au bord d'un ruisseau, à très peu de distance de la tribu des Yahuyanos.

Tous venaient honorer de leur présence la grande cérémonie d'une façon digne de leur réputation d'artistes, sans étalage superflu de vêtements, mais dans la splendeur naïve de la nudité prescrite par leurs vieilles traditions, pour flatter en quelque sorte la délicatesse et la dignité de leurs amis de la tribu en fête. Ils avaient la tête couronnée de plumes d'oiseaux, le visage peint à grands traits au noir giddoro (1), le corps couvert de dessins symboliques, étalant sur leurs poitrines d'athlètes en longs et luisants colliers, les dents de leurs victimes, glorieux trophées d'anciennes victoires ;

(1) Giddoro : fruit d'un arbuste qui croit au bord des fleuves, dont la sève verdâtre devient noire au contact de la chair. Cette espèce d'encre reste noire pendant quinze jours, et ne s'efface point avec de l'eau.

leurs bras musclés étaient serrés dans d'étroits bracelets de fibres de palmiers, d'où pendaient de longues feuilles au parfum enivrant.

Efuyisotofe s'était mis, lui aussi, dans sa grande tenue de gala.

— Regarde, dit Moneycugno à Willy, comme mon beau-père est beau. Il a passé toute la nuit aux préparatifs de sa belle tenue, à se frotter le corps avec des feuilles odorantes et à tracer de jolis dessins sur sa peau. Il a l'air content car il pense sans doute que ma mère sera enchantée de lui. Mais n'as-tu pas remarqué combien elle est indifférente à son égard?

— Oui, répondit Willy, c'est bizarre.

Effectivement Efuyisotofe avait le visage et le corps couverts d'étranges dessins; deux longues plumes rouges transperçaient ses oreilles, un morceau de bambou, coupé en forme de lance, tourmentait sa lèvre inférieure, remplissant le trou que les sorciers lui avaient fait le jour de son Okima (1) Ses muscles étaient étroitement serrés par des bracelets de fibre de palmiers, d'où sortaient de longues feuilles aromatiques. Un long collier de dents de tigre qui pendait à son cou complétait sa tenue impeccable de chef de tribu.

(1) Okima : Baptême de sang, étrange cérémonie au cours de laquelle l'élu change de nom, prenant celui qui convient mieux à ses qualités. Au même temps, les sorciers lui percent la lèvre inférieure et tous de l'acclamer avec enthousiasme. Dans la blessure encore saignante, les sorciers introduisent un petit tuyau en bois pour empêcher que la plaie se referme en se cicatrisant. Ce trou qui défigure la lèvre est le signe d'un intellectuel.

— Nous sommes tous là, crièrent les Nonuyas.

— Eh bien! répondit Efuysitofe, fier comme un coq de combat, nous allons maintenant nous mettre en ordre pour arriver d'une façon correcte à la tribu des Yahuyanos.

Les hommes se rangèrent en file et chacun posa sa main gauche sur l'épaule de celui qui le précédait, formant ainsi une longue chaîne; les jeunes filles marchaient du côté gauche imitant avec grâce leurs mouvements, au rythme d'une chanson entraînante; les femmes, avec leurs enfants, sur le dos, marchaient en mesure à la droite de leurs maris.

Leur arrivée dans la vaste salle du festin fut presque inaperçue, tellement était grand le nombre des convives qui, semblables à des fourmis, pullulaient dans cette demeure immense construite exprès pour les fêtes, et mesurant plus de soixante mètres de diamètre.

Dizié, attentif à tous les mouvements, comme tout bon maître de maison alla bientôt saluer les nouveaux venus qu'ensuite tout le monde acclama chaleureusement.

Les chefs de tribu, réunis à l'endroit de la Yéra, discutaient avec les vieillards, mais on n'entendait qu'un bourdonnement confus, car tous parlaient ensemble.

Boriyagui, le chef des Meynias, accroupi au milieu de l'Assemblée, gesticulait, et parfois, sans se redresser, sautait d'un endroit à l'autre, comme

un crapaud, sans que son interminable discours touchât à sa fin.

Il était de petite taille, et ses cheveux longs sur le dos, lui donnaient l'allure d'une femme, mais ses yeux grands ouverts flambaient de passion, et reflétaient l'intelligence. Fusignabirây, l'amusant octogénaire à la taille de géant, avait des oreilles difformes et trouées qui lui tombaient jusqu'aux épaules. Le vieillard les avait ornées de tuyaux de bambous ; sa lèvre inférieure, également trouée, lui tombait jusqu'au menton, laissant voir ses longues dents verdâtres, tachées de la coca qu'il mâchait toujours. Ce cacique avait l'air féroce, mais son caractère plaisant le rendait sympathique.

C'était un admirateur fervent du beau sexe dont il obtenait parfois encore le suffrage.

Bel homme comme il était, au cœur toujours ardent, bon danseur, parleur amusant, rien ne lui manquait pour plaire à une femme.

Sur la grande place entourée de maisons, les jeunes gens jouaient à la pelote avec les genoux. Il y avait des virtuoses dans ce jeu si difficile, car la grosse pelote, faite de caoutchouc et de peau de sanglier ou de tapir, bondissait quinze fois sans jamais toucher terre, sous l'impulsion de coups savants prodigués sans répit.

Comme la nuit commençait à tomber, le jeu fut suspendu et le bal commença.

Chaque tribu, formant une longue chaîne, pénétra en pirouettant dans la maison du festin, au rythme

d'une chanson joyeuse, et, se déroulant ensuite autour de l'enceinte, laissa le milieu libre, faisant place aux femmes et aux jeunes filles.

Le Chatico était en face, du côté de la porte du fond, placé sur un morceau de bois d'un mètre environ de hauteur, et se balançant en équilibre. L'énorme tambour de forme elliptique mesurait plus de dix mètres de long, et, au milieu, quarante centimètres de large ; sur la partie supérieure convexe de chaque extrémité, un grand trou avait été percé à l'aide du feu, puis les deux cavités réunies par une longue fente.

Tous les jeunes gens appelaient : « Fusignabirây ! Fusignabirây ! » Il était très populaire parmi eux par sa gaieté. Le vieux, enthousiaste, ne fut pas sourd à ces appels ; il laissa la société des caciques dans la mêlée des paroles. De gaieté de cœur il se jeta au milieu de l'enceinte, et, avec ses chansons, entraîna vivement toute la jeunesse dans le vertige.

Un des chefs de danse s'avance au milieu de la salle, tandis que tous, en chœur, l'acclament, accourant vers lui ; les hommes, les bras entrelacés, se rangent en ordre d'un côté, faisant face aux femmes. Il entonne alors un couplet et l'écho de sa voix de stentor, solitaire et rythmée, retentit dans le vide de l'immense enceinte. La longue file des hommes s'avance et pirouette en mesure, en faisant de grands pas. Les jeunes femmes au sourire charmant, et les jeunes filles aux corps splendides, au regard profond et à la longue chevelure,

imitent, avec toute la grâce de leurs formes sveltes, tous les mouvements des danseurs. Alors, tous répètent le même couplet, mille voix de jeunes filles et d'enfants se mêlent à la voix mâle et grave des guerriers, le tambour se fait entendre et les pieds frappent le sol en cadence dans un bruit de tonnerre, au rythme dansant des refrains.

Les chants sont toujours chers aux sauvages. Ceux de ses peuplades sont empreints de tant de sentiment et de simplicité qu'ils semblent refléter la nostalgie de la forêt.

Le mouvement rythmé des danseurs devint tout à coup plus lent au son d'une harmonie plus suave, plus douce. Les femmes qui avaient pris place au centre, répétaient de temps en temps de leur voix aiguë comme le son de clochettes d'argent l'écho des voix graves des chanteurs qui mourait au loin dans l'espace...

L'atmosphère était chargée de parfums et d'ha-leines. Sur cette constellation de plumes, de regards, de torches, quelque chose de mystérieux flottait vaguement.

Fusignabiräy, le premier, une branche verte en main, sauta sur le chatico. L'extrémité du tambour toucha la terre, produisant un bruit sourd comme un coup de canon.

Dizité le suivit, puis d'autres danseurs, et bientôt douze indigènes se trouvèrent debout sur le tambour ; six à chaque extrémité, tenant ainsi l'équilibre. Le grand tambour se balançait doucement.

Animés par les cris et les couplets amusants, les danseurs commencèrent peu à peu à prendre leur élan. Les jeunes filles les regardaient, souriantes, et dansaient en face d'eux, tantôt s'approchant du tambour, tantôt courant, la main dans la main, vers la multitude.

Le mouvement de plus en plus accéléré faisait toucher la terre avec force à chaque extrémité du tambour, produisant ainsi un bruit formidablement sonore. La gaîté augmentant, les cris redoublant, les danseurs bientôt prirent tant d'élan que l'on ne voyait que des ombres allongées monter et descendre dans un vacarme épouvantable. Leurs chevelures se déployaient dans le vide comme des drapeaux noirs ; les plumes qui les paraient s'éparpillaient en l'air. Dans le spasme de cette danse macabre, tout le monde s'attendait à voir tomber les danseurs, mais ils restaient rigides, les bras ouverts en croix, comme cloués sur le tambour grondant. Une brusque secousse fit tomber deux danseurs, qui, projetés dans le vide, touchèrent la terre avec fracas. Tous applaudirent, riant aux éclats. Bientôt d'autres et d'autres encore tombèrent avec pareil bruit. Sur le tambour il ne restait que quatre danseurs, deux à chaque extrémité, Dizié avec Ripetofe d'un côté, et Fusignabirây avec un jeune danseur de l'autre. Les jeunes filles dansaient toujours devant eux, et leur prodiguaient les sourires tentateurs, pour leur faire perdre l'équilibre.

Dizié, d'une voix haletante, dit à son compagnon :
— Ne regarde pas les femmes ; tiens-toi raide, ouvre les bras et la bouche, ferme les yeux et pense que nous allons être vainqueurs.

Ce fut un moment d'angoisse ; tous les indigènes entouraient les rivaux. Fusignabiräy semblait de bois tant il était maître de lui, mais, tout à coup, voulant faire une pirouette, son pied droit glissa et il tomba à la renverse, entraînant son compagnon avec lui.

Le vieux, tout étourdi, mais toujours amusant, se releva et, ramassant sa branche verte, — symbole de la vigueur, — la jeta aux pieds de Moneycugno, qui dansait devant lui, en signe de tendre sympathie.

— Voilà, lui dit-il, l'offrande d'un vaincu !
Tout le monde se mit à rire, mais la jeune fille, sans se déconcerter, lui répondit :

— Garde-la, Fusignabiräy, en souvenir de ta jeunesse.

Le bal continua, chaque tribu chanta une nouvelle chanson, ce fut comme un concours de chant.

Le cacique des Muynanes et sa tribu chantaient une mélodie mélancolique, lorsque Willy aperçut Moneycugno parmi d'autres jeunes filles qui dansaient en se balançant doucement au rythme de la mélodie étrange et douce. Son visage distrait et souriant était illuminé de ses yeux brillants de jeune fille, elle était comme absorbée dans une longue rêverie ; elle suivait chaque note qui se

perdait dans son âme. Combien elle était jolie ainsi ! Une couronne de plumes blanches ornait sa noire et longue chevelure qui tombait flottante, entourant tout son corps couvert de plumes de héron, comme d'une ombre fantastique ; un petit collier blanc pendait à son cou, reposant sur sa poitrine haletante où commençait le filigrane compliqué d'interminables dessins qui cachaient comme d'un voile subtil ses seins naissants. Le murmure doux, cadencé, toujours égal des voix mâles qui remplissaient l'enceinte, l'enveloppait comme d'une fumée mystique. Elle était comme transfigurée par l'extase que produit la musique dans les âmes tendres. Dans son visage il y avait tant de candeur et de douceur que l'on eût dit une jeune colombe qui regarde l'espace, prête à s'envoler.

Un sentiment dévot comme le mysticisme dévorait l'âme de Willy, qui contemplait en silence Moneycuegno. Ses yeux parcouraient la scène majestueuse ; comme des étoiles, les regards des jeunes filles éclairaient l'enceinte plus encore que les torches... Ses yeux rencontrèrent ceux de Nonorây, mais il ne put soutenir leur regard brûlant. Pour la première fois il remarquait la beauté exquise de cette femme jeune encore, et sa ressemblance frappante avec Moneycuegno. Elle était grande, svelte, de formes voluptueuses et de ligne parfaite ; il y avait tant d'harmonie et de distinction dans ses gestes que de prime abord on devinait son

origine; son visage aux traits fins était un peu sévère, accentué par des lèvres qui ne souriaient jamais, mais animé par la lumière ardente de ses yeux noirs et profonds, où il y avait je ne sais quoi d'énigmatique; une couronne de plumes vertes paraît sa chevelure flottante qui tombait en désordre sur ses épaules et qui faisait ressortir davantage la blancheur de son collier.

Willy était pénétré par son regard, mais Moneycugno arriva à ce moment auprès de sa mère.

Il les contempla toutes les deux d'un regard attendri...

La danse recommença; elles se perdirent bientôt dans le tourbillon étouffant du plaisir..., et longtemps Willy vit vaguer dans son esprit tourmenté les deux ombres amies...

.....

L'aube blanche et suave, se glissait doucement à travers le chaume, inondant lentement la salle du festin. Quelque chose d'indiciblement pur pénétrait dans l'enceinte, saturée de la tiédeur des haleines et du parfum des plantes. Les torches s'éteignaient avec les regards somnolents des danseurs attardés; le bruit de leurs pas cadencés paraissait de plus en plus lointain et la voix des chanteurs se confondait, peu à peu, avec la chanson des oiseaux.

Tous sortaient en gagnant la forêt, les membres engourdis par la fatigue et les paupières appesanties par le sommeil.

Fusignabiräy était déjà parti avec les siens, quelques jeunes gens dansaient encore avec quelques jeunes filles infatigables; des sorciers discutaient avec des vieillards à la Yéra; Boriyagui partait avec sa nombreuse tribu. Dizié taquinait les fuyards avec raillerie, mais tous s'en allaient en riant...

Moneycuegno s'était assoupie dans un hamac au foyer de Dizié. Nonoräy pensive et préoccupée restait auprès de sa fille en causant avec la femme du chef des Yahuyanos.

... Willy, solitaire, contemplait le réveil du jour et sa petite étoile endormie... Soudain il tourna la tête et rencontra les yeux sombres de Dizié dont les regards aigus et cruels comme des poignards étaient cloués sur lui.

Une angoisse étrange glaça son cœur.

CHAPITRE XV

Sous un ciel noir comme un drap mortuaire, la pluie fine et froide tombait sans discontinuer, frappant mélancoliquement le feuillage de la forêt endormie. Ce bruit monotone et constant formait comme un chant funèbre qui emplissait tous les cœurs d'un profond ennui.

Des jeunes gens se berçant avec nonchalance dans de frêles hamacs auprès du feu, chantaient distraitement leurs chansons naïves.

Là-bas, dans des marais lointains, les grenouilles inquiètes faisaient entendre leur agaçant baragouin. Des arbres déracinés par la pluie torrentielle se courbaient en craquant, puis tombaient avec un bruit sinistre. Dans les jungles, on entendait comme une plainte, les rugissements des fauves... et le hurlement du vent arrivait dans l'enceinte, comme un tragique sanglot.

Willy et son ami Ripetofe causaient tranquillement au foyer de Caïmerico ; Moneycugno, jalouse, suivait de son regard caressant tous les mouvements de celui-ci, et son cœur de jeune fille aimante

s'épanouissait dans l'ombre, comme ces fleurs de tropiques que l'on appelle « belles-de-nuit ».

Efuysitofe se dressant soudain de son hamac, vint s'asseoir à l'endroit de la Yéra et, après avoir fait un appel général, en attendant que tous fussent réunis, commença par parler de la mauvaise saison et de vagues projets pour les jours du printemps.

Enfin tous, rassemblés, causèrent en se taquinant mutuellement jusqu'à ce qu'Efuysitofe, avec ses gestes cérémonieux eût imposé le silence.

— Les jours sont proches, dit-il, où la fête traditionnelle du Rodorite doit se célébrer en l'honneur de Fusicayna, avec toute la solennité que mérite sa mémoire ; la fleur du goicury bientôt commencera à tomber... et je serais heureux que chacun fût en mesure de remplir son devoir.

Et, s'adressant à Gitomagugno, il lui dit :

— Toi, Gitomagugno, le plus ancien et le plus sage de notre tribu, tu dois savoir que dans quelques jours nous devons célébrer la fête du Rodorite à la mémoire de notre chef. Tu n'ignores rien de nos traditions et de nos anciennes coutumes. C'est pourquoi je confie le succès de cette fête à ton bon vouloir et à ton expérience ; ta sagesse et ta prudence donneront une fois de plus beaucoup de prestige à la tribu des Nonuyas.

« La jeunesse ne connaît généralement pas les obligations qu'impose l'étiquette envers des convives et je voudrais que chacun, conseillé par toi, jouât un rôle digne dans les longues cérémonies

du Rodorite. N'oublie pas que nous aurons pour invités les membres de toutes les tribus de notre race, dont la plupart sont fort habiles à danser, et très instruits dans toutes nos traditions.

« Il y aura certainement de nouveaux chants et de brillants traits d'esprit. J'espère, Gitomaguegno que tu sauras conserver le prestige de notre tribu et donner de la gaieté à notre fête. »

Alors Gitomaguegno répliqua avec grande insouciance :

— Pourquoi demandez-vous, Nonuyas, à Gitomaguegno, des choses qui ne sont plus dans son rôle? Moi, presque vaincu à force de vivre, je ne pourrai certes point apporter de l'animation à votre fête! Car il n'y a pas de chose plus funèbre dans la vie des hommes que la gaieté d'un vieillard; et, même dans son sourire, il y a quelque chose de glacial. Je reste parmi vous comme un vieil appuini (1) de gloires oubliées; Gitomaguegno ne pense plus aux fêtes, il garde en silence les ruines de son cœur, ses souvenirs, ses regrets... Et si je prends part à votre réunion, c'est parce que c'est une cérémonie mortuaire...

— Détrompez-vous : Rodorite veut dire « Résurrection ». C'est Fusicäyna lui-même qui doit se réincarner pour revenir parmi nous comme un

(1) Appuini : Parchemin où les indigènes marquent soigneusement avec symboles les victoires, les grands événements ainsi que les phases de la lune.

soleil qui ressuscite à l'aube, plein d'ardeur et de lumière nouvelles.

— Ne croyez pas que je craigne nos convives ; si je ne chante plus, c'est parce que ma voix est éteinte, mais il me reste encore quelque talent dans l'art de la parole, et je ne saurais me taire parmi les nymeyramas ; la parole est une force lorsqu'elle est trempée dans la raison et l'expérience, elle est l'étincelle qui jaillit des flammes de l'idée.

« Toutes ces tribus qui viendront furent vaincues par Fusicäyna et je fus le maître de Fusicäyna.

« Je lui donnai l'exemple de la sagesse et il fut sage ; je l'exerçai dans l'art du combat et son bras fut redoutable ; je lui appris à surmonter les obstacles dans la vie et à ne pas craindre les humains, et il sut s'élever au-dessus du niveau de tous les hommes de sa race, car il appréciait fort bien que pour vaincre les obstacles et réussir dans nos projets il y a une grande force en nous-mêmes, celle de nous croire capables même de l'impossible ; l'impossible n'existe que pour les âmes faibles !

« Je ne peux plus me faire remarquer dans la danse, car je suis trop vieux ; mais puisqu'il s'agit d'honorer la mémoire de Fusicäyna, je préparerai la jeunesse et nous essaierons de nouveaux chants qui évoqueront la gloire de mon élève et cela suffira pour étonner nos invités, car Fusicäyna fut un soleil et le soleil même, après son couchant, laisse

autour de son tombeau un sillon de mystère et de lumière... »

Tous les indigènes acclamèrent le vieil orateur.

— Arrêtez, arrêtez, dit Gitomagugno, je n'ai pas encore fini. Il ne s'agit pas seulement de chants, de danses et de symboles ; de mon temps la jeunesse était plus instruite dans les petits détails des fêtes, que la plupart de vous ignorent. N'oubliez pas que les danses, les chants et les rites affaiblissent les membres.

« Autrefois, pour ces fêtes, nous faisons à l'avance de grandes provisions de fruits, de poisson, de viande, de cahuana et de soni ; ainsi tous les convives mangeaient à souhait et repartaient après la fête, très satisfaits, emportant avec eux le bon souvenir d'un généreux accueil.

« Mais que faites-vous, jeunes gens, vous tous qui songez de fêtes ? Tous, vous vous taisez, la gloire de la tribu des Nonuyas n'est maintenant qu'une tradition lointaine !

— Tu as raison dit Efuysofo, tes sages conseils nous ont été toujours très précieux.

Et, il invita tous les indigènes à suivre les conseils du vieux savant.

Tous trempèrent leurs doigts dans la Yéra et, acclamant avec enthousiasme le vieux Gitomagugno, se retirèrent vers leurs foyers.

Efuysofo, un peu honteux, pria Gitomagugno de rester avec lui.

— Tu fus jadis le maître de notre malheureux chef, fit Efuysitofe ; tu fus longtemps son conseiller en le guidant dans toutes ses entreprises, sois maintenant plus indulgent envers notre tribu dont la jeunesse ignore tout de l'ancienne étiquette et des grandes cérémonies comme celle du Rodorite.

— Je m'en aperçois, dit Gitomaguego.

— Ils sont jeunes, continua Efuysitofe. A part Ripetofe, chanteur de couplets ; Ripeto, jeune nymeyrama et bon parleur, et le bon Caïmerico diseur d'histoires, toute notre tribu se compose de jeunes gens qui ignorent nos traditions, et ne sont point initiés aux mille détails de nos cérémonies.

— Je le sais, dit Gitomaguego avec dédain.

— Puisque tu le sais, poursuit Efuysitofe, pourquoi n'assures-tu pas la réputation de la tribu de ton élève et la tienne propre avec un nouvel effort ? Puisque tu restes, comme tu le dis souvent, parmi notre ignorante jeunesse, comme l'appuini de nos vieilles traditions...

— Soit ! répondit Gitomaguego, la poitrine gonflée d'un long sanglot. Je le ferai de tout cœur à la mémoire de Fusicäyna, et non pour ma réputation. L'homme qui a vécu ne s'enivre jamais d'un succès passager !

CHAPITRE XVI

Au milieu de la grande famille des Nonuyas, Willy vivait heureux. La simplicité de leurs mœurs, la bonté de leur cœur l'attachaient de plus en plus à cette terre aimable.

Il ne pensait à rien, il ne désirait rien, car il possédait tout. Ses pensées, ses désirs, ses plus tendres sentiments, ses illusions, ses espérances, tout enfin était enfermé dans son amour. Il contemplait la forêt sans ignorer ses secrets, car il lui semblait que la forêt chantait seulement pour lui. Combien de fois, lorsqu'il attendait Moneycugno à l'endroit accoutumé, son cœur avait-il battu au moindre bruissement?

Elle arrivait en le caressant de son regard joyeux, si plein de douceur, et, s'approchant de lui, lui tendait les mains en souriant.

Alors ils échangeaient quelques tendres paroles, puis s'en retournaient tranquillement au foyer.

Moneycugno cueillait des fleurs en route; chemin faisant, elle en tressait des couronnes et avec une gaîté naïve en ornait le front de son com-

pagnon. Le bonheur emplissait leurs cœurs, la nature vibrait tout entière en eux !...

Le printemps était déjà très avancé. La forêt couverte de fleurs, embaumait l'espace d'un parfum de verdure et de fraîcheur ; un soleil ardent illuminait le ciel dont aucun nuage ne voilait l'azur ; tout était léger et doux sous l'espace infini.

Tout le monde était occupé aux préparatifs de la fête ; les femmes s'attardaient jusqu'à minuit à préparer les chaumedos (1), les juaris (2) et le soni en abondance.

Les jeunes gens faisaient sécher des feuilles de coca sur de grandes planches de terre cuite, pour les piler ensuite avec soin ; les pirogues chargées traversaient souvent le fleuve et s'arrêtaient au port où les indigènes les déchargeaient, amoncelant de tous les côtés des fruits de la forêt, du gibier et du giddoro. Gitomagueño éprouvait sans cesse les jeunes gens, les entraînant à la danse et au chant. Dès l'aube chacun sortait d'un pas pressé pour revenir plusieurs fois dans la journée chargé de provisions.

Willy rencontrait souvent, sur son chemin, l'aveugle qui ramassait du bois mort. Accroupi au milieu de la forêt, d'une main incertaine il formait avec ces débris un lourd fardeau qu'il portait avec fierté au foyer des frères qui le nour-

(1) Pâte de farine de yucca enveloppée de feuilles et cuite au bain-marie.

(2) Tarte préparée avec la farine de yucca et de bananes.

rissaient. Il passait la journée dans un constant travail, et récompensait ainsi ses bienfaiteurs.

— Comme tu es courageux ! lui dit une fois Willy, en passant près de lui.

— Il le faut bien, répondit l'aveugle, je l'ai toujours été.

Il toucha le corps de Willy avec curiosité et reprit :

— Ah ! c'est toi, Icha ; tu vas peut-être à la chasse. Tu as raison, tu as des yeux, n'est-ce pas ? Je ne peux pas en dire autant !...

Et il grimaça une sorte de rire sinistre qui contracta tout son visage.

Willy le regardait avec une sympathie profonde.

— Oui ! j'ai des yeux, lui répondit-il, mais je suis certain que tu trouverais mieux le chemin que moi.

— Je n'y vois pas, mais je connais mon chemin, moi ! Je viens de rencontrer Ripetofe, continua l'aveugle, il marchait vite du côté des marais. Il va nous apporter sûrement une bonne pêche ce soir. Toi aussi, tâche de prendre un gros gibier, surtout pour la fête du Rodorite !...

— C'est à la mémoire de Fusicäyna que l'on va célébrer cette fête ? fit Willy.

— Oui, c'est une grande fête pour les Nonuyas et pour les Emuas aussi, puisque ce jour-là Moneycugno prendra un époux pour faire revivre dans sa génération prochaine son père défunt.

— Mais Moneycugno n'a personne...

— Comment elle n'a personne? Et Quega?... Tu sais, il est son fiancé avant même la mort de Fusicäyna; le jour du Rodorite elle nous quittera... pour aller avec lui à la tribu des Emuas.

Willy, sans rien comprendre au discours de l'aveugle, fut tout à coup pris d'une grande anxiété.

— Est-il vrai que Moneycugno nous quittera bientôt?

— Bien sûr, c'est moi qui te le dis. Je suis très content, car son père reviendra, plus tard, au milieu de sa tribu. Il était bon, Fusicäyna, tous les Nounyas le regrettent encore...

« Tiens, je me rappelle qu'il me disait souvent : « Dureyco, prends une jolie femme pour qu'elle te conduise dans la forêt. » Il m'en avait promis une, mais il est mort. Je suis maintenant tout seul !

« Parfois il disait à Moneycugno de m'accompagner dans la forêt; elle était petite alors et s'amusait à me faire peur et elle s'éloignait de la route pour cueillir des fleurs et des fruits. Moi, très inquiet, je l'appelais à haute voix, elle venait à moi, en courant, et, de sa petite main, me guidait par le bon chemin... je la vois encore avec les yeux de l'âme.

« Maintenant elle est devenue une jeune fille, tout le monde dit qu'elle est jolie, je suis heureux de la savoir ainsi.

« Depuis la mort de Fusicäyna, elle ne sort plus avec Dureyco : elle est fiancée à Quega, le courageux Emua qui tua le tigre, cause autrefois de

tant de malheurs parmi nous... Oui! elle ne m'accompagne plus dans la forêt mais elle est toujours gentille avec moi, elle me donne souvent des fruits et du soni. Combien je désirerais pouvoir fendre de gros chênes pour les lui offrir pour son foyer, car la chaleur du foyer entretient toujours l'affection; le feu est la force de la vie et du bonheur! Mais, un aveugle, ne peut offrir que du bois mort!»

Willy était très touché du récit de l'aveugle et n'osait rien lui répondre.

— Tu vas la voir, reprit l'aveugle, le jour du Rodorite, elle sera entourée de jeunes filles de son âge qui couvriront son corps de plumes de héron, symbole de pureté. Elle sera heureuse; je ne la verrai pas, mais je ressentirai dans mes mains d'aveugle la douce chaleur de ses petites mains charitables. Et maintenant, bonne chasse!

Il se tut et, prenant le fardeau de bois sur son dos, il s'en alla lentement sur le sentier désert en regardant au loin à l'horizon, du regard mystérieux de ses yeux sans prunelles, quelque vision, peut-être, de son âme solitaire...

Willy, informé de la destinée de Moneycugno, s'efforçait en vain de cacher sa tristesse. Il travaillait comme tous pour tromper son ennui, mais souvent, dans la solitude de la forêt, il se sentait assailli par de sombres pressentiments. Un profond chagrin se glissait dans son cœur, l'emplantant d'un horrible désespoir. Il voyait ces préparatifs, ces danses, il écoutait ces chants,

ces éclats de rire ; il contemplait ces étoiles qui autrefois avaient illuminé son idylle, et qui maintenant, de leur lumière blafarde, lui montraient sa misère, emplissant son esprit de ténèbres.

Il sentait une nouvelle plaie s'ouvrir dans son cœur, et cette lente torture le déchirait. Il voyait la chère petite compagne, qui avait su calmer ses souffrances et guérir ses douleurs, s'éloigner de lui pour toujours.

Dans ses tristes réflexions, il passait de longues heures sans entrevoir une espérance. Dans la solitude de la forêt il trouvait comme un refuge où son cœur pouvait s'abandonner ; la forêt, mère des tendres rêveries, évoquait pour lui une foule de souvenirs qu'il ne pouvait chasser de sa mémoire et qui, maintes fois, faisaient couler ses larmes.

Il sortait dès l'aube et ne rentrait que le soir. Il suivait la route solitaire, environnée des vapeurs dorées qui s'élevaient des marais, se laissant aller comme un somnambule, la tête tourmentée par des rêves obscurs. La brise matinale, saturée des odeurs de la terre humide, faisait frémir les plantes et les fleurs d'où tombaient les larmes de la nuit ; il aspirait à plein cœur cet air tiède de la jungle, chargé de parfums de vanille et de résines, et au milieu du grand silence il éprouvait comme un soulagement.

Les délégués d'Efuytife étaient déjà partis pour inviter les tribus amies, car la fête devait avoir lieu huit jours plus tard.

Comme d'habitude, Willy était sorti très tôt, seul et découragé, refoulant au fond de son cœur ses inquiétudes, sans pouvoir étouffer ses sentiments.

Vers le soir il attendait Moneycugno, comme tous les jours dans le même sentier solitaire bordé de petites fleurs blanches comme des marguerites. Des papillons couleur d'émeraude voltigeaient autour d'elles, enivrés du parfum délicat et pur qui se dégagait doucement du fond de leur âme. Des arbres puissants, festonnés d'orchidées multicolores, étendaient un frais ombrage, et de leur branchage épais de grosses lianes fleuries tombaient, en longs rideaux balancés comme des encensoirs.

Willy, sombre et taciturne, contemplait le tableau merveilleux de la nature, et une tristesse infinie se glissait doucement dans son âme. « Qui suis-je, disait-il à son cœur, pauvre épave, jouet de l'infortune, où irais-je sans elle, comme un aveugle sans guide et sans soutien? »

« Pourquoi, lorsque j'étais épuisé de faim et de fatigue, n'ai-je pas trouvé la mort? »

Un profond sanglot s'échappa de sa poitrine et, posant sa tête entre ses mains, il resta ainsi plongé dans une amère rêverie.

Un bruissement de feuilles lui fit lever la tête; bientôt un bruit de pas parvint à son oreille. C'était Moneycugno qui venait, lui apportant dans son sourire comme un rayon de soleil.

Elle le rejoignait tous les jours au même endroit, attirée par cette sympathie incompréhensible qui naît soudainement dans le cœur des êtres et qui les oblige à se chercher sans cesse dans les heures de bonheur ou d'amertume.

En arrivant, elle fut confuse et consternée de le trouver si sombre...

— Il me semble que tu t'es déjà lassé de m'attendre, lui dit-elle en souriant. N'est-ce pas que sans Moneycugno tu ne pourrais trouver ton chemin?

— Oui, lui répondit-il, car tu es mon seul sentier ! Tu as été mon soutien au milieu de ma détresse, le seul guide dans mon chemin incertain, tu as guéri mes blessures, tu m'as appris ton langage, tu m'as rendu la vie, et ma vie et mon âme t'appartiennent !

— Qu'as-tu aujourd'hui ? fit Moneycugno en le regardant avec tendresse. Pourquoi me parles-tu ainsi ? Regarde comme le soleil est beau !

— Dureyco m'a tout appris... le soleil est éclipsé pour moi !

Moneycugno ne répondit pas. Elle devint tout à coup pâle et resta longtemps ainsi.

— Il ne faut pas m'en vouloir, dit-elle enfin. Par peur de te faire de la peine, je cachais toujours au fond de mon cœur le triste secret de mon avenir...

« Lorsque j'étais petite, j'aimais la forêt, le soleil, les fleurs et surtout mon père car il était pour moi comme un dieu ; souvent il m'endormait

sur ses genoux en me racontant de jolies histoires. J'étais heureuse ! Ma vie n'était alors chargée d'aucun regret ; j'étais tranquille, mes nuits semblaient aussi sereines que les vastes clairs de lune. J'aimais alors la vie, j'ignorais la souffrance, mais je te vis, et quelque chose d'inattendu vint troubler mon âme. Je contemplai tes regards et j'écoutai ton langage doux, caressant et étrange, plus doux encore que les souvenirs de mon enfance, et dès lors je fus ton esclave ; ton image est mon rêve, et tes yeux sont mon soleil !

« Il y a environ un an, ma tribu était plongée dans le plus sombre désespoir, la voracité d'un tigre décimait la tribu de mon père. Les efforts de vaillants guerriers, la science, le courage, tout était inutile. Nous attendions la mort avec résignation. Des eymas et sorciers prédisaient la fin de notre race, lorsqu'un soir, deux guerriers étrangers, pénétrant dans la demeure de mon père, couverts de sang, lui annoncèrent que le tigre avait été terrassé par eux. Tout le monde acclama ces deux braves ; mon père aussi les accueillit avec enthousiasme car il reconnut dans les nouveaux venus les deux petits-fils de Charocanguï, l'ancien chef des Emuas.

« Un jour mon père m'appela devant ma mère et me dit avec mystère : « O ! ma fille, j'ai promis ta beauté à Quega comme prix de son courage. Il a sauvé la tribu de ton père, sois fière du choix que je t'ai réservé, car Quega est un homme cou-

rageux et noble, qui saura t'aimer. Tu seras toujours heureuse d'avoir accompli les desseins de ton père. »

« Indifférente, j'écoutais ses paroles sans joie. Je répondis à mon père que puisqu'il voulait que je fusse l'épouse de Quega, je ne ferais autre chose que d'accomplir ses désirs. »

« Quelques jours après, à la cérémonie de la Yéra, mon père, plein de gratitude, parla ainsi à ces deux guerriers :

« J'apprécie votre courage et comprends les dangers que vous avez courus ; j'éprouve à votre égard de l'admiration et de la reconnaissance. Bien que je ne possède pas de richesses, je veux offrir à Quega (l'ainé des deux frères) une juste récompense, digne de son courage. C'est ainsi que je prouverai aux magnanimes Emuas ma gratitude. »

« Alors il lui promit que je serais son épouse. Le guerrier accepta avec enthousiasme et fit le serment à mon père de me rendre très heureuse. Depuis lors je suis fiancée à cet homme que je ne connais pas. Voilà le secret que j'aurais voulu toujours te cacher. »

« Fidèle à sa parole, Quega revint au moment où mon père laissait échapper son âme. Il lui présenta le bois qu'il avait fendu pour accomplir ses devoirs de fiancé et donna à ma mère le gibier, fruit de ses loyaux efforts ; mais mon père fut alors terrassé par l'épidémie qui décimait notre tribu

et mon mariage fut reporté au jour du Rodorite à la mémoire de mon malheureux père.

« Voilà mon histoire, voilà ma destinée !... »

« Plus tard, je te trouvai sur ma route, mourant et abandonné. Je contemplai la pâleur de ton visage et partageai ta tristesse, car une sympathie incompréhensible m'attirait vers toi. Oublieuse de mes devoirs envers mes traditions, j'obéis furtivement à la voix de mon cœur et, en te voyant souffrir, je partageai ta souffrance, et sans savoir pourquoi je versai souvent des larmes. Puis tu t'étais endormi, j'ai honte de te le dire, tout le monde dormait indifférent à tes douleurs, peut-être aussi fatigué de la longue marche ; mais je ne dormais pas. Ton image, me poursuivait sans cesse, et sans connaître ton nom je t'appelais déjà. Un vif désir de te contempler tourmentait mon cœur. Profitant de ce que tout le monde dormait, je vins doucement, palpitante d'émotion, m'incliner sur toi. Longtemps, longtemps, je veillai sur ton sommeil, et, avant de te quitter, je m'approchai de toi, et, effleurant de mes lèvres ton front fatigué, j'y déposai toute mon âme !... »

« Plus tard nous nous sommes promenés ensemble à la chasse ou à la pêche, mais désormais je n'avais d'autre bien que toi. Je délaissais mes petites amies et tout ce que j'aimais pour être ton esclave. Cependant j'avais oublié que je n'avais pas le droit de t'aimer. Il est trop tard maintenant pour te confesser ma faute. Pardonne-moi ! Mon âme

seulement te suivra sans cesse, car elle est libre et elle t'appartiendra toujours ! »

— Pourquoi parles-tu de confesser une faute, lui répondit-il, si je ne te reproche rien ? Tu n'es point coupable, la destinée seule en est la cause... Avec ton amour tu me rappelas à la vie et je vécus longtemps de ta tendresse en nourrissant mon cœur de rêves et de chimères.

« La nature me sembla alors si belle que je fus heureux d'être et de vivre, car autour de moi, comme un sortilège, tout s'animait au souffle suave de ton âme. Les fleurs s'entr'ouvraient à mes yeux, au rythme cadencé de tes pas : nous suivions ensemble la route fleurie, lentement, et au son délicat de ta voix, tous les oiseaux de la forêt chantaient dans mon cœur !... »

« Ah ! combien j'étais heureux de suivre ma douce destinée... ; la nuit même, me semblait une aurore, car toujours, quand j'étais près de toi, je voyais le ciel tour à tour se peupler d'étoiles et mon âme était éblouie, non de leurs clartés fugitives, mais du reflet de ton âme de lumière.

Puis il se tut, et une larme furtive coula de ses paupières, et comme enivré de charme et de douleur, il serra Moneycuegno sur son cœur...

Le soir était tiède ; des souffles suaves embaumés d'encens et de réséda agitaient le feuillage ; des gazouillis furtifs, des murmures lointains arrivaient, telle une caresse indéfinissable, puis tout

se taisait, le silence était enivrant... La nature semblait morte !

— ... La forêt est immense, reprit Willy avec ardeur, comme tourmenté par une pensée soudaine, cherchons dans son sein un refuge propice à notre amour. Fuyons, fuyons tout ce qui nous sépare ; nous irons loin, très loin, où les sources sont plus limpides et le silence plus profond. Je cueillerai en route les fleurs les plus belles pour orner ta chevelure, et nous ferons dans la solitude un festin de notre vie ! Partons vers l'inconnu, la nature entière chantera notre épithalame... —

— Oui !... Oui, dit-elle avec force, nous irons loin, très loin...

— Partons, partons, reprit Willy, le sentier est devant nous ; ainsi, unis par la destinée, nous partagerons le même sort ! Vois-tu cette étoile qui brille à l'horizon ? Dans mon pays on l'appelle la mère de l'Amour ; elle éclairera toujours notre chemin et les nuits, pour nous, seront toujours sereines !...

Une joie mêlée d'une secrète inquiétude, agitait le cœur de Willy ; une vague crainte le faisait douter de son bonheur. Des larmes sans douleur jaillissaient de ses yeux au seuil de la félicité.

Moneycugno le regarda fixement, attendrie...

— C'est le soir, dit-elle, rentrons...

Sous l'ombre mystérieuse de la forêt infinie, tous les deux, la main dans la main, retournaient au foyer... Une brise suave agitait le feuillage des

arbres géants ; tous les bruits se taisaient, la route était assombrie, le deuil de la nuit descendait sur leur cœur.

Monécuegno semblait s'absorber dans une profonde rêverie, ne répondant qu'à peine aux questions que lui posait Willy.

En arrivant près des marais, elle s'arrêta tout à coup, comme si elle fût revenue à la triste réalité, et regarda Willy avec inquiétude.

— Qu'as-tu, lui dit-il effrayé... Réponds, réponds-moi vite.

— ...

— Fuir, fuir ! dit-elle enfin. Non ! Je ne peux pas fuir, je suis la fille de Fusicäyna !

Et elle s'éloigna brusquement, tout en larmes...

CHAPITRE XVII

Willy resta interdit et déconcerté devant la tristesse subite de la douce Moneycugno. Pourquoi ce changement soudain? Si elle ne l'aimait pas, pourquoi tant de dévouement pour lui, pourquoi verser ces larmes? Il entendait encore ses paroles murmurer comme une musique suave, comme un chant étrange et doux qui grisait toute son âme : « nous irons loin, très loin... »

Et pourtant, que devait-il attendre? Par une étrange coïncidence, il avait échappé à la mort et trouvé dans cette noble jeune fille un soutien en même temps qu'une douce consolation. Mais il avait goûté au bonheur, et son âme attendrie avait appris à aimer la vie, la vie simple et tranquille, illuminée par l'espérance de vivre longtemps pour aimer davantage. L'idée de la perdre lui parut affreuse, mais cependant moins douloureuse que celle de la voir à jamais s'éloigner de lui pour faire le bonheur de ce dompteur de tigres qu'il ne connaissait point, mais qu'il haïssait déjà. Il sentit pour la première fois, l'homme s'éveiller en lui,

l'homme plein d'égoïsme et de passions ; tout son être s'agitait, tourmenté par une souffrance atroce, une douleur poignante torturait son cœur.

Comme la nuit venait, il reprit la route du foyer. Dans les pays tropicaux, le crépuscule n'est qu'un mirage furtif, la nuit descend tout d'un coup. Willy, ce soir-là, fut surpris par les ombres ; mais il connaissait le chemin.

Il prit le sentier le plus court, un sentier désert où se projetait son ombre solitaire à la lueur de la lune, qui filtrait à travers le feuillage sa lumière froide et sinistre ; des bruits incertains s'éveillaient, des échos lointains s'éteignaient ; les cigales, d'une voix métallique et pénétrante, faisaient encore entendre leur chanson nonchalante. Il marchait toujours à pas lents, découragé de ne rien comprendre à sa destinée. Un battement d'ailes lui fit lever les yeux ; au même instant il aperçut un hibou au regard flamboyant se poser mollement sur un saule du marais. Un pressentiment horrible l'épouvanta ; Moneycugno était superstitieuse, et il l'était devenu comme elle.

Il prit alors un pas accéléré ; bientôt il entendit un bruit sourd et prolongé, semblable à celui d'un tambour lointain, un bruit monotone et constant produit par le coassement des crapauds ; il comprit alors qu'il était arrivé au bord du fleuve, et, machinalement, il prit une pirogue qui était attachée à un gros tronc du rivage. Il traversa le fleuve sombre où se reflétait l'énigme lumineuse du fir-

mament. Son cœur était animé d'une passion nouvelle ; il lui semblait impossible et injuste qu'un autre homme que lui fût capable de rendre heureuse celle qu'il aimait ; il se sentait un homme, il voulait se perdre, mais défendre à tout prix le seul bien qu'il avait si longtemps chéri, avant de se voir abandonné et toujours tourmenté par la hantise de revivre son passé.

Comme il s'approchait de l'autre rive, le bruit des rames avait attiré l'attention des femmes qui puisaient de l'eau.

— Mais on dirait qu'Icha vient, fit Nonoräy.

— Oui, c'est lui, dit la femme de Caïmerico.

Willy au même instant accostait au port.

— Te voilà ? lui dit Nonoräy aimablement.

— Oui, Nono, j'arrive, répondit-il.

— Qu'as-tu, reprit la femme, tu parais soucieux ?

— C'est que je n'ai rien trouvé aujourd'hui, répliqua Willy.

— Ah ! fit la femme de Caïmerico en posant une cruche remplie d'eau sur ses épaules, tous les jours ne sont pas pareils, demain tu trouveras peut-être.

Et la vieille commença à remonter la côte en riant.

Nonoräy, depuis longtemps, connaissait l'affection secrète de sa fille pour l'étranger. Cependant, étant mère, elle se taisait.

— Moneycugno, reprit Nonoräy, est déjà rentrée depuis un moment avec tante Siräy.

— Avec tante Siräy? fit Willy surpris.

— Oui, avec tante Siräy; elles se sont rencontrées, paraît-il, non loin de l'autre rive.

— Ah! fit Willy, respirant à son aise.

— On dirait que tu ne te plais que dans la compagnie de ma fille, reprit Nonoräy avec amertume.

Willy, un peu déconcerté, et pris à l'improviste, répliqua :

— Sans doute, mais aussi dans la tienne, Nono.

— Tu sais que ma fille doit nous quitter dans quelques jours, pourquoi n'aimes-tu pas celle qui sera toujours à toi?

Willy, préoccupé par la seule pensée qui l'obsédait, ne comprit rien à l'insinuation que cette femme, jeune encore, venait de lui faire effrontément.

Comme elle continuait de lui parler tout bas, Willy la regarda plein de surprise, mais elle n'écoutait que l'appel de la nature; dans ses yeux profonds et noirs flambait le désir, elle lui prit le bras et le serra avec force d'une main fiévreuse et convulsive, mais Willy la repoussa doucement, effrayé, sans pouvoir échapper à l'étreinte sauvage de cette femme amoureuse qui avait si longtemps gardé dans son cœur l'aveu mortel de son amour presque incestueux.

— Je n'ai jamais aimé Efuysitofe, reprit Nonoräy, et pourtant j'ai aimé Fusicayna, le père de ma fille.

« Depuis sa mort, mon cœur s'est fermé à la vie, et si j'ai pris un mari, ce n'a été que pour prendre soin de ma fille, jusqu'à ce qu'elle accomplisse les desseins de son père. —

« Depuis ton arrivée, j'ai compris l'affection de ma fille et son dévouement pour toi et j'ai été heureuse de vous voir tous deux heureux; elle va nous quitter bientôt, mais son départ ne me désole pas, car elle me laissera ton amour et cela me suffit; je te donnerai toute la tendresse qu'elle ne t'a pas encore donnée!... » —

Quelqu'un descendait la côte, et le bruit sourd de pas pressés arrêta l'élan de la femme amoureuse. —

Moneycugno, accompagnée d'une petite fille, venait en courant, rejoindre sa mère. —

Surprise de rencontrer Willy, elle dit: —

— Eh! bien, Icha, tu ne fais que d'arriver?

— Oui, j'arrive à l'instant, répondit Willy.

— Efuysitofe est inquiet de toi.

— C'est vrai, je suis en retard... —

Nonoräy, honteuse, détourna la tête et fit semblant d'être absorbée dans sa besogne. —

Il lui semblait que tout le monde connaissait déjà son secret. —

— Maman, tu es longue à puiser de l'eau, continua Moneycugno. —

— Non, répliqua Nonoräy, Icha vient d'arriver et nous parlions de toi. —

— De moi? —

— Oui, de toi...

— Vous racontiez de vilaines choses sur moi? fit la jeune fille gaiement.

— Oui, ajouta Willy, des choses que je ne peux pas te dire.

— Allons, allons, tu plaisantes toujours. Va vite rejoindre Efuysitofe, nous montons tout de suite pour le repas du soir.

Tous les indigènes mangeaient, chaque famille dans son foyer, à la lueur d'un feu flamboyant.

— Tiens, voilà Icha qui arrive, fit Ripetofe, en voyant entrer Willy.

Efuysitofe, couché dans son hamac, se balançait en chantant. Il regarda Willy en riant :

— Tu arrives le dernier, dit-il.

— Ma foi ! oui, fit Willy, et cependant sans rien.

— N'importe, j'ai apporté le dîner pour tous.

Ripetofe interpella Willy à haute voix :

— Icha, dépêche-toi de dîner ; ce soir nous allons tous danser.

— Pas moi, répliqua Willy, je suis fatigué.

— Moi aussi, mais je veux danser, moi, il faut bien savoir pour le jour de la fête.

— Quelle fête, fit Willy distraitement.

— Quoi ! tu ne sais pas que Moneycuegno va bientôt nous quitter?

— Quand?

— Dans trois jours. Tu feras la connaissance d'un garçon vraiment courageux.

— Quega, fit Willy avec dédain.

— Oui, répondit Ripetofe, et Moneycugno sera heureuse de nous faire danser, n'est-ce pas Money?

Moneycugno, qui arrivait avec sa mère, ne répondit rien.

Entre temps, tante Siräy, avec la femme de Caïmerico, faisaient des commentaires.

Tante Siräy n'était pas méchante, mais elle était très bavarde, comme toutes les vieilles femmes, et elle en racontait sur tout le monde.

Elle était de petite taille, le visage bronzé par le soleil et labouré par le temps, avec d'innombrables rides, mais d'aspect agréable.

Lorsqu'elle riait, tout son visage se plissait, et au fond de ces plis on voyait deux petits yeux malins qui lui donnaient un air jeune et sympathique.

Elle était veuve depuis fort longtemps et tous les indigènes l'appelaient tante Siräy; elle mangeait dans tous les foyers et connaissait les secrets de tous.

— Figure-toi, dit-elle, que ce soir, j'ai rencontré Moneycugno; la petite m'a fait beaucoup de peine; elle pleurait, elle avait le cœur gros, je ne sais pas pourquoi, mais c'est bizarre de pleurer ainsi à son âge presque à la veille de se marier.

— Laisse-la pleurer, fit la femme de Caïmerico, les jeunes filles ne savent jamais ce qu'elles veulent, elles versent souvent de petites larmes qui sont vivement séchées; au moins, elle a du cœur;

peut-être regrette-t-elle la tribu de son père, la chère enfant.

— Icha aussi, dit tante Siräy, avec ironie.

— Qu'est-ce à dire? Sûrement, moi aussi, si j'étais jeune, je regretterais de quitter Icha, répliqua la femme de Caïmerico; il est si gentil...

Et les deux vieilles de regarder d'un petit air malicieux et de rire aux éclats.

— Tante Siräy est gaie ce soir, fit Efuysitofe.

— Moi aussi, fit Moneycuegno nerveusement en regardant Willy avec tendresse.

— Tu as raison, Money, ajouta Ripetofe, je suis aussi content pour toi.

Des cris lointains interrompirent la conversation.

Efuysitofe dit :

— Ce sont les chasseurs de tortues; ils y ont mis le temps, voilà huit jours qu'ils étaient partis.

Tous les jeunes gens, avec de longues torches de popäy, coururent vers le port; le bruit des rames se faisait entendre plus distinctement; bientôt, ils aperçurent dans l'ombre les pirogues qui avançaient en se balançant d'un mouvement lourd, chargées de tortues et d'œufs jusqu'au bord.

Efuysitofe avait envoyé dix pirogues, vers le fleuve Iza, affluent de l'Amazone, où les plages foisonnent en tortues, afin d'en rapporter une grande provision pour la fête. Les chasseurs avaient réussi, car le temps était propice, tous les fleuves

ayant commencé à décroître, et la lune, qui était dans son plein, éclairait les immenses plages sablonneuses.

Les tortues sortent du fleuve au clair de lune, et lentement s'avancent sur la plage. Elles creusent de grands trous dans le sable mouvant, et y déposent leurs œufs. Chacune pond jusqu'à cent quatre-vingt-dix œufs en une seule fois. Elles s'enfoncent dans ces trous pour pondre et se tiennent presque verticalement; les indigènes, qui les guettent, s'avancent en courant et les retournent avec facilité; paralysées, emprisonnées dans leur carapace, elles se laissent capturer sans résistance.

Comme les pirogues arrivaient au port, tout le monde poussa un cri d'admiration. Les chasseurs apportaient plus de vingt tortues et des œufs en abondance. Les jeunes gens déchargèrent les pirogues et rangèrent en ordre les tortues; ils remplirent plusieurs corbeilles de leurs œufs blancs et ronds, et les entassèrent sur le port pour les faire sécher. Les œufs roulaient de tous côtés, sans bruit, comme des boules de caoutchouc.

Efusitofe descendit jusqu'au port. D'un air satisfait, il contempla le superbe butin et félicita les chasseurs. Puis il regagna sa demeure en disant : « Nos convives ne seront pas mécontents. »

CHAPITRE XVIII

Ce soir-là tout était déjà préparé pour la fête. Les chants harmonieux et les danses mystiques se répétaient sans cesse, au milieu de la gaité et de l'enjouement des jeunes gens qui, cependant, restaient parfois plongés dans un recueillement profond, lorsque ces chants évoquaient les mânes des morts.

Gitomagugno se tenait debout au milieu de l'enceinte, une torche de popäy, à la main, et d'une voix grave et troublante, ce vieillard entonnait la chanson des défunts. Tous répétaient en chœur le couplet mystérieux, et ce tourbillon d'harmonie étrange remplissait tous les cœurs d'une dévote ferveur. Au rythme cadencé des refrains funèbres, tous inclinaient la tête et le corps en signe de respect. Ils marchaient à grands pas et exécutaient des entrechats en mesure, parcourant la grande salle à moitié éclairée. Lorsque le vieillard, d'une voix plus sonore, prononçait le nom de Fusicäyna en appelant dans l'espace la cigogne errante, tous, se mettant doucement la

main droite sur la poitrine, s'inclinaient jusqu'à terre, sans que la danse symbolique fût interrompue.

Moneycugno, silencieuse et pâle, comme effrayée par cette triste vision, voulait trouver le silence et la solitude ; furtivement, elle sortit de la maison, cherchant comme un asile, le sein profond de la nuit.

Où allait-elle, toute seule, au milieu de l'ombre ? Les traditions pourtant interdisaient aux jeunes filles de sortir de leur demeure à une heure si avancée. Pourquoi s'approchait-elle sans crainte ni scrupule, de l'eau dormante et sombre du fleuve solitaire ? Quelle force l'animait ? Quel sentiment étrange troublait son cœur si pur ? Quel désir insensé, quelle pensée affreuse inquiétait son esprit pour qu'elle violât ainsi les lois sacrées des traditions de ses ancêtres ?...

Poussée par cette force aveugle qu'est la fatalité, elle descendait lentement la côte, portant dans son âme le lourd fardeau de sa tristesse, elle se dirigeait vers le fleuve silencieux, inondé des lumineuses pâleurs de la nuit tropicale.

En arrivant au port, de peur d'être aperçue, elle s'éloigna légèrement du chemin, et parmi les sombres buissons, resta longtemps silencieuse et immobile, comme pétrifiée par son amer chagrin, rêvant peut-être à la misère humaine.

Elle contemplait ces astres suspendus dans le vide, telles des énigmes lumineuses ; la clarté de la lune, le silence de la forêt, le calme et la majesté

de l'ombre, tout lui semblait affreux et incompréhensible; en vain elle implorait une consolation dans le mystérieux langage de la nature; la nature restait muette... Le ciel même était insensible à sa douleur!... Seule la nuit, complice de tant de malheurs humains, la caressait de son ombre et la cachait dans son sein aux regards indiscrets du monde.

Où sont-ils, ses frères?... Où sont-ils, son Dieu et ses croyances? Rien ne vient à son secours, elle est seule!... Pas un rayon d'espoir ne brille dans son cœur. Seules, la nuit et la douleur enveloppent son âme...

Elle évoquait tous les souvenirs de son enfance, l'amour de son père, la tendresse de sa mère, les douceurs du foyer, le charme infini de la forêt, et tout néanmoins lui était indifférent; elle n'écou- tait dans son cœur que la voix suppliante de Willy lui parlant d'amour et de tendresse dans un lan- gage caressant et doux qu'elle n'avait point entendu auparavant; comme une obsession elle voyait son image où elle contemplait sa profonde tristesse, et sentait son âme se tendre éperdument vers lui. Son cœur se consumait lentement sans pouvoir prendre un parti salutaire dans l'affreux dilemme : écouter la voix de son cœur ou le commandement implacable du devoir...

Entre temps, Nonoräy, s'étant aperçue de l'absence de sa fille s'écria :

— Où est donc Moneycuegno?

Willy, surpris et inquiet, se leva brusquement de son hamac et regarda Nonoräy d'un ceil étonné.

— Comment, dit-il, Moneycugno n'est pas là?

— Non, répondit Nonoräy, et je suis inquiète.

Willy courut d'un bond dans tous les foyers.

Ne la trouvant pas, il prit Ripetofe à part :

— Moneycugno a disparu, dit-il, haletant.

— C'est bizarre, fit Ripetofe, les jeunes filles ne sortent jamais la nuit.

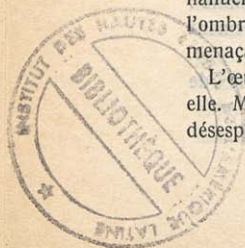
Willy se précipita alors, hors de la maison, suivi de son ami. Tous les deux commencèrent à crier dans toutes les directions, mais personne ne répondit .

Moneycugno entendait ces appels et le bruit sourd de pas pressés qui s'approchait d'elle.

Un frisson horrible la secoua. Elle regarda autour d'elle. Personne ! Elle ouvrit soudain une noix qu'elle serrait dans sa main tremblante. Cette noix contenait un poison violent — la mixture redoutable dans laquelle son père trempait ses flèches avant d'aller au combat, — puis, elle ferma les yeux et, d'un seul trait, avala le liquide mortel.

A cet instant même, elle frémit de peur. Dans son hallucination elle voyait se dresser devant elle l'ombre de son père qui la contemplait d'un regard menaçant.

L'œuvre était consommée, tout était fini pour elle. Muette et pensive, sans répondre aux appels désespérés, elle remonta la pente, le visage illuminé



d'une douceur mélancolique où se voyait quelque chose de surhumain. Elle arriva tranquillement à la maison où tout le monde l'attendait effrayé, cachant dans son silence l'horrible secret de son suicide.

Efuyisitofe, s'approchant d'elle, plein d'inquiétude, l'interpella ainsi :

— C'est toi, Moneycugno, qui as osé violer les traditions de tes ancêtres?

Elle ne répondit pas.

— D'où viens-tu, Moneycugno? réponds...

— Ne m'interroge pas, lui dit-elle, tu le sauras plus tard !...

Sans verser une larme, sans se plaindre, elle alla tranquillement chercher le repos au foyer de sa mère.

Les chants et les cris d'allégresse cessèrent ; les jeunes gens, peu à peu, regagnèrent leurs foyers et seuls les sorciers restèrent avec Gitomagugno, commentant l'étrange aventure.

Moneycugno était comme endormie, abattue par une fièvre violente qui la dévorait lentement ; deux sorciers s'approchèrent d'elle avec Gitomagugno en évoquant les esprits favorables et s'efforçant, par des conjurations et des sortilèges, de chasser du corps de la jeune fille le mal, d'après eux suscité par quelque esprit ennemi. Ils restèrent ainsi jusqu'à l'aube.

Deux jours s'écoulèrent ; Moneycugno était de plus en plus malade. D'un regard doux et

mélancolique elle contemplait avec indifférence l'inquiétude des sorciers, qui cherchaient en vain les causes de sa maladie ; le poison végétal que préparent les sauvages est terrible, eux-mêmes ignorent ses mystérieux effets. La malheureuse jeune fille connaissait seule le secret de son malheur ; mais elle se taisait...

CHAPITRE XIX

L'aurore se lève triomphante, laissant tomber sur les roses de ses épaules la moisson d'or de sa chevelure blonde ; son sourire charmant illumine le monde, toute la nature s'anime sous la caresse de son regard divin.

Dans la sombre demeure de la jeune indigène, la mort agite funèbrement ses ailes invisibles.

Pauvre jeune fille ! Tout son être se révolte au triste prélude de sa mort prématurée, et cependant son front candide revêt une grande sérénité. De ses yeux d'ébène filtrent avec une douce mélancolie, de longs regards incertains, comme si elle cherchait, dans son âme égarée, les vagues ombres d'un monde inconnu ; ses mains se crispent avec nervosité et vainement cherchent sans cesse à saisir quelque chose dans le néant. Sur ses lèvres convulsives se dessinent parfois de fugaces sourires qui n'ont rien d'humain, et sa voix languissante laisse échapper des paroles inintelligibles qui ont l'accent profond de l'éternité.

Trois sorciers l'entourent et, dans un chant triste et monotone, pratiquent les cérémonies de leurs rites. Pressant avec ardeur le corps de la jeune fille mourante, ils posent avec dévotion leurs lèvres sur sa chair glacée ; d'un souffle puissant ils s'efforcent de la réchauffer, tout en faisant claquer nerveusement leurs dents et leurs phalanges, et en invoquant le Dieu de leurs croyances, car ils pensent qu'ainsi on guérit tous les maux.

Cependant le vieux Gitomaguegno, le superbe nymeyrama qui jouit dans plus de vingt tribus de la réputation de savant, restait confus et stupéfait ; il avait un air méfiant et incrédule, car, malgré un long et minutieux examen il n'arrivait point à découvrir la maladie. Aussi, avant de prononcer un diagnostic, il prit entre ses mains son grand front ridé et s'immobilisa longtemps dans cette position.

Les sorciers, attentifs, le regardaient en silence, et la mère, d'un regard attristé et suppliant, attendait anxieusement des paroles du savant si longtemps méditées un rayon d'espoir pour son âme abattue. Tout à coup il leva sa noble tête sculpturale et, avec un calme profond, il donna son avis :

— Je ne vois point la maladie, dit-il, cependant un mal affreux et incompréhensible mine lentement la vie de la pauvre enfant et son œuvre est presque achevée.

« Déjà la mort étend sur elle ses ombres mystérieuses et la voix inexorable du destin l'appelle

vers l'inconnu. Un héron d'une blancheur surprenante agite inquiet ses longues ailes, comme impatient de recevoir dans son cœur aimant son âme de vierge. Hélas ! je ne connais point les causes de sa mort, ma science a été impuissante ! Elle va mourir ce soir... lorsque la nuit tombera...

Puis il se retira pensif et silencieux, laissant dans le cœur de la mère affligée la tristesse et le désespoir.

CHAPITRE XX

Une ombre légère descendait sur la terre ; les nébulosités suaves d'un clair-obscur, inondaient le fleuve de leur mélancolie ; un voile subtil de brumes flottait, comme une vision fantastique de rêve, sur la forêt solitaire... Tout était calme, ineffablement doux sous l'espace infini... le crépuscule s'endormait dans les bras de la nuit.

Vesper, l'étoile du soir, brillait à l'occident comme un œil étonné, contemplant le funèbre cortège d'ombres qui s'avançaient lentement. Les petites pirogues des pêcheurs glissaient légères, sans bruit, traçant sur la surface du sombre Butina un long sillage blanc, et, l'une après l'autre, s'arrêtaient dans le port.

De la forêt les travailleurs et les chasseurs arrivaient par tous les chemins et les sentiers, et en silence rentraient à leurs foyers d'un pas pressé, à l'heure où la lune se levait...

Dans la sombre demeure où la Mort érigeait déjà son trône, comme une ombre frêle se dessinait la silhouette de la fine jeune fille languissante, immo-

bile, tourmentée sans cesse par une lente agonie. Le chant triste et monotone des sorciers répété sans cesse avec ferveur, faisait couler les larmes de la mère désespérée. Willy veillait aussi devant elle, pâle et muet.

A travers le chaume du toit, la lune filtrait un rayon faible et subtil qui ondulait sur la chevelure noire et longue de la moribonde, et baignait son visage d'une douceur ineffable. Elle regardait toujours vers le lointain, et, dans ses regards douloureux et candides, on voyait briller toute son âme. On eût dit que la mort, dans cet instant suprême, laissait sur les yeux de la jeune fille expirante tout le charme et toute la splendeur de sa vie.

Soudain elle se réveilla comme d'un long sommeil et reprit toute sa lucidité; elle regarda autour d'elle et, reconnaissant sa mère et Willy, sur ses lèvres livides s'esquissa un morne sourire. De ses yeux grands et noirs comme la douleur, une larme se détacha et coula lentement le long de sa joue pâlie, et, serrant les mains sur sa poitrine, elle laissa sans effort échapper son âme dans les bras du crépuscule.

Tout le monde se regarda d'un air consterné, et la mère, laissant échapper un douloureux sanglot longtemps contenu, entoura de ses bras le corps inanimé de sa fille. Avec un profond sentiment et une tendresse infinie, elle commença sa lamentation : une chanson élégiaque où elle racontait avec

une douloureuse éloquence les épisodes les plus doux et les plus chers de la vie de la défunte, et avec ressentiment tendait ses bras vers le ciel, maudissant la destinée qui arrache sans pitié de nos bras les êtres les plus chers formés de notre propre sang, comme l'ouragan détruit les arbustes en fleur.

Lentement, avec des sons profonds et graves, le tambour annonça la mort de la jeune fille, et à ce signal douloureux entendu partout, tous les foyers se couvrirent de deuil; de toutes les poitrines s'échappèrent de longs gémissements et de tous les yeux coulèrent des larmes sincères.

Toutes les femmes accoururent vers le lieu du malheur et, d'un air dolent, entourèrent le cadavre. De leurs cris elles remplirent la maison, et retournant sur leurs pas, elles se précipitèrent l'une sur l'autre et s'embrassèrent mutuellement, se pressant avec frénésie pour prouver leur douleur. Puis chacune raconta dans une chanson funèbre un épisode de la vie de la jeune fille, formant ainsi une interminable litanie.

Le chef et les nymeyramas réunis à la Yéra, discutèrent sur les causes possibles de la mystérieuse maladie et de la mort de la jeune fille à l'âge où la femme est si douce et si sincère...

— Semblable à une fleur craintive que fait frémir la première caresse de l'aurore, disait Gito-maguegno, elle devait, profondément troublée, offrir ses lèvres pures de jeune fille au premier

baiser de son amant. Elle vient de mourir à l'âge où tout est charme dans la femme ; où son cœur est transparent comme une goutte de rosée. Et, au moment même où elle devait accomplir un destin élevé, l'infortune lui a ravi le jour !

Tous faisaient des commentaires suivant leur façon de penser. Les uns disaient que c'était un mal suscité par les sortilèges des sorciers ennemis qui, jaloux de la renommée de son père et convoitant les attraits de sa beauté, aidés par les esprits qui les protègent, avaient jeté sur Moneycugno la maladie et l'infortune ; les autres disaient qu'ils s'étaient aperçus que la jeune fille imprudente, en violant les lois de leurs traditions, était descendue plusieurs fois toute seule vers le fleuve à l'heure du crépuscule et que sûrement c'était le génie des eaux qui l'avait ensorcelée et charmée de ses chants trompeurs. Bref, mille suppositions se formaient à son sujet, mais aucune n'approchait de la vérité.

Willy, cependant, ne doutait point de la cause probable de sa mort. Il se rappelait les dernières paroles de Moneycugno : « Je ne peux pas fuir, je suis la fille de Fusicayna ! » et ce souvenir emplissait son cœur de tristesse et de désespoir ; il comprenait son amour et la grandeur de son sacrifice...

Immobilisé et pâle comme la statue de la douleur, il restait silencieux, les yeux fixés sur les ombres qui entouraient le lit mortuaire, torturé de regrets,

sans écouter ni entendre ce qui se passait autour de lui. Les larmes lui brûlaient le cœur et les entrailles ; mais il dissimulait sa torture sous un air indifférent et hautain, non par crainte ni par lâcheté, car il ne voulait plus de la vie, mais au nom du respect sacré qu'il témoignait à cette noble créature dont il vénérail le souvenir au fond de son cœur. Elle avait tout sacrifié, la vierge sublime, plutôt que de trahir son amour.

Vaincu par la douleur, il voulait parfois laisser échapper toute son angoisse, il ne voulait pas garder son secret plus longtemps, il voulait crier de toutes les forces de son cœur : « Venez, Nonuyas, venez tous venger sur moi le malheur de votre sœur, j'en suis la seule cause. J'ai trahi votre amitié et profané l'hospitalité que vous m'avez donnée ; j'ai été pour vous le hibou du malheur, c'est moi qui tuai le héron mystique qui inspira votre fête suprême et creusai le tombeau de toutes vos espérances ! »

Mais il comprit, au milieu de sa douleur, que son aveu le rendrait indigne d'un nom immortel, et, lui aussi, taisant son affreuse torture, se sacrifia en silence à la mémoire de la seule femme qu'il avait aimée.

Profitant de ce que tout le monde était absorbé par la discussion des sorciers, il s'approcha doucement du lit mortuaire, protégé par les ombres, et, réprimant les battements de son cœur, il se prosterna devant le cadavre, et, avec passion,

il imprima sur les lèvres de la morte un long et suprême baiser..

Celui qui n'a jamais vu le corps inanimé et glacé d'une femme adorée, celui-là n'a pas souffert ; il n'a pas connu la douleur !

Efuyitofe ordonna à deux jeunes gens de creuser la sépulture au milieu de la maison ; en peu de temps le travail fut terminé. Au fond du tombeau, croissant de longues bûches de bois choisi, ils érigèrent un autel.

Alors deux jeunes filles s'en approchèrent avec des torches de popäy et les y déposèrent allumées. Bientôt le bois flamba et pétilla ; lentement le feu s'aviva et, tout à coup le tombeau s'enflamma comme un gouffre de feu, d'où se répandit une lumière rougeâtre et tremblante, plus sinistre encore que l'ombre...

Le tambour fit entendre des sons graves et lents, les gémissements recommencèrent ainsi que les sanglots et les chansons funèbres ; alors les hommes se levèrent, entourèrent le tombeau, et, s'alignant les uns après les autres les bras croisés, la tête inclinée sur la poitrine, ils entonnèrent tous un chant mélancolique en se balançant lentement au rythme grave de cette harmonie touchante, profonde, incomparable, qui torture le cœur et plonge la pensée dans un océan sans fin de nostalgie

Deux sorciers s'avançant ensemble vers le cadavre de la jeune fille, prirent dans leurs robustes bras

le corps glacé et rigide et se dirigèrent vers le tombeau. A la lueur de la flamme menaçante, on voyait son visage encore charmant, son corps svelte et pur, entouré de sa noire chevelure flottante, et, dans ses yeux entr'ouverts, brillait comme une lumière nouvelle...

Toutes les femmes entourèrent le cadavre et, le pressant avec frénésie firent entendre des lamentations.

La mère, se précipitant sur les sorciers s'écriait :
— Laissez-moi, je vous en supplie, presser encore contre mon cœur ce corps qui m'appartient et verser sur lui mes larmes maternelles.

Mais les sorciers, l'éloignant doucement, balancèrent lentement le cadavre et le jetèrent au milieu de la flamme dévorante.

Le feu s'éteignit un instant, puis reprit avec plus de ferveur.

On voyait s'enflammer cette belle chevelure et se déformer ce charmant visage si plein de sérénité; puis le beau corps aux lignes si pures devint une masse noire que consumaient les flammes, faisant éclater la chair avec un bruit sourd. Une épaisse fumée montait en grosses colonnes fragiles et mouvantes, formant une spirale qui enveloppait de son ombre sinistre toute l'enceinte sauvage, où l'on n'entendait que des cris et des sanglots.

Le feu, ayant tout dévoré, s'éteignit comme à regret. Les femmes s'écartèrent du tombeau lentement, les bras tendus vers le ciel; enfin les cris

et les sanglots cessèrent à leur tour ; et tous se retirèrent dans leurs foyers en poussant de longs gémissements.

Seul, Willy restait encore caché dans l'ombre, regardant en silence ce tombeau noir et vide. Seul, sans amour, sans foyer, ni famille, le cœur brisé, l'espoir vaincu, l'âme accablée par l'infortune et par tant de regrets, il caressait encore dans sa mémoire le tendre souvenir d'un bonheur si proche, maintenant à jamais perdu.

Dans l'affreuse angoisse de son supplice, il ne voyait plus un rayon d'espérance, il ne voulait plus de la vie, Que lui restait-il sur la terre ?

Il était presque minuit ; il se sentait défaillir.

Il quitta cette maison, autrefois sa demeure si chère, lieu de tendresse, d'amour, de paix, et, regardant une dernière fois le tombeau noir et vide, où il laissait, changée en cendres, l'idole de son adoration. Un long sanglot s'échappa de son cœur oppressé.

Dans le calme profond, il descendait lentement la côte. Des oiseaux aussi noirs que la nuit voltigeaient sans cesse autour de lui avec des cris lugubres ; on entendait au loin, dans les sombres marécages, le coassement monotone des grenouilles, la plainte des mouettes sur les plages solitaires, et les mille voix effrayantes de la nature incompréhensible...

Il marchait à pas lents au milieu de la nuit ; sur le sentier la lune projetait son ombre noire et longue, et, comme un grand œil impassible, le

regardait s'éloigner silencieux sur la route solitaire, vers l'inconnu, au sein de la forêt endormie, pour y verser ses larmes.

Le lendemain les membres de quelques tribus amies vinrent pleurer sur la chère disparue...

Les Emuas avec les Yahuyanos restèrent plusieurs jours au milieu de la tribu affligée en témoignage de douleur.

Tous les soirs, après le diner, ils se réunissaient à la Yéra et commentaient avec respect la mystérieuse mort de Moneycuegno et la soudaine disparition de l'étranger. Quega ne parlait pas, il se tenait à l'écart, comme obsédé par une vision lointaine...

Vers minuit, trois vieillards, s'avançant au milieu de l'enceinte, se tenaient dans la pénombre, immobiles, silencieux; puis, tout à coup, la main dans la main, ils s'approchaient du tombeau en murmurant doucement, tout bas, des paroles incompréhensibles... Tous les assistants, se recueillant en eux-mêmes, inclinaient dévotement la tête...

... Silence !... Les vieillards parlaient aux mânes des morts.

Ripetofe attardé rentra un soir subitement, en pleurant...

— Qu'y a-t-il, questionna Efuysitofe?

— Une affreuse nouvelle, balbutia le jeune homme.

« En passant devant le lac de la Mort, le vol d'un héron blanc me fit lever la tête; je l'aperçus et

le suivis d'un œil attentif. Il tourna trois fois autour de la mystérieuse demeure puis il alla se poser doucement sur la rive. Je promenai mes regards sur le lac silencieux... Que vis-je?... Le cadavre d'Icha qui flottait parmi les nénufars!... Dizié leva les bras, et dans un éclat de rire nerveux s'écria : « Fusignamuy, tu m'as vengé!... »

EPILOGUE

Longtemps après le triste événement, dans cette tribu sauvage on entendait encore, au déclin du jour, de douloureux sanglots de femmes qui, dans l'immense solitude de la forêt, évoquaient en pleurant le souvenir de Moneycuegno.

Tout le monde parlait avec respect de sa mort...

Le soir, à la lueur mourante d'un crépuscule d'automne, on apercevait de loin, au bord du fleuve silencieux, se dessiner parmi des teintes de pourpre et de violette, la sombre silhouette de Quega qui, plongé dans un morne silence, caressait encore, dans son âme endolorie, le tendre souvenir de sa fiancée.

Le vaisseau de la nuit s'avavançait lugubre comme un fantôme noir ; au sein de la forêt, d'incertains échos formaient comme une plainte qui se glissait suavement dans l'âme... Par tous les chemins et les sentiers les indigènes arrivaient d'un pas pressé en regagnant leur demeure, tandis que l'aveugle,

lentement, s'avancait vers son foyer en chantant avec une voix tourmentée :

- » Je ne sais pas pleurer, j'ignore la tristesse,
Je n'ai point de regret ;
- » Car je n'eus d'autre amour dans ma calme jeunesse
Que l'immense forêt !
- » Je ne sais pas pleurer, j'ignore la tristesse,
Je ne sais pas pleurer !... »



FIN

COLLECTION LES CLOCHERS DE FRANCE

Pour 3 fr. 50, nous donnons chaque mois un volume intéressant, moderne, inédit, de 64 pages, format in-16 Jésus, tiré sur alfa, avec une couverture de luxe. Il est tiré 100 exemplaires numérotés sur papier Rives à la cuve au prix de 15 francs l'exemplaire.

Les souscripteurs à l'année recevront, franco, les 12 exemplaires consécutifs pour le prix réduit de 38 francs; les abonnements pour 6 mois, seront fournis au prix de 20 francs.

Notre collection s'intitule les *Clochers de France*, non qu'elle ait un caractère confessionnel, mais parce que chaque auteur est présenté à l'ombre de son clocher natal que nous reproduisons sur la couverture. Nous n'admettons que des œuvres originales et de valeur pouvant être mises entre toutes les mains. Nous publierons : *Monographies, Etudes Historiques, Philosophiques, Dramatiques, Economie Politique, Rurale et Ménagère, Poésies, Nouvelles, Mémoires, Sports, etc.*

PAR ORDRE DU ROY

TARTUFE ET LES PLAIDEURS

par Paul Morel, (André Léoville)

UN BEAU DIVORCE AU MOYEN-ÂGE :

BERTRADE DE MONTFORT

par Alphonse Jouet, avocat honoraire à la Cour
Préface de Henri Robert, de l'Académie française

LA LYRE COURONNÉE

par Alexandre Guinle

PORTEURS DE FLAMBEAU

Maurice Barrès et la Postérité. — Paul Adam mystique.
Benito Mussolini, sauveur de l'Italie. — Les Papes qui
m'ont parlé : Pie X, Benoît XV, Pie XI.

par Henri de Noussanne

MÉDITERRANÉE

par Raymond Peyronnet,

Pour paraître en Janvier :

ANGO-DE-DIEPPE

par A. Segard

ŒUVRES DIVERSES

de Alfred Mortier, Pierre L'Ermite, Aurel, de Monzie, etc.

Pour recevoir franco chaque volume, adresser 3 fr. 85 en mandat ou chèque postal (Paris n° 6.916) à M. PEYRONNET et C^{ie}, éditeurs, 7, rue de Valois, Paris

UNIVERSITE PARIS 3



001 420855 6

D